

LES
ÉGAREMENTS
DU CŒUR
ET DE L'ESPRIT.

THE
MUSEUM
OF
THE
CITY OF
BOSTON

85075

85075

LES

ÉGAREMENTS

DU CŒUR

ET DE L'ESPRIT,

OU

MÉMOIRES

DE

MR. DE MEILCOUR.

Par M. DE CRÉBILLON, Fils.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOR & PHILIPPE
ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXXVI.

MEMOIRS
ET DE
MONTMORILLON
MONTMORILLON

A M A S T E R I C H N

Cher Jean-Baptiste Drouot
Boux, Impression de la

M D C C L X X V



A MONSIEUR
DE
CRÉBILLON,
DE
L'ACADÉMIE
FRANÇOISE,

MONSIEUR,

*JE devois attendre, sans doute,
pour vous rendre un hommage public,
que je pusse vous offrir un Ouvrage*

plus digne de vous ; mais je me flatte que vous voudrez bien , dans ce que je fais aujourd'hui , ne regarder que mon zele. Attaché à vous par les liens les plus étroits du sang , nous sommes , si je l'ose dire , plus unis encore par l'amitié la plus sincère & la plus tendre. Eh ! pourquoi ne le dirois-je pas ? Les peres ne veulent-ils donc que du respect ? Leur donne-t-il même tout ce qu'on leur doit ? & ne leur devoit-il pas être bien doux de voir la reconnoissance augmenter & affermir , dans le cœur de leurs enfants , ce sentiment d'amour que la Nature y a déjà gravé ? Pour moi , qui me suis toujours vu l'unique objet de votre tendresse & de vos inquiétudes ; vous , mon ami , mon consolateur , mon appui , je ne crains point que vous voyiez rien qui puisse blesser le respect que j'ai pour vous , dans les titres que je vous donne & que vous avez si justement acquis. Ce seroit même mériter que vous ne les eussiez pas pris avec moi , que de vous en pri-

É P I T R E. iiij

*ver. Et si jamais le Public honore
mes foibles talents d'un peu d'estime ;
si la postérité , en parlant de vous ,
peut se souvenir que j'ai existé , je
ne devrai cette gloire qu'au soin gé-
nereux que vous avez pris de me for-
mer , & au desir que j'ai toujours eu
que vous puissiez un jour m'avouer
sans regret.*

Je suis , avec le plus profond respect ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur & fils ,

CRÉBILLON.

a ij

REPORT


The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the Board of Education for the year 1888-89. The names are given in alphabetical order of their surnames.

ALBANY, N. Y.,

1888.

ALBANY, N. Y.,

1888.



P R É F A C E.

LES Préfaces, pour la plus grande partie, ne semblent faites que pour en imposer au Lecteur. Je méprise trop cet usage pour le suivre. L'unique dessein que j'aye dans celle-ci, est d'annoncer le but de ces Mémoires, soit qu'on doive les regarder comme un Ouvrage purement d'imagination, ou que les aventures qu'ils contiennent, soient réelles.

L'homme qui écrit, ne peut avoir que deux objets, l'utile & l'amusant. Peu d'Auteurs sont parvenus à les réunir. Celui qui instruit, ou dédaigne d'amuser, ou n'en a pas le talent; & celui qui amuse, n'a pas assez de force pour instruire: ce qui fait nécessairement que l'un est toujours sec, & que l'autre est toujours frivole.

Le Roman, si méprisé des person-

nes sensées, & souvent avec justice, seroit peut-être celui de tous les genres qu'on pourroit rendre le plus utile, s'il étoit bien manié, si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses & forcées, de héros dont les caractères & les aventures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendoit, comme la Comédie, le tableau de la vie humaine, & qu'on y censurât les vices & les ridicules.

Le Lecteur n'y trouveroit plus, à la vérité, ces événements extraordinaires & tragiques, qui enlèvent l'imagination, & déchirent le cœur; plus de héros qui ne passât les mers que pour y être, à point nommé, pris des Turcs; plus d'aventures dans le Serrail, de Sultane soustraite à la vigilance des Eunuques, par quelque tour d'adresse surprenant; plus de morts imprévues, & infiniment moins de souterrains: le fait préparé avec art, seroit rendu avec naturel. On ne pécheroit plus contre les convenances & la raison. Le sentiment

ne seroit point outré ; l'homme enfin verroit l'homme tel qu'il est ; on l'éblouiroit moins, mais on l'instruiroit davantage.

J'avoue que beaucoup de Lecteurs, qui ne sont point touchés des choses simples, n'approuveroient point qu'on dépouillât le Roman des puérités fastueuses qui le leur rendent cher ; mais ce ne seroit point à mon sens une raison de ne le point réformer. Chaque siecle, chaque année même, amene un nouveau goût. Nous voyons les Auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaisance, tomber en même-temps qu'elle dans un éternel oubli. Le vrai seul subsiste toujours ; & si la cabale se déclare contre lui, si elle l'a quelquefois obscurci, elle n'est jamais parvenue à le détruire. Tout Auteur retenu par la crainte basse de ne pas plaire assez à son siecle, passe rarement aux siecles à venir.

Il est vrai que ces Romans, qui

ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils sont, sont sujets, outre leur trop grande simplicité, à des inconvénients. Il est des Lecteurs fins qui ne lisent jamais que pour faire des applications, n'estiment un Livre qu'autant qu'ils croient y trouver de quoi déshonorer quelqu'un, & y mettent par-tout leur malignité & leur fiel. Ne seroit-ce pas que ces gens si déliés, à la pénétration desquels rien n'échappe, de quelque voile qu'on ait prétendu le couvrir, se rendent dans le fond assez de justice pour craindre qu'on ne leur attribuat le ridicule qu'ils ont apperçu, s'ils ne se hâtoient de le jeter sur les autres. De-là vient cependant que quelquefois un Auteur est accusé de s'être déchaîné contre des personnes qu'il respecte ou qu'il ne connoît point, & qu'il passe pour dangereux, quand il n'y a que ses Lecteurs qui le soient.

Quoi qu'il en puisse être, je ne connois rien qui doive, ni qui puisse

empêcher un Auteur de puiser ses caractères & ses portraits dans le sein de la nature. Les applications n'ont qu'un temps, ou l'on se lasse d'en faire, ou elles sont si futiles qu'elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, où ne trouve-t-on point matière à ces ingénieux rapports ? La fiction la plus déréglée, & le traité de morale le plus sage, souvent les fournissent également ; & je ne connois jusqu'ici que les Livres qui traitent des Sciences abstraites, qui en soient exempts.

Que l'on peigne des Petits-Mâîtres & des Prudes, ce ne seront ni Messieurs tels, ni Mesdames telles, que l'on n'aura jamais vus, auxquels on aura pensé ; mais il me paroît tout simple que si les uns sont petits-mâîtres, & que les autres soient prudes, il y ait, dans ces portraits, des choses qui tiennent à eux : il est sûr qu'ils seroient manqués, s'ils ne ressembloient à personne ; mais il ne doit pas s'ensuivre, de la fureur qu'on a de se reconnoître mutuellement,

qu'on puisse être , avec toute sorte d'impunité , vicieux ou ridicule. On est même d'ordinaire si peu certain des personnages qu'on a démasqués , que si , dans un quartier de Paris , vous entendez s'écrier : Ah ! qu'on reconnoît bien là la Marquise ! vous entendez dire dans un autre : Je ne croyois pas qu'on pût si bien attaquer la Comtesse ! & il arrivera qu'à la Cour on aura deviné une troisieme personne , qui ne fera pas plus réelle que les deux premieres.

Je me suis étendu sur cet article ; parce que ce Livre n'étant que l'histoire de la vie privée , des travers & des retours d'un homme de condition , on fera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des personnes aujourd'hui vivantes , & les portraits qui y sont répandus & les aventures qu'il contient , qu'on le pourra avec plus de facilité ; que nos mœurs y sont dépeintes ; que Paris étant le lieu où se passe la scene , on ne sera point forcé de voyager dans des régions

imaginaires , & que rien n'y est déguisé sous des noms & des usages barbares. A l'égard des peintures avantageuses qu'on y pourra trouver , je n'ai rien à dire : une femme vertueuse , un homme sensé , il semble que ce soient des êtres de raison qui ne ressemblent jamais à personne.

On verra dans ces Mémoires un homme tels qu'ils sont presque tous dans une extrême jeunesse , simple d'abord & sans art , & ne connoissant pas encore le monde où il est obligé de vivre. La première & la seconde Partie roulent sur cette ignorance & sur ses premières amours. C'est , dans les suivantes , un homme plein de fausses idées , & paîtri de ridicules , & qui y est moins entraîné encore par lui-même , que par des personnes intéressées à lui corrompre le cœur & l'esprit. On le verra enfin dans les dernières rendu à lui-même , devoir toutes ses vertus à une femme estimable ; voilà quel est l'objet des *Égarements de l'Esprit* & du

Cœur. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les désordres où le plongent les passions : l'amour seul préside ici ; ou si, de temps-en-temps, quelque autre morif s'y joint, c'est presque toujours lui qui le détermine.





LES
ÉGAREMENTS
DU CŒUR
ET DE L'ESPRIT,
OU
MÉMOIRES
DE
M^R. DE MEILCOUR.

PREMIERE PARTIE.



'ENTRAI dans le monde à dix-sept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon pere m'avoit laissé un grand nom, dont il avoit lui-même augmenté l'éclat; & j'attendois

A

de ma mere des biens considérables. Restée veuve dans un âge où il n'étoit pas d'engagements qu'elle ne pût former, belle, jeune & riche, sa tendresse pour moi ne lui fit envisager d'autre plaisir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu en perdant mon pere.

Ce projet, je crois, seroit entré dans l'esprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement exécuté. Mais Madame Meilcour, qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans sa jeunesse, & que je n'ai pas vue galante sur son retour, y trouva moins de difficulté que toute autre personne de son rang n'auroit fait.

Chose assez rare! on me donna une éducation modeste. J'étois naturellement porté à m'estimer ce que je valois; & il est ordinaire, lorsque l'on pense ainsi, de s'estimer plus qu'on ne vaut. Si ma mere ne parvint pas à m'ôter l'orgueil, elle m'obligea du moins à le contraindre: par la suite, je n'en ai pas été moins fat; mais, sans les précautions qu'elle prit contre moi, je l'aurois été plutôt, & sans ressource.

L'idée du plaisir fut, à mon entrée dans le monde, la seule qui m'occupa,

La paix, qui régnoit alors, me laissoit dans un loisir dangereux. Le peu d'occupation que se font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entraînoit vers les plaisirs : j'avois les passions impétueuses, ou, pour parler plus juste, j'avois l'imagination ardente, & facile à se laisser frapper.

Au milieu du tumulte & de l'éclat qui m'environnoient sans cesse, je sentis que tout manquoit à mon cœur : je desirois une félicité dont je n'avois pas une idée bien distincte ; je fus quelque temps sans comprendre la sorte de volupté qui m'étoit nécessaire. Je voulois m'étourdir en vain sur l'ennui intérieur dont je me sentoais accablé ; le commerce des femmes pouvoit seul le dissiper. Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec soin : je ne pus les voir long-temps, & ignorer qu'elles seules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame, qu'aucun amusement ne m'offroit ; & l'âge augmentant cette disposition à la tendresse, & me rendant leurs agréments plus sensibles, je ne songeai plus qu'à me faire une passion, telle qu'elle pût être.

4 *Les Égarements du Cœur*

La chose n'étoit pas sans difficulté : je n'étois attaché à aucun objet , & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât : je craignois de choisir , & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les sentimens que l'une m'inspiroit , étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisoit naître.

On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus , qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher ; j'étois dans ce cas autant que personne : je voulois aimer , mais je n'aimois point : celle de qui j'attendois le moins de rigueurs , étoit la seule dont je me crusse véritablement épris ; mais comme il m'arrivoit quelquefois d'être , dans un même jour , favorablement regardé de plus d'une , je me trouvois le soir dans un embarras extrême , lorsque je voulois choisir : ce choix étoit-il déterminé ; comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé.

J'avois si peu d'expérience des femmes , qu'une déclaration d'amour me sembloit une offense pour celle à qui elle s'adressoit. Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas , & je regardois l'affront d'être rébuté , comme un des plus cruels qu'un homme pût recevoir.

A ces considérations se joignoit une timidité que rien ne pouvoit vaincre, & qui, quand on auroit voulu m'aider, ne m'auroit laissé profiter d'aucune occasion, quelque marquée qu'elle eût été : j'aurois sans doute poussé, en pareil cas, mon respect au point où il devient un outrage pour les femmes, & un ridicule pour nous.

Il est aisé de juger, par ce détail, que je n'avois pas pris d'elles une idée bien juste : de la façon dont alors elles pensoient, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impression qu'elles croient devoir faire ; & l'amour, jadis si respectueux, si sincère, si délicat, étoit devenu si téméraire & si aisé, qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un aussi peu instruit que moi.

Ce qu'alors les deux sexes nommoient Amour, étoit une sorte de commerce, où l'on s'engageoit, souvent même sans goût, & où la commodité étoit toujours préférée à la sympathie, l'intérêt au plaisir, & le vice au sentiment.

On disoit trois fois à une femme, qu'elle étoit jolie ; car il n'en falloit pas plus : dès la première, assurément

elle vous croyoit , vous remercioit à la seconde , & assez communément vous en récompensoit à la troisième.

Il arrivoit même quelquefois qu'un homme n'avoit pas besoin de parler ; & ce qui , dans un siècle aussi sage que le nôtre , surprendra peut-être plus , souvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

Un homme , pour plaire , n'avoit pas besoin d'être amoureux : dans des cas pressés , on le dispensoit même d'être aimable.

La première vue décidoit une affaire : mais , en même-temps , il étoit rare que le lendemain la vit subsister ; encore , en se quittant avec cette promptitude , ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la société plus douce , on étoit convenu d'en retrancher les façons : on ne la trouva pas encore assez aisée ; on en supprima les bienséances.

Si nous en croyons d'anciens Mémoires , les femmes étoient autrefois plus flattées d'inspirer le respect que le desir ; & peut-être y gagnoient-elles. A la vérité , on leur parloit d'amour moins promptement ; mais celui qu'elles faisoient naître , n'en étoit que plus satisfaisant , & que plus durable.

Alors elles s'imaginoient qu'elles ne devoient jamais se rendre ; & en effet elles résistoient. Celles de mon temps pensoient d'abord qu'il n'étoit pas possible qu'elles se défendissent , & succomboient, par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offrisent toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de soins rendus, étoient encore indéçises, & dont le mois tout entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce sont des exemples rares, & qui semblent ne devoir pas tirer à conséquence pour le reste ; même, si je ne me trompe, les femmes sévères, à ce point-là, passoient pour être un peu prudes.

Les mœurs ont depuis ce temps-là si prodigieusement changé, que je ne serois pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire sur cet article. Nous croyons difficilement, que des vices & des vertus qui ne sont plus sous nos yeux, ayent jamais existés : il est cependant réel que je n'exagère pas.

Loin que je fusse la façon dont l'amour se menoit dans le monde, je

croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite supérieur pour plaire aux femmes; & quelque bonne opinion que j'eusse en secret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé: je suis même certain, que quand je les aurois mieux connues, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples font peu de chose pour un jeune homme; & ce n'est jamais qu'à ses dépens qu'il s'instruit.

Quel parti me restoit-il donc à prendre? Il n'étoit pas question de consulter Madame de Meilcour sur mes incertitudes; & parmi les jeunes gens que je voyois, il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit pu me servir. Je fus six mois dans cet embarras, & j'y ferois sans doute resté plus long-temps, si une des Dames qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu se charger de mon éducation.

La Marquise de Lurfay (c'étoit son nom) me voyoit presque tous les jours, ou chez elle, ou chez ma mere, avec qui elle étoit extrêmement liée. Elle me connoissoit depuis long-temps. Le soin

qu'elle prenoit de me dire des choses obligantes sur mon esprit & sur ma figure, sa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir, m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une sorte d'aisance où je ne me trouvois avec personne de son sexe. De ce premier sentiment, né d'un assez long commerce, j'en vins insensiblement à souhaiter de lui plaire; & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut aussi celle qui me toucha le plus continuellement. Ce n'étoit pas que je crusse trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre: loin de me flatter d'une si douce idée, le peu d'espoir d'y réussir m'avoit fait souvent porter mes vœux ailleurs; mais après deux jours d'infidélité, je revenois à elle, plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inspiroit, elle m'avoit pénétré: mon respect pour elle, & qui sembloit s'accroître de jour en jour; mon embarras en lui parlant, embarras différent de celui qu'elle m'avoit vu dans mon enfance; des regards même plus marqués que je ne le croyois; mon soin toujours pressant de lui plaire; mes fréquentes visites; & plus que tout, peut-

être , l'envie qu'elle avoit elle-même de m'engager , lui firent penser que je l'aimois en secret : mais dans la situation où elle étoit alors , il ne lui convenoit pas de brusquer mon cœur , & de s'engager sans précaution dans une affaire qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis , même un peu galante , une aventure d'éclat , & qui avoit terni sa réputation , l'avoit dégoûtée des plaisirs bruyants du grand monde. Aussi sensible , mais plus prudente , elle avoit compris enfin , que les femmes se perdent moins par leurs foiblesses , que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes ; & que , pour être ignorés , les transports d'un Amant n'en font , ni moins réels , ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris , on s'obstinoit toujours à la soupçonner ; & j'étois peut-être le seul à qui elle en eût imposé. Venu dans le monde long-temps après les discours qu'elle avoit fait tenir au Public , il n'étoit pas surprenant qu'il n'en eût rien passé jusqu'à moi. Je doute même , quand on auroit alors voulu me donner mauvaise opinion d'elle , qu'il eût été possible de me la faire prendre : elle savoit combien j'étois éloigné de la croire ca-

pable d'une foiblesse, & s'en croyoit obligée à plus de circonspection, & à ne céder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure & son âge l'aidoient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majestueuse, qui même, sans le sérieux qu'elle affectoit, pouvoit aisément se faire respecter. Mise sans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En disant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle se mettoit toujours en état de toucher, & réparoit avec soin ce que près de quarante ans, qu'elle avoit, lui avoient enlevé d'agrémens : elle en avoit même peu perdu ; & si l'on en excepte cette fraîcheur qui disparoît avec la première jeunesse, & que souvent les femmes flétrissent avant le temps en voulant la rendre plus brillante, M^{de}. de Lursay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite ; & dans sa nonchalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa physionomie & ses yeux étoient sévères forcément ; & lorsqu'elle ne songeoit pas à s'observer, on y voyoit briller l'enjouement & la tendresse.

Elle avoit l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé.

Elle parloit bien , & parloit aisément ; avec beaucoup de finesse dans les pensées , elle n'étoit pas précieuse. Elle avoit étudié avec soin son sexe & le nôtre , & connoissoit tous les ressorts qui les font agir. Patienté dans ses vengeances comme dans ses plaisirs , elle favoit les attendre du temps , lorsque le moment ne les lui fournissoit pas. Au reste , quoique prude , elle étoit douce dans la société. Son système n'étoit point qu'on ne dût pas avoir des foiblesses , mais que le sentiment seul pouvoit les rendre pardonnables ; sorte de discours rebattu , que tiennent sans cesse les trois quarts des femmes , & qui ne rend que plus méprisables celles qui les déshonorent par leur conduite.

Dans quelques conversations que nous avions eues ensemble sur l'amour , elle s'étoit instruite de mon caractère , & des raisons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une passion que j'aurois conçue. Elle crut qu'il lui étoit important , pour m'acquérir , & même me fixer , de me dissimuler le plus long-temps qu'il lui seroit possible son amour pour moi ; que plus j'étois accoutumé à la respecter , plus je serois frappé d'une démarche précipitée de sa

part. Elle favoit d'ailleurs, qu'avec quelque ardeur que les hommes poursuivent la victoire, ils aiment toujours à l'acheter; & que les femmes, qui croient ne pouvoir se rendre assez promptement, se repentent souvent de s'être trop tôt laissées vaincre.

J'ignorois, entre beaucoup d'autres choses, que le sentiment ne fût dans le monde qu'un sujet de conversation; & j'entendois les femmes en parler avec un air si vrai, elles en faisoient des distinctions si délicates, méprisoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois m'imaginer qu'en le connoissant si bien, elles en fissent si peu d'usage.

Madame de Lursay fut-tout, qui, à force de tâcher d'oublier ses fatales aventures, croyoit en avoir détruit par-tout le souvenir, en avouant qu'à vue de pays elle se croyoit capable d'aimer, faisoit de son cœur une conquête si difficile, vouloit tant de qualités dans l'objet qui pourroit la rendre sensible, parloit d'une façon d'aimer si singulière, que je frémissois toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette Dame si délicate, contente ce-

pendant de la façon dont je pensois sur son compte, jugea qu'il étoit temps de me donner de l'espérance, & de me faire penser, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que son cœur avoit choisis. Des propos obligeants, que jusqu'alors elle m'avoit tenus, elle passa à des discours plus particuliers & plus marqués. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorsque nous étions seuls, à me contraindre moins avec elle. Par cette conduite, elle avoit réussi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris elle-même, qu'alors sans doute elle auroit voulu m'avoir inspiré moins de respect.

Sa situation étoit devenue, par ses soins, aussi embarrassante que la mienne. Il s'agissoit de me mettre au-dessus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle; deux choses extrêmement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la finesse possible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'osasse lui déclarer que je l'aimois; & loin qu'elle dût prendre sur elle de se découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir avec sévé-

rité l'aveu que je lui ferois , si encore elle étoit assez heureuse pour m'amener jusques là.

Avec un homme expérimenté ; un mot dont le sens même peut se détourner , un regard , un geste , moins encore , le met au fait , s'il veut être aimé ; & supposé qu'il se soit arrangé différemment de ce qu'on souhaiteroit , on n'a hasardé que des choses si équivoques , & de si peu de conséquence , qu'elles se désavouent sur le champ.

Loin que j'offrisse tant de commodité à Madame de Lursay , elle avoit éprouvé plus d'une fois , que ma stupidité sembloit augmenter par tout ce qu'elle faisoit pour me deffiler les yeux ; & elle ne croyoit pas pouvoir m'en dire plus sans courir risque de m'effrayer , & même de me perdre. Nous soupirions tous deux en secret ; & quoique d'accord , nous n'en étions pas plus heureux. Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule état , lorsque Madame de Lursay , impatientée de son tourment , & de la vénération profonde que j'avois pour elle , résolut de se délivrer de l'un , en me guérissant de l'autre.

Une conversation adroitement ma-

niée amène souvent les choses qu'on a le plus de peine à dire; le désordre qui y regne, aide à s'expliquer; en parlant, on change d'objet, & tant de fois, qu'à la fin celui qui occupe, s'y trouve naturellement placé. Dans le monde surtout, on se plaît à parler d'amour, parce que ce sujet, déjà intéressant de lui-même, se trouve souvent lié avec la médisance, & qu'il en fait presque toujours le fond.

J'étois sur les matières de sentiment d'une extrême avidité; & soit pour m'instruire, soit pour avoir le plaisir de parler de la situation de mon cœur, je ne me trouvois guère en compagnie, que je ne fisse tomber le discours sur l'amour & sur ses effets: cette disposition étoit favorable à Madame de Lursay, & elle résolut enfin de s'en servir.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refusé de jouer, nous nous trouvâmes assis l'un auprès de l'autre: cette espèce de tête-à-tête me fit frissonner, quoique souvent je le souhaitasse. Lorsque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obstacles qui s'opposassent au dessein que je formois de lui déclarer ma passion; & je n'étois

jamais à portée de le faire, que je ne tremblasse de l'idée que j'en avois eue. Quoique je ne fusse pas seul avec elle, je n'en fus pas plus rassuré : l'endroit du fallon que nous occupions, étoit désert, tout le monde étoit occupé, point de tiers par conséquent à portée de me secourir. Ces cruelles considérations acheverent de me jeter du trouble dans l'esprit. Je fus un quart-d'heure auprès de Madame de Lursay, sans lui rien dire : elle imitoit ma taciturnité ; &, quelque desir qu'elle eût de me parler, elle ne savoit comment rompre le silence.

Cependant une Comédie qu'on jouoit alors, & avec succès, lui en fournit l'occasion. Elle me demanda si je l'avois vue : je lui répondis qu'oui. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroît pas neuve ; mais j'en aime assez les détails : elle est noblement écrite, & les sentimens y sont bien développés. N'en pensez-vous pas comme moi ? Je ne me pique pas d'être connoisseur, répondis-je ; en général, elle m'a plu ; mais j'aurois peine à bien parler de ses beautés & de ses défauts. Sans avoir du Théâtre une connoissance parfaite, on peut, reprit-elle, décider sur certaines par-

ties ; le sentiment , par exemple , en est une sur laquelle on ne se trompe point : ce n'est pas l'esprit qui le juge , c'est le cœur ; & les choses intéressantes remuent également les gens bornés , & ceux qui ont le plus de lumières. J'ai trouvé dans cette piece des endroits touchés avec art : il y a sur-tout une déclaration d'amour qui , à mon sens , est extrêmement délicate , & c'est un des morceaux que j'en estime le plus. Il m'a frappé comme vous , répondis-je ; & j'en fais d'autant plus de gré à l'Auteur , que je crois cette situation difficile à bien manier. Ce ne seroit pas par-là que je l'estimerois , reprit elle : dire qu'on aime , est une chose qu'on fait tous les jours , & fort aisément ; & si cette situation a de quoi plaire , c'est moins par son propre fond , que par la façon neuve dont elle est traitée. Je ne serois pas entièrement de votre avis , Madame , répondis-je ; & je ne crois pas qu'il soit facile de dire qu'on aime. Je suis persuadée , dit-elle , que cet aveu coûte à une femme : mille raisons que l'amour ne peut absolument détruire , doivent le lui rendre pénible ; car vous n'imaginez pas sans doute , qu'un homme risque quelque chose

à le faire. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je : c'étoit précisément ce que je pensois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme, que de dire qu'il aime. C'est dommage, assurément, reprit-elle, que cette idée soit ridicule; par sa nouveauté, peut-être elle feroit fortune. Quoi! il est humiliant pour un homme de dire qu'il aime! Oui, sans doute, dis-je, quand il n'est pas sûr d'être aimé. Et comment, reprit-elle, voulez-vous qu'il sache s'il est aimé? L'aveu qu'il fait de sa tendresse, peut seul autoriser une femme à y répondre. Pensez-vous, dans quelque désordre qu'elle sentît son cœur, qu'il lui convînt de parler la première, de s'exposer par cette démarche à se rendre moins chère à vos yeux, & à être l'objet d'un refus? Bien peu de femmes, répondis-je, auroient à craindre ce que vous dites. Toutes, reprit-elle, auroient à le craindre, si elles se mettoient dans le cas de vous devancer; & vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en auroit inspiré le plus, dans l'instant qu'elle vous offriroit une conquête aisée. Cela n'est pas raisonnable, dis-je; & l'on doit, à ce qu'il me semble, plus de reconnoissance à quelqu'un

qui vous épargne des tourments. . . .
Sans doute, interrompit-elle ; mais vous pensez mal pour votre intérêt, & pour le nôtre. Vous-même, qui vous récriez actuellement contre l'injustice des hommes, vous agiriez comme eux si une femme prévenoit vos soupirs. Ah ! que je lui en ferois obligé, m'écriai-je, & que le plaisir d'être prévenu augmenteroit mon amour ! Pour que ce plaisir soit vif pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous foyez fait une terrible idée d'une déclaration d'amour. Mais qu'y voyez-vous donc de si effrayant ? la crainte de n'être point écouté ? cela ne peut pas arriver : la honte d'être forcé de dire qu'on aime ? elle n'est pas raisonnable. Eh ! comptez-vous pour rien, Madame, repris-je, l'embarras de le dire, sur-tout pour moi qui sens que je le dirois mal ? Les déclarations les plus élégantes ne sont pas toujours, répondit-elle, les mieux reçues. On s'amuse de l'esprit d'un Amant, mais ce n'est pas lui qui persuade : son trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le désordre de ses discours ; voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette preuve, qui en effet me paroît incontestable, per-

suade-t-elle toujours ? Non , répondit-elle : ce désordre dont je vous parlois , vient quelquefois de ce qu'un homme est plus stupide qu'amoureux ; & pour lors on ne lui en tient pas compte : d'ailleurs, les hommes sont assez artificieux, pour feindre du trouble & de la passion , pendant qu'ils sont à peine animés par le desir ; & souvent on ne les en croit pas. Il peut arriver aussi, que celui à qui vous inspirez de l'amour , n'est point celui pour qui vous en voudriez prendre ; & tout ce qu'il vous dit, ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame , lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer que ce refus est cruel : & je ne sais si je ne préférerois point mon incertitude , à une explication qui m'apprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le seul qui trouviez cela si incommode, reprit-elle ; & , pour vous-même, vous ne raisonnez pas juste : il est plus avantageux , même plus raisonnable de parler , que de s'obstiner à se taire. Vous risquez de perdre , par le silence , le plaisir de vous savoir aimé ; & si l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez , vous vous guérifiez d'une passion inutile qui ne fera jamais que

votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque que depuis long-temps vous me parlez sur ce sujet : &, si je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embarrassante, que parce que vous en avez une à faire.

Madame de Lursay, en faisant cette obligeante réflexion, me regarda fixement, & d'un air si animé, qu'il acheva de me décontenancer.

Votre silence & votre embarras, continua-t-elle, m'apprennent que j'ai deviné juste ; mais je ne prétends me servir du secret que je vous ai surpris, que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, si je le puis. Je veux d'abord que vous me disiez quel est votre choix : jeune, & sans expérience, comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légèrement. S'il n'est pas digne de vous, je vous plains ; mais ce n'est pas encore assez : mes conseils peuvent vous aider à détruire une passion, ou, pour mieux dire, une fantaisie, qui, selon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'espérance, & dont par conséquent je vous montrerois le ridicule plus aisément : si, au contraire, votre choix est tel que l'honneur ni la raison ne puissent en murmurer, loin

d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

Cette proposition de Madame de Lurfay me surprit : quoique ses façons n'eussent rien de sévère, que même ses yeux me parlassent le langage le plus doux, je ne me sentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient sur elle sans oser s'y fixer : je craignois qu'elle ne s'aperçût de mon trouble ; & je ne rompis le silence que par un soupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais que vous êtes jeune ! me dit-elle avec un air de bonté : je ne puis plus douter que vous n'aimiez ; votre silence ajoute encore à votre tourment. Que savez-vous ? Peut-être êtes-vous plus aimé que vous n'aimez vous-même : ne seroit-ce donc rien pour vous, que le plaisir de vous l'entendre dire ? En un mot, Meilcour, je le veux ; mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton : dites-moi qui vous aimez. Ah ! Madame, répondis-je en tremblant, je ferois bientôt puni de l'avoir dit.

Dans la situation présente, ce discours n'étoit point équivoque ; aussi

Madame de Lursay l'entendit - elle : mais ce n'étoit pas encore assez, & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire ? reprit-elle en radoucissant sa voix : vous seriez bientôt puni de l'avoir dit ? Croyez-vous que je fusse indiscrete ? Non, répliquai-je, ce ne feroit pas ce que je craindrois ; mais, Madame, si c'étoit une personne telle que vous que j'aimasse, à quoi me serviroit-il de le lui dire ? A rien peut-être, répondit-elle en rougissant. Je n'ai donc pas de tort, repris-je, de m'opiniâtrer au silence. Peut-être aussi réussiriez-vous : une personne de mon caractère peut, continuait-elle, devenir sensible, & même plus qu'une autre. Non, vous ne m'aimeriez pas, m'écriai-je. Nous nous éloignons, dit-elle : & je ne vois pas pourquoi il est question de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande, avec plus d'adresse que je ne vous en croyois : mais, pour suivre ce propos, puisqu'enfin il est jetté, que vous importeroit que je ne vous aimasse pas ? On ne doit souhaiter d'inspirer de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris : & je ne vous soupçonne point du tout d'être avec moi dans ce cas-là ;
du

du moins , je ne le voudrois pas. Je voudrois bien aussi , Madame , répondis-je , que cela ne fût pas ; & je sens , à la peur étrange que vous en avez , combien vous me rendriez malheureux. Non , ce n'est pas que j'en aye peur ; craindre de vous voir amoureux , seroit avouer à demi que vous pourriez me rendre sensible : l'Amant que l'on redoute le plus , est toujours celui que l'on est le plus près d'aimer ; & je serois bien fâchée que vous me crussiez si craintive avec vous. Ce n'est pas non plus ce dont je me flatte , répondis-je : mais enfin , si je vous aimois , que feriez-vous donc ? Je ne crois pas , reprit-elle , que sur une supposition , vous ayez attendu une réponse positive. Oserois-je donc , Madame , vous dire que je ne suppose rien ?

A cette déclaration si précise de l'état de mon cœur , Madame de Lusay soupira , rougit , tourna languissamment les yeux sur moi , les y fixa quelque temps , les baissa sur son éventail , & se tut.

Pendant ce silence , mon cœur étoit agité de mille mouvements. L'effort que j'avois fait sur moi , m'avoit presque accablé ; & la crainte de ne pas rece-

voir une réponse favorable, m'empêchoit de la presser. Cependant, j'avois parlé, & je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conseiller, Madame ? lui dis-je à demi-mort de peur ; ne me direz-vous pas ce que je dois attendre de mon choix ? Serez-vous assez cruelle, après toutes les bontés que vous m'avez marquées, pour me refuser votre secours dans la chose la plus importante de ma vie ?

Si vous ne me demandez qu'un conseil, repartit-elle, je puis vous le donner ; mais si ce que vous venez de me dire, est vrai, peut-être ne vous satisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma sincérité ? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois ; plus vos sentiments seront vrais, plus ils vous rendront malheureux. Car enfin, Meilcour, vous devez sentir que je ne puis pas y répondre. Vous êtes jeune ; & ce qui, pour beaucoup d'autres femmes, ne seroit en vous qu'une qualité de plus, fera pour moi une raison perpétuelle, quand vous m'inspireriez le goût le plus vif, de n'y céder jamais. Ou vous ne m'aimeriez pas assez, ou vous m'aimeriez trop ; l'un

& l'autre seroient également funestes pour moi.

Dans la premiere de ces situations, j'aurois à essuyer vos bizarreries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidélités, tous les tourmens enfin qu'un amour malheureux traîne à sa suite; & dans l'autre, je vous verrois vous livrer trop à votre ardeur, & sans ménagement, sans conduite, me perdre par votre amour même. Une passion est toujours un malheur pour une femme : mais pour moi, ce seroit un ridicule, & je ne me consolerois jamais de me l'être attiré. Pensez-vous, Madame, répondis-je, que je ne prisse pas tous les soins... Je vous entends, interrompit-elle. Je fais que vous allez me promettre toute la circonspection possible : je suis même certaine que vous vous en croyez capable; mais moins vous êtes accoutumé à aimer, moins vous aimeriez d'une façon convenable : jamais vous ne sauriez contraindre, ni vos yeux, ni vos discours; ou par votre contrainte même, trop avant poussée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainsi, Meilcour, ce que je vous conseille, c'est de ne plus penser à moi.

Je sens avec douleur que vous allez me haïr : mais je me flatte que ce ne fera pas long-temps, & qu'un jour vous me saurez gré de ma franchise. Ne voulez-vous pas rester mon ami ? ajouta-t-elle, en me tendant la main. Ah ! Madame, lui dis-je, vous me désespérez : jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur ; il n'est rien que je ne fisse pour vous plaire, point d'épreuves auxquelles je ne me soumise. Vous ne prévoyez tant de malheurs, que parce que vous ne m'aimez pas. Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela ; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujours sincère : vous moins jeune, ou moi moins raisonnable, je sens que je vous aimerois beaucoup ; mais je dis, beaucoup : au reste, ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je suis, je ne fais ce qu'est mon cœur ; le temps seul peut en décider, & peut-être, après tout, qu'il ne décidera rien. Madame de Lursay, après ces paroles, me quitta brusquement ; & se rapprochant de la compagnie, m'ôta l'espérance de continuer l'entretien. J'avois si peu d'usage du monde, que je crus l'avoir fâchée véritablement. Je ne savois pas qu'une

femme fuit rarement une conversation amoureuse avec quelqu'un qu'elle veut engager ; & que celle qui a le plus d'envie de se rendre , montre du moins dans le premier entretien quelque sorte de vertu. On ne pouvoit pas résister plus mollement qu'elle venoit de faire ; cependant, je crus que je ne la vaincrois jamais : je me repentis de lui avoir parlé , je lui voulus mal de m'y avoir engagé , je la haïs quelques instants. Je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour , & d'agir avec elle si froidement , qu'elle ne pût plus me soupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faisois ces désagréables idées, Madame de Lursay se félicitoit d'avoir assez pris sur elle pour me dissimuler combien elle étoit contente : une joie douce éclatoit dans ses yeux ; tout , à quelqu'un plus instruit que moi , lui auroit appris combien il étoit aimé : mais tous les regards tendres qu'elle m'adressoit, ses souris, me paroissoient de nouvelles insultes , & me confirmoient de plus en plus dans ma dernière résolution.

J'étois toujours resté à la même place : elle revint m'y chercher , & m'excita à parler sur différents sujets. L'air

sombre avec lequel je lui répondois, & le soin que je prenois d'éviter ses yeux, furent pour elle une assurance de plus que je ne l'avois pas trompée; mais quelque chose qu'elle en pût croire, elle vouloit établir son empire, & tourmenter mon cœur, avant de le rendre heureux.

Toute la soirée se passa de sa part avec les mêmes attentions pour moi: elle sembloit avoir oublié ce que je lui avois dit; & cet air détaché qu'elle affectoit, me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant, elle me railla sur ma tristesse; &, quoi qu'elle le fît sans aigreur, je m'offensai sérieusement.

Le commencement de cette aventure plaisoit autant à Madame de Lursay, qu'il me causoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle décidoit le sien: mais ce n'étoit rien pour elle, sans doute, qu'un ridicule de plus; & ce ne lui étoit pas peu de chose, qu'un Amant qui sur-tout n'avoit encore appartenu à personne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle sentoit qu'elle alloit vieillir; & pour des femmes dans cette situation, il n'est point de conquêtes à mépriser.

Eh quoi de plus flatteur pour elles que la tendresse d'un jeune homme, dont les transports leur rendent leurs premiers plaisirs, & justifient l'estime qu'elles font encore de leurs charmes; qui croit que la personne qui reçoit ses vœux, étoit en effet la seule qui pût ne les pas mépriser, qui ajoute la reconnaissance à la passion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquants de figure & du caractère, soit parce qu'il est privé de la ressource de la comparaison, soit parce que son amour-propre perdrait à moins estimer sa conquête? Avec un homme déjà formé, une femme, telle qu'elle puisse être, a toujours moins de ressources: il a plus de desirs que de passion, plus de coquetterie que de sentiment, plus de finesse que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occasions de dissipation & d'inconstance pour être uniquement & vivement attaché: il fait, en un mot, l'amour avec plus de décence, mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lurfay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune homme, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût aussi effrayée qu'elle me l'a-

voit dit. Quand , en effet , les inconvé-
nients qu'elle craignoit , auroient été
réels , elle ne m'en auroit pas moins ai-
mé ; & si j'avois eu assez d'adresse pour
lui faire craindre mon changement , il
n'est pas douteux que son respect exces-
sif pour les bienséances , n'eût cédé à la
crainte qu'elle auroit eue de me perdre.

Ce n'est pas , du moins j'ai eu lieu de
le croire , qu'elle voulût retarder long-
temps l'aveu de sa foiblesse ; huit jours
pour cet article seulement suffisoient à
sa vertu , d'autant plus qu'elle étoit per-
suadée que mon peu d'expérience ne
me laisseroit profiter de ses bontés que
quand elle le jugeroit à propos. L'a-
mour qu'elle avoit pour moi , l'enga-
geoit à ce manège ; elle vouloit , s'il
étoit possible , que ma tendresse pour
elle ne fût pas une affaire de peu de
jours ; & moins aimé , j'aurois trouvé
moins de résistance. Son cœur étoit
alors tendre & délicat : selon ce que
dans la suite j'en ai appris , il ne l'a-
voit pas toujours été ; & sans être prise
pour moi d'une ardeur bien sincère , il
ne me paroîtroit pas surprenant qu'elle
eût changé de système.

Une femme , quand elle est jeune ,
est plus sensible au plaisir d'inspirer des

passions, qu'à celui d'en prendre : ce qu'elle appelle tendresse, n'est le plus souvent qu'un goût vif, qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuse pendant quelque temps, & s'éteint sans qu'elle le sente, ou le regrette : le mérite de s'attacher un amant pour toujours, ne vaut pas à ses yeux celui d'en enchaîner plusieurs : plutôt suspendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle songe moins à l'objet qui la possède, qu'à celui qu'elle voudroit qui la possédât ; elle attend toujours le plaisir, & n'en donne jamais : elle se donne un amant, moins parce qu'elle se trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'est ; souvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui succède ; peut-être si elle avoit pu le garder plus long-temps, l'auroit-elle aimé ; mais est-ce sa faute si elle est infidelle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonstances ; & par malheur il s'en trouve tant de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni son cœur.

Est-elle parvenue à cet âge où ses charmes commencent à décroître, où

les hommes indifférents pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût; elle songe à prévenir la solitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'amants, elle ne changeoit que de plaisirs; trop heureuse alors de conserver le seul qu'elle possède; ce que lui a coûté sa conquête, la lui rend précieuse. Constante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, son cœur peu-à-peu s'accoutume au sentiment. Forcée par la bienfiance d'éviter tout ce qui aidoit à la dissiper & à la corrompre, elle a besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, de se livrer toute entière à l'amour, qui n'étant, dans sa vie passée, qu'une occupation momentanée & confondue avec mille autres, devient alors son unique ressource: elle s'y attache avec fureur; & ce qu'on croit la dernière fantaisie d'une femme, est bien souvent sa première passion.

Telles étoient les dispositions de Madame de Lursay, lorsqu'elle forma le dessein de s'attacher à elle. Depuis son veuvage & sa réforme, le public, qui, pour n'être pas toujours bien instruit, n'en parle pas moins, lui avoit donné des amants que peut-être elle n'avoit

pas eus : ma conquête flattoit son orgueil ; & il lui parut raisonnable , puisque sa sagesse ne la fauvoit de rien , de se dédommager , par le plaisir , de la mauvaise opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée , me fournissoit des sujets de réflexion pour ma nuit ; je l'employai presque toute entiere , tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lursay sensible , tantôt à m'encourager à ne plus penser à elle : sans doute , elle se fit des idées plus gaies. Elle comptoit me voir tendre , soumis , empressé , chercher à vaincre sa rigueur ; il étoit naturel qu'elle s'y attendît : mais elle avoit à faire à quelqu'un qui ne connoissoit pas les usages.

J'allai cependant chez elle le lendemain , mais tard , & à l'heure où je savois qu'elle n'y seroit pas , ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt sur ma présence , & elle me reçut d'un air froid & piqué : loin que j'en pénétrasse la cause , je l'attribuai à son indifférence pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant ; mais toujours résolu à lui cacher l'état de mon cœur , je me remis assez facile-

ment, & pris un air moins embarrassé : j'eus même assez de pouvoir sur moi, pour lui parler sans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime ; mais quelque froideur que je tâchasse d'affecter, elle n'en fut pas long-temps la dupe ; & pour s'éclaircir, elle n'eut besoin que de me regarder fixement. Je ne pus supporter ses yeux ; ce seul regard lui développa tout mon cœur. Elle me proposa de jouer ; & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Vous êtes me dit-elle en souriant, un amant singulier ; & si vous voulez que je juge de votre amour par vos empressements, vous ne prétendez pas sans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris-je, seroit que vous crussiez que je vous aime ; & ce n'est pas vous en donner une mauvaise preuve, de m'offrir à vos yeux le plus tard qu'il m'est possible. Cette politique est singulière, reprit-elle ; & si quelquefois vous péchez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air froid dont vous m'accablez ? Savez-vous bien que votre taciturnité me fait peur ? Mais, à propos, m'aimez-vous toujours bien ? Je crois que non.

Ce pauvre Meilcour ! N'allez pas au moins changer pour moi : vous me mettriez au désespoir. Je pense , à la mine que vous me faites , que vous n'en croyez rien : nous devrions cependant être assez joliment ensemble. En est-ce assez , Madame , répondez-je ; & devriez-vous ajouter , à la façon dont vous recevez mes soins , des discours qui me tuent ? Oui , reprit-elle , en me regardant le plus tendrement du monde , oui ; Meilcour , vous avez raison de vous plaindre : je ne vous traite pas bien ; mais ce reste de fierté doit-il vous déplaire ? Ne voyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre ? Ah ! si je m'en croyois , combien ne vous dirois-je pas que je vous aime ! Que je suis fâchée de n'avoir pas su plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! Au hasard de tout ce qui auroit pu en arriver , vous ne m'auriez point parlé le premier ; vous n'auriez fait que me répondre.

J'ai , depuis , senti toute l'adresse de Madame de Lursay , & le plaisir que lui donnoit mon ignorance : tous ces discours , qu'elle n'auroit pu tenir à un autre , sans qu'ils eussent tiré pour elle à une extrême conséquence ; ces aveux qu'elle faisoit de ses vrais sentiments , loin de les

comprendre, me jetterent dans le plus cruel embarras. Je ne lui répondis rien : & fût qu'elle me faisoit la plus sanglantes des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'aussi cruelles chaînes. En vérité, continua-t-elle, en voyant mon air sombre, si vous refusez plus long-temps de me croire, je ne vous répons pas que je ne vous donne demain un rendez-vous : n'en feriez-vous pas bien embarrassé ? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez-moi : l'état où vous me mettez, est affreux.... Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompit-elle : vous me privez-là cependant d'un grand plaisir.

Je me tins trop heureux que le monde qui étoit dans l'appartement, l'empêchât de pousser plus loin cette conversation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lurfay, plus sensible qu'elle ne le croyoit sans doute, emportée par son amour, m'en donna toutes les marques les plus fortes. Il sembloit que sa prudence l'abandonnât, qu'il n'y eût plus rien pour elle que le plaisir de m'aimer & de me le dire, & qu'elle prévît combien, pour m'attacher à elle, j'avois besoin d'être

rassuré : mais tout ce qu'elle faisoit n'étoit rien pour moi, & elle ne pouvoit pas encore se résoudre à m'avouer sérieusement qu'elle répondoit à mes desirs. Peu sûre même dans ses démarches, c'étoit un mélange perpétuel de tendresse & de sévérité. Elle paroissoit ne céder, que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir disposé par ses discours à quelque sorte d'espérance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit sur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là jusqu'à la triste ressource de l'incertitude.

Toute la soirée se passa dans ce manège ; & comme son dernier caprice ne me fut pas favorable, je me retirai chez moi persuadé que j'étois haï, & préparé à me chercher un autre engagement. J'employai presque toute la nuit à repasser dans mon esprit les femmes auxquelles je pouvois m'attacher : ce soin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaisoit autant que Madame de Lurfay. Moins j'avois d'usage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme destiné au rigoureux tourment d'aimer sans espoir de plaire, ni de pou-

voir jamais changer. A force de me persuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je sentoisi tous les mouvements d'une passion avec autant de violence, que si en effet je les eusse éprouvé. Toutes les résolutions que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lurfay, s'étoient évanouies, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, disois-je à moi-même? Ses rigueurs ont-elles droits de me surprendre? M'étois-je attendu à me trouver aimé, & n'est-ce point à mes soins à me procurer cet avantage? Quel bonheur pour moi, si je puis une jour la rendre sensible! Plus elle m'oppose d'obstacles, plus ma gloire fera grande. Un cœur, du prix dont est le sien, peut-il trop s'acheter? Je finis par cette idée, & je la trouvai le lendemain. Il sembloit qu'elle se fût accrue par les illusions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lurfay le plutôt qu'il me fut possible l'après-dîner, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me soumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon sort. Malheureusement pour elle, je ne la trouvai pas : mon chagrin fut extrême; & ne sachant que devenir, j'allai, en at-

tendant l'heure de l'Opéra , faire quelques visites , où je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de si mauvaise humeur en arrivant à l'Opéra , où d'ailleurs je trouvais assez peu de monde , que , pour n'être pas distrait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé , je me fis ouvrir une loge , plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été tranquille. J'attendois sans impatience & sans desirs que le spectacle commençât. Tout entier à Madame de Lursay , je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de sa présence , lorsqu'une loge s'ouvrit à côté de la mienne. Curieux de voir les personnes qui l'alloient occuper , j'y portai mes regards ; & l'objet qui s'y offrit , les fixa. Qu'on se figure tout ce que la beauté la plus régulière a de plus noble , tout ce que les graces ont de plus séduisant , en un mot , tout ce que la jeunesse peut répandre de fraîcheur & d'éclat ; à peine pourra-t-on se faire une idée de la personne que je voudrois dépeindre. Je ne fais quel mouvement singulier & subit m'agita à cette vue : frappé de tant de beautés , je demurai comme anéantit. Ma surprise alloit jusques au transport. Je sentis dans mon

cœur un désordre qui se répandit sur tous mes sens : loin qu'il se calmât, il redoubla par l'examen secret que je faisois de ses charmes. Elle étoit mise simplement, mais avec noblesse. Elle n'avoit pas en effet besoin de parure ; en étoit-il de si brillante qu'elle ne l'eût embellie ? Sa physionomie étoit douce & réservée ; le sentiment & l'esprit paroissoient briller dans ses yeux. Cette personne me parut extrêmement jeune ; & je crus, à la surprise des spectateurs, qu'elle ne paroissoit en public que de ce jour-là : j'en eus involontairement un mouvement de joie, & j'aurois souhaité qu'elle n'eût jamais été connue que de moi. Deux Dames, mises du plus grand air, étoient avec elle : nouvelle surprise pour moi, de ne les pas connoître ; mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma belle inconnue, je ne cessois de la regarder, que quand par hasard elle jettoit ses yeux sur quelqu'un. Les miens se portoient aussi-tôt sur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher : si elle s'y arrêtoit un peu de temps, & que ce fût un jeune homme, je croyois qu'un Amant seul pouvoit la rendre si attentive. Sans pénétrer le motif qui me faisoit agir, je conduisois, j'interprétois ses

regards ; je cherchois à lire dans ses moindres mouvements. Tant d'opiniâtreté à ne la pas perdre de vue, me fit enfin remarquer d'elle ; elle me regarda à son tour ; je la fixois sans le savoir ; & , dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne fais ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant un peu. Quelque transporté que je fusse, je craignois de lui paroître trop hardi ; & , sans croire encore que j'eusse formé le dessein de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaise opinion de moi. Il y avoit une heure au moins que je l'admirois, lorsqu'un de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient, m'étoient déjà si chères, que ce fut avec douleur que je sentis qu'elles alloient être distraites ; & je doute que j'eusse répondu à mon ami, si ma belle inconnue n'eût fait d'abord le sujet de la conversation. Il ignoroit comme moi qui elle étoit : nous formâmes ensemble plusieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ces étourdis brillants, familiers avec insolence ; il vantoit si haut les charmes de l'inconnue, & la regardoit avec si peu de ménagement & tant de fatuité, que j'en

rougis pour lui & pour moi. Sans avoir démêlé mes sentiments, sans imaginer que j'eusse de l'amour, je ne voulois pas déplaire : je craignis que le dégoût que l'inconnue pourroit prendre de ce jeune homme, ne me fît aussi tort dans son esprit ; & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'estimois déjà tant, que je ne pouvois, sans une peine extrême, imaginer qu'elle pouvoit penser de moi comme de lui ; & je m'efforçai de mettre entre nous deux la conversation sur des choses où l'inconnue ne fût pas intéressée. J'avois naturellement l'esprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui font briller dans le monde. L'envie que j'avois que mon inconnue ne perdît rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élégance dans mes expressions, je n'en eus peut-être pas plus d'esprit. Je remarquai, cependant, qu'elle étoit plus attachée à ce que je disois, qu'elle ne l'étoit au spectacle ; quelquefois même je la vis sourire.

L'Opéra étoit près de finir, lorsque le Marquis de Germeuil, jeune homme d'une figure extrêmement aimable, & fort estimé, vint dans la loge de mon

inconnue. Nous étions amis , mais je ne fais quel mouvement à sa vue s'éleva dans mon ame. L'inconnue le reçut avec cette politesse libre , que l'on a pour les gens que l'on connoît beaucoup , & à qui l'on veut marquer de l'estime. Nous nous saluâmes sans nous parler ; & , quelque desir que j'eusse de connoître cet objet qui prenoit déjà tant sur mon cœur , persuadé que Germeuil pourroit satisfaire ma curiosité là-dessus , j'aimai mieux remporter ce desir , quelque tourmentant qu'il fût pour moi , que de m'en ouvrir à un homme qui causoit déjà toute ma jalousie. Mon inconnue lui parloit ; & quoiqu'ils ne s'entretinssent que de l'Opéra , il me sembla qu'il lui parloit avec tendresse , & qu'elle lui répondoit de même. Je crus même avoir surpris entr'eux des regards ; j'en ressentis une peine mortelle : elle me paroissoit si digne d'être aimée , que je ne pouvois penser que Germeuil , ni qui que ce fût au monde , pût la voir avec indifférence ; & lui-même me sembloit si redoutable , que je ne pouvois me flatter qu'il l'eût attaquée sans succès.

Le peu d'attention qu'elle fit à moi , après l'avoir vu , me confirma dans

l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient ; & ne pouvant supporter davantage le tourment qu'elle me caufoit , je fortis brusquement. Malgré mon dépit , je n'allai pas loin ; le desir de la revoir , & l'espérance de m'éclaircir par moi-même de son rang , me retinrent sur l'escalier. Un instant après , elle passa. Germeuil lui donnoit la main : je les suivis ; un carrosse sans armes se présenta ; Germeuil y monta avec elle : je vis des domestiques sans livrée , & rien de tout cet équipage ne m'instruisit de ce que je voulois savoir. Il falloit donc attendre du hasard le bonheur de la revoir encore. La seule chose qui me consolât , c'étoit qu'une beauté si parfaite ne pourroit être long-temps ignorée. J'aurois pu , à la vérité , en allant voir Germeuil le lendemain , me tirer de cette inquiétude : mais aussi , comment lui exposer le sujet d'une curiosité si forte ; quels motifs lui en donner ? Malgré tous les déguisements que j'aurois pu employer , ne devois-je pas craindre qu'il n'en découvrit la source ? Et s'il étoit vrai , comme je le soupçonnois , qu'il aimât l'inconnue , pourquoi l'avertir de se précautionner contre mes sentiments ? Plein de trouble , je

retournai chez moi, d'autant plus persuadé que j'étois vivement amoureux, que cette passion naissoit dans mon cœur par un de ces coups de surprise qui caractérisent dans les Romans les grandes aventures.

Loin de combattre ce premier mouvement, ce fut une raison de plus pour m'y laisser entraîner, que de commencer par quelque chose d'extraordinaire.

Au milieu de ce désordre, que je me plaisois à augmenter, Madame de Lursai me revint dans l'esprit, mais désagréablement, & comme un objet dont le souvenir même m'embarrassoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvasse encore des charmes : mais je les mettois dans mon imagination fort au-dessous de ceux de mon inconnue ; & je résolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour, & de me livrer tout entier au nouveau goût qui me dominoit. Je suis trop heureux, me disois-je, qu'elle ne m'ait pas aimé ; que ferois-je à présent de sa tendresse ? Il auroit donc fallu la tromper, entendre ses reproches, la voir traverser ma passion. Mais d'un autre côté, reprenois-je, suis-je aimé de l'objet qui va me rendre infidèle ? je ne le connois pas ; peut-être

ne le verrai-je plus. Germeuil est amoureux ; & si moi-même je suis forcé de le trouver aimable , que ne doit-elle pas sentir pour lui ? Est-il fait pour m'être sacrifié ? Ces réflexions me ramenoient à Madame de Lursay : une affaire commencée , la liberté de la voir , un reste de goût que j'avois pour elle , & l'espérance de réussir , étoient autant de raisons pour ne la point quitter ; mais ces raisons étoient foibles contre ma nouvelle passion. Je craignois , en arrivant chez ma mere , d'y trouver Madame de Lursay : je redoutois sa vue , autant que dans le jour même je l'avois souhaitée. La joie que j'eus de ne la point voir , ne fut pas longue ; elle arrive un instant après moi. Sa présence me troubla. Quelque prévenu que je fusse alors contre elle , quelque résolution que j'eusse prise de ne la plus aimer , je sentis qu'elle avoit encore plus de droits sur mon cœur que je ne le croyois moi-même. Mon inconnue m'occupoit d'une façon plus flatteuse , je la trouvois plus belle : ce qu'elles m'inspiroient toutes deux , étoit différent ; mais enfin , j'étois partagé ; & si Madame de Lursay l'eût voulu , dans ce moment même elle auroit remporté
la

la victoire. Je ne fais ce qui lui avoit donné de l'humeur ; mais elle reçut , avec une hauteur ridicule , un compliment fort simple que je lui fis. Dans la disposition où j'étois , elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre temps , & , qui pis est , contre l'intention de Madame de Lusay sans doute , ne me donna point à rêver. Son caprice dura toute la soirée , & s'augmenta peut-être par le peu de soins que je lui rendis. Nous nous séparâmes également mécontents l'un de l'autre. Je ne la cherchai , ni ne la vis le lendemain : j'étois piqué de ses façons de la veille , & sa présence me fut d'autant moins nécessaire , que j'avois dans le cœur un sujet de distraction. Toute ma journée se passa à chercher mon inconnue ; spectacles , promenades , je visitai tout , & je ne trouvai en aucun lieu , ni elle , ni Germeuil , à qui je voulois enfin demander qui elle étoit. Je continuai cette inutile recherche deux jours de suite ; mon inconnue ne m'en occupoit que plus. Je me retraçois sans cesse ses charmes , avec une volupté que je n'avois encore jamais éprouvée. Je ne doutois pas qu'elle ne fût d'une naissance qui ne feroit point honte à la mienne ; &

pour former cette idée, je m'en rapportois moins à sa beauté, qu'à cet air de noblesse & d'éducation qui distingue toujours les femmes d'un certain rang, même dans leurs travers. Mais, aimer sans savoir qui, me sembloit un supplice insupportable. D'ailleurs, quel retour espérer de mes sentiments, si je ne me mettois pas à portée d'en instruire celle qui les avoit fait naître ? Je ne voyois point de difficulté à la voir, & à lui parler, quand une fois je la connoitrois. J'étois d'un rang qui m'ouvroit une entrée par-tout ; & si l'inconnue étoit telle que mes vœux ne pussent l'honorer, j'étois sûr du moins qu'ils ne pouvoient jamais lui faire honte. Cette pensée me donnoit de l'audace, & m'affermissoit dans mon amour ; il eût peut-être été plus prudent de le combattre, mais il m'étoit plus doux de le flatter.

Il y avoit trois jours que je n'avois vu Madame de Lurſay : j'avois supporté cette absence aisément ; non que quelquefois je ne desirasse de la voir, mais c'étoit un desir passager qui s'éteignoit presque dans l'instant même qu'il naissoit. Ce n'étoit pas un sentiment d'amour dont je ne fusse point maître ; & comme, depuis mon inconnue, je la

voyois fans plaisir , je la perdois auffi fans regret. J'avois cependant pour elle ce goût que l'on nomme amour , que les hommes font valoir pour tel , & que les femmes prennent sur le même pied. Je n'aurois pas été fâché de la trouver sensible ; mais je ne voulois plus que ce retour , qu'elle auroit pour moi , tint de la passion , ni qu'il en exigeât. Sa conquête , à laquelle il y avoit si peu de temps , j'attachois mon bonheur , ne me paroissoit plus digne de me fixer. J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce commode qu'on lie avec une coquette , assez vif pour amuser quelques jours , & qui se rompt aussi facilement qu'il s'est formé.

C'étoit ce que je ne croyois point devoir attendre de Madame de Lurfay , qui , Platonicienne dans ses raisonnemens , répétoit sans cesse , que les sens n'entroient jamais pour rien en amour , lorsqu'il s'emparoit d'une personne bien née ; que les désordres dans lesquels tomboient tous les jours ceux qui étoient atteints de cette passion , étoient moins causés par elle , que par le dérèglement de leur cœur ; qu'elle pouvoit être une foiblesse , mais que , dans une ame vertueuse , elle ne devenoit jamais un vice.

Elle avouoit cependant qu'il y avoit pour la femme la plus ferme sur ses principes, d'assez dangereuses occasions; mais que si elle se trouvoit obligée d'y céder, il falloit que ce fût d'après des combats si violents & si longs, qu'elle pût toujours, en songeant à sa défaite, avoir de quoi se la moins reprocher. Madame de Lursay pouvoit avoir raison : mais les Platoniciennes ne sont pas conséquentes; & j'ai remarqué que les femmes les plus aisées à vaincre, sont celles qui s'engagent avec la foible espérance de n'être jamais séduites, soit parce qu'en effet elles sont aussi foibles que les autres, soit parce que, n'ayant pas assez prévu le danger, elles se trouvent sans secours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune pour sentir combien ce systême étoit absurde, & pour savoir combien il étoit peu suivi par celles mêmes qui le soutenoient avec le plus d'ardeur; & ne connoissant pas la différence qu'il y a entre une femme vertueuse, & une prude, il n'étoit point étonnant que je n'attendisse pas de Madame de Lursay plus de facilité qu'elle ne se disoit capable d'en avoir.

Encore attaché à elle par le desir,

tout rempli que j'étois d'une nouvelle passion, ou, pour mieux dire, amoureux pour la première fois, le peu d'espoir de réussir auprès de mon inconnue m'empêchoit de songer à perdre totalement Madame de Lursay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquérir l'une, & me conserver l'autre : cette vertu rigide de la dernière me désespéroit ; & ne croyant pas, après avoir beaucoup rêvé, pouvoir l'amener jamais au but que je me proposois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaisoit le plus.

Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vu Madame de Lursay, & que je m'étois assez peu ennuyé de son absence. Elle avoit toujours espéré qu'elle me reverroit ; mais, fût-elle enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me perdre, & se déterminâ à me faire essuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit cru ma passion décidée : cependant, je n'en parlois plus ; quel parti prendre ? Le plus décent étoit d'attendre que l'amour, qui ne peut longtemps se contraindre, sur-tout dans un cœur aussi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le silence ;

mais ce n'étoit pas le plus sûr. Il ne lui vint pas dans l'esprit que j'eusse renoncé à elle : elle pensa seulement, que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette disposition ne lui parût pas désavantageuse, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laisser plus long-temps : on pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter. Mais comment me faire comprendre son amour, sans blesser cette décence à laquelle elle étoit si scrupuleusement attachée ? Elle avoit éprouvé que les discours équivoques ne prenoient pas sur moi, & elle ne pouvoit se résoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laissât plus aucun doute. Indéterminée sur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré ; & quand, à mon arrivée, on me dit qu'elle y étoit, il s'en fallut peu que je ne m'en retournasse : cependant la réflexion me fit sentir que ce procédé seroit trop déso-bligeant pour Madame de Lursay, & qu'elle pourroit d'ailleurs attribuer ma fuite, & la crainte que je marquerois

de la voir, à un sentiment dont je ne voulois plus qu'elle me soupçonnât. J'entrai donc. Je la trouvai, qui, au milieu de beaucoup de monde, paroissoit rêver profondément : je la saluai sans froideur, & sans embarras. J'avois cependant dans les yeux une impression de chagrin qui venoit de ce que j'avois encore ce jour-là cherché inutilement mon inconnue. Je fus quelque temps auprès de Madame de Lursay, sans lui dire rien que des choses générales & rebattues. Elle me demanda où j'avois été, me fit, d'un air froid, mille questions différentes ; & tant qu'elle se trouva en cercle, elle ne parut avoir ni dessein, ni empressement de m'entretenir. Cette foule qui l'obsédoit, enfin se dissipa ; mais gênée encore par la présence de Madame de Meilcour, & de quelques personnes qui étoient restées, & ne pouvant résister davantage à l'envie d'avoir avec moi une conversation particulière : A propos, Monsieur, me dit-elle, d'un air fort sérieux, j'ai à vous parler, suivez-moi : elle passa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procédé, qui, avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne concluoit rien entre nous deux ; & elle s'en

feroit permis beaucoup davantage, que, de la façon dont elle étoit avec moi, on n'en auroit tiré aucune induction contre elle. Je la suivis, fort embarrassé de ce qu'elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui répondrois. Elle me regardoit avec des yeux sévères; enfin, après m'avoir long-temps fixé: Vous trouverez peut-être singulier, Monsieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame! m'écriai-je: oui, Monsieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours, vous avez avec moi des procédés peu convenables. Pour vous trouver innocent, j'ai eu la complaisance de me chercher des crimes; je ne m'en découvre pas: apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher; justifiez-vous, s'il est possible, sur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, lui dis-je, vous me surprenez: je croyois ne vous avoir jamais manqué; & je serois au désespoir que vous eussiez à m'imputer rien qui pût blesser le respect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous vouer. Voilà de grands termes, reprit-elle: si je n'exigeois de vous que des mots, j'aurois lieu d'être contente;

mais vous n'êtes pas de bonne foi, &, depuis quatre jours, vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous faites mieux de désavouer vos procédés, que d'entreprendre de les justifier; je veux cependant que vous m'éclaircissiez sur ce que je vous demande. Est-ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié? Croyez-vous avoir sujet de vous plaindre de moi? Vous voyez que je n'abuse pas de la distance que l'âge met entre nous deux; mais tout jeune que vous êtes, je vous ai cru de la solidité, & je traite avec vous, moins comme je le devois avec un jeune homme, que comme avec un ami sur lequel j'ai cru devoir compter, & que je voudrois conserver. Je souhaite que vous sentiez le prix de cette confiance. Apprenez-moi, enfin, de quelle façon je dois me conduire avec vous; & sur-tout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi, quand nous nous trouvons ensemble, vous semblez ne me voir qu'à regret? Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je convienne de torts que je ne me connois pas? Si j'ai paru vous éviter, vous savez de reste quelle en est la raison. Si, quand je vous ai vue, j'ai

moins osé qu'auparavant vous parler sur le ton que j'avois pris avec vous, c'est qu'il m'a semblé que vous ne m'entendiez pas avec plaisir. Sans doute, reprit-elle; mais en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me plaisoit pas, pourquoi n'avoir pas repris le premier sur lequel je vous ai toujours répondu? Vous m'avez fâchée, il est vrai, & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vu vous mettre dans le cas de me dire des choses qui ne devroient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à présent, Madame, interrompis-je, pourquoi je me suis attiré votre colere; mais je ne me ferois jamais imaginé que vous m'eussiez fait un crime si grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle: je ne crois pas être le premier sur qui vous ayez fait une vive impression; & vous auriez dû me pardonner les discours que je vous ai tenus, pour l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh non, Monsieur, reprit-elle; ce n'est plus de vos discours que je me plains. Il m'a suffi d'y répondre, comme par toutes sortes de raisons je le devois; & il n'a tenu qu'à vous de remar-

quer que depuis j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me diffiez que vous m'aimiez, & le danger n'étoit pas si pressant pour mon cœur, que je dussé en cette occasion m'armer d'une grande sévérité. Il se peut que, sans avoir un dessein déterminé de me plaire, sans que moi-même je vous plussé, vous ayez voulu me faire croire que vous m'aimiez. Souvent on le dit à une femme, parce que sans cela on ne fauroit que lui dire, qu'on est bien-aïse d'essayer son cœur, que l'on croit flatter son orgueil, ou que l'on veut soi-même s'accoutumer à ce langage, & essayer à quel point & comment l'on peut plaire. En cela, vous n'avez suivi que l'usage; usage ridicule, si vous voulez, mais enfin qui est établi. Ce n'est donc pas dans ce que vous m'avez dit, que j'ai pu trouver des raisons pour me plaindre de vous. Quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable : mais pourquoi, depuis cette conversation, vos façons ont-elles changé ? Etiez-vous en droit, parce que vous aviez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimasse ; ou croyez-vous que quand vous m'auriez inspiré la plus violente passion, mon cœur,

ardent à se livrer au caprice du vôtre, eût dû, dès le premier instant, vous payer de tous ses transports ? Pouviez-vous attendre que je m'embarquasse aveuglément dans l'affaire la plus sérieuse de ma vie ? Mais, non : vous parlez, & je dois me rendre. Trop heureuse encore, que vous m'adressiez vos soupirs. Vous croyez que, brûlant d'impatience d'être vaincue, je n'attendois que l'aveu de votre passion pour vous faire celui de la mienne : & sur quoi donc vous êtes-vous flatté d'un triomphe si facile ? Quelle de mes actions a pu vous le faire présumer ? Mais vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez estimée davantage. Vous ne m'auriez pas crue capable d'un caprice honteux ; & s'il avoit été vrai que l'Amour vous eût entraîné vers moi, vous n'auriez pas évité ma vue : tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été nécessaire. Vous n'auriez jamais eu sur vous le pouvoir de vous déterminer à une absence que je ne vous prescrivois pas. Je vous revois enfin : à peine daignez-vous me regarder. Ah ! Meilcour ! est-ce ainsi qu'on attaque un cœur ? Est-ce ainsi qu'on peut se faire aimer ? Vous

avez, me direz-vous, trop peu d'usage pour vous conduire bien dans un sentiment si nouveau pour votre ame : ce seroit encore une bien mauvaise excuse. L'amour a-t-il donc besoin de manège ? Ah ! croyez qu'il agit toujours en nous malgré nous-mêmes, que c'est lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux ; mais du moins ce sont des fautes qu'un sentiment trop vif fait commettre, & qui souvent n'en persuadent que mieux. Si je vous avois été chère, vous n'aurez été capable que de celles-là, & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis-je, éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuste. Après la façon dont vous m'avez traité, seroit-ce à vous à vous plaindre ? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux a le plus de torts : je ne demande qu'un éclaircissement ; je consens même à vous pardonner : j'oublie dès cet instant que vous m'avez dit que vous m'aimez.... Ah, Madame ! lui dis-je, emporté par le moment, qu'en pardonnant même vous êtes cruelle ! Vous croyez me faire une grace,

& vous achevez de m'accabler ! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime : faites-le-moi donc oublier aussi ; que ne savez-vous, continuai-je, en me jettant à ses genoux, l'état horrible où vous réduisez mon cœur... Juste Ciel ! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux ! Levez-vous : que voudriez-vous que l'on pensât, si l'on vous y surprénoit ? Que je vous jure, repartis-je, tout l'amour & le respect que vous inspirez. Eh ! pensez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fusse plus satisfaite ! Voilà donc les effets de cette circonspection que vous m'avez promise ? Mais enfin, que me demandez-vous ? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je ; que vous me permettiez de vous le dire, & d'espérer qu'un jour je vous y verrai plus sensible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle ; & c'est bien ardemment que vous souhaitez du retour ? Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit. Mon cœur est encore tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos : cependant... Mais non, je n'ai plus rien à vous dire : je vous défends même de me deviner.

Madame de Lursay, en finissant ces

paroles, m'échappa. Elle me jetta, en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir assez fait pour la bienfiance, elle étoit sans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit assurément rien de si clair que ce qu'elle venoit de me dire; & elle m'avoit traité en homme, de la pénétration duquel on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laissât deviner, je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre que la première fois que je lui avois parlé; mais elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me restât aucun doute: d'ailleurs, je n'avois plus assez d'amour pour elle, pour méditer profondément sur ce qui pouvoit me flatter dans la fin de ses discours.

Emporté dans cette conversation par sa véhémence, & par une situation neuve pour moi, elle m'avoit étonné, sans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que si Madame de Lursay eût su la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne se fût moins ménagée, & que par-là même elle ne m'eût séduit. Retenu d'abord par le sentiment du plaisir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois moins connu. Tout

paroît passion, à qui n'en a point éprouvé. Celle qui sembloit écarter Madame de Lursay, n'étoit point dans mon cœur encore assez formée pour résister à ses empressements ; & j'aurois sans doute préféré un amusement tranquille, au soin pénible d'inspirer de l'amour à un objet qui, d'abord au moins, ne m'auroit offert que des peines.

Loin que Madame de Lursay pût imaginer qu'il lui fût si important de me paroître aussi sensible qu'elle l'étoit en effet, elle ne fut pas plutôt rassurée sur mon cœur, qu'elle reprit, à peu de chose près, son ancien système. Elle vouloit bien que je crusse que je pourrois un jour triompher d'elle, & non pas que j'en eusse déjà triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le Sallon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris : j'étois incertain de ce que je devois faire ; & , quelque ouvertement qu'elle se fût déclarée, je ne voyois encore dans ses discours rien qui m'assurât sa conquête. Son visage étoit redevenu austere ; & quoique ce dehors de sévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'osois approcher d'elle

ni la regarder. Tant de réserve de ma part n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé : elle m'encouragea par les discours les plus obligeants, à lui marquer plus de confiance; elle me fit même entendre, pendant toute la soirée, que deux personnes qui s'aiment, peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles sentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire assez que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-temps que je le fisse; mais voyant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'esprit, elle eut la générosité de le prendre sur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je? Je ne sortirai pas de chez moi; je compte même voir peu de monde: venez amuser ma solitude; aussi-bien ai-je quelque chose à vous dire. J'entends, repris-je: vous voulez achever de me gronder. On ne se souvient pas toujours avec vous de ce qu'on devroit faire, repartit-elle; & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence: viendrez-vous? Je le lui promis. En lui donnant la main pour la remener à son carrosse,

je crus sentir qu'elle me la ferroit : sans savoir les conséquences que cette action entraînoit avec Madame de Lursay, je le lui rendis : elle m'en remercia, en redoublant d'une façon expressive; pour ne pas manquer à la politesse, je continuai sur le ton qu'elle avoit pris : elle me quitta en soupirant, & très-persuadée que nous commencions enfin à nous entendre, quoiqu'au fond il n'y eût qu'elle qui se comprît.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que ce rendez-vous, auquel d'abord je n'avois point fait d'attention, me revint dans l'esprit. Un rendez-vous ! Malgré mon peu d'expérience, cela me paroissoit grave. Elle devoit avoir peu de monde chez elle : en pareil cas, c'est dire honnêtement qu'on n'en aura point. Elle m'avoit ferré la main : je ne savois pas toute la force de cette action ; mais il me sembloit cependant, que c'est une marque d'amitié, qui, d'un sexe à l'autre, porte un expression singulière, & qui ne s'accorde que dans des situations marquées. Mais cette vertueuse Madame de Lursay, qui venoit de me défendre seulement de la deviner, auroit-elle voulu?.... Non, cela n'étoit pas possible.

Quelque chose qu'il en pût arriver, je résolus de m'y trouver. J'imaginois que je ne pouvois qu'en être content : & Madame de Lursay étoit assez belle pour me le faire attendre avec impatience.

Au milieu des idées flatteuses que je me formois sur ce rendez-vous : Ah ! m'écriai-je , si c'étoit mon inconnue qui me l'eût donné ! mais non , reprenois-je , elle est trop sage pour en accorder à quelqu'un , à moins cependant que ce ne fût à Germeuil. Mais où font-ils tous deux, me demandois-je ; & comment se peut-il que , depuis que je les cherche, l'un & l'autre me soient échappés ? Ne devois-je point renoncer à une poursuite si inutile jusqu'à ce jour ? Pourquoi , près peut-être de me voir aimé , vais-je m'occuper d'une idée qui ne peut que me rendre malheureux , d'un objet que je n'ai vu qu'un instant , & que je ne reverrai sans doute que pour le trouver possédé par un autre ? N'importe , sachons qui est cette inconnue , pour moi-même , pour me guérir d'une passion qui prend déjà trop sur mon cœur ; pénétrons , s'il est possible , les secrets du sien : interrogeons Germeuil ; & , s'il est aimé , occupons-

nous moins à troubler ses plaisirs , qu'à jouir tranquillement des nôtres. La conversation que je venois d'avoir avec Madame de Lurfay , me faisoit réfléchir sur mon inconnue avec plus de froideur qu'auparavant. Ce rendez-vous m'occupoit l'imagination. J'avois toujours envié les gens assez heureux pour en avoir ; & je me trouvois si respectable d'être à mon âge dans le même cas , & sur-tout avec une personne telle que Madame de Lurfay , qu'il s'en falloit peu que la nouveauté de la chose , & les idées que je m'en faisois , ne me tinssent lieu du plus violent amour.

Quelque vivement qu'elles m'occupassent , je n'en résolus pas moins d'aller voir Germeuil le lendemain ; & je m'endormis en donnant des desirs à Madame de Lurfay , & je ne fais quel sentiment plus délicat à mon inconnue.

Le premier soin que je retrouvai à mon réveil , fut celui d'aller chez Germeuil : je m'étois arrangé sur ce que j'avois à lui dire , & m'étois préparé à le tromper autant que si , sur une question aussi simple que celle que j'avois à lui faire , il eût dû deviner le trouble secret de mon cœur. Je croyois ne pouvoir jamais me déguiser assez bien à ses

yeux ; & , par une sottise ordinaire aux jeunes gens , j'imaginois qu'en me regardant seulement , les personnes les plus indifférentes sur ma situation , l'auroient pénétrée. A plus forte raison , je me défiois de Germeuil , que je croyois amoureux pour le moins autant que moi. Je me fis conduire chez lui avec empressement , & mon chagrin fut extrême , quand on me dit que depuis quelques jours il étoit à la campagne. Mon imagination déjà blessée s'offensa de ce départ , & m'y fit voir les plus cruelles choses. Depuis quelques jours , ils avoient disparu l'un & l'autre ; je ne doutai pas qu'il ne fût parti avec elle. Mon amour & ma jalousie se réveillèrent. Je sentis par mon infortune quel devoit être son bonheur ; & fûr qu'il étoit aimé d'elle , je n'en fus que moins disposé à m'en guérir.

Nous étions alors dans le Printemps ; & , en sortant de chez Germeuil , j'allai aux Tuileries. Je me ressouvins en chemin , du rendez-vous que m'avoit donné Madame de Lursay ; mais , outre qu'il ne me paroissoit pas alors aussi charmant que la veille , je ne me sentois pas assez de tranquillité dans l'esprit pour le soutenir. La seule image

de l'inconnue m'occupoit fortement; je la traitois de perfide, comme si elle m'eût en effet donné des droits sur son cœur, & qu'elle les eût violés. Je soupirois d'amour & de fureur: il n'étoit point de projets extravagants que je ne formasse pour l'enlever à Germeuil; jamais enfin je ne m'étois trouvé dans un état si violent.

Quoique je ne dusse pas craindre, à l'heure qu'il étoit, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit des Tuileries que je portasse mes pas, la situation de mon esprit me fit chercher les allées que je savois être solitaires en tout temps. Je tournai du côté du labyrinthe, & je m'y abandonnai à ma douleur & à ma jalousie. Deux voix de femmes que j'entendis assez près de moi, suspendirent un instant la rêverie dans laquelle j'étois plongé: occupé de moi-même comme je l'étois, il me restoit peu de curiosité pour les autres. Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'étoit chère, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diversion. Je descendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorsqu'une exclamation que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La palissade, qui étoit en-

tre nous, me déroboit leur vue, & cet obstacle me déterminâ à voir qui ce pouvoit être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pus; & ma surprise & ma joie furent sans égales, en reconnoissant mon inconnue.

Une émotion plus forte encore que celle où elle m'avoit mis la première fois que je l'avois vue, s'empara de mes sens. Ma douleur, suspendue d'abord à l'aspect d'un objet si charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi; je m'oubliai moi-même. Transporté, confondu, je pensai mille fois m'aller jeter à ses pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement si impétueux se calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parloit assez haut; & le desir de découvrir quelque chose de ses sentimens dans un entretien dont elle croyoit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit résoudre à me cacher, & à faire le moins de bruit qu'il me seroit possible. Elle étoit avec une des Dames que j'avois vues avec elle à l'Opéra. En me pénétrant du plaisir d'être si près d'une personne pour qui je sentoient tant d'a-

mour, je ne me consolais point de ne pouvoir pas l'entretenir : son visage n'étoit pas tourné absolument de mon côté, mais j'en découvrois assez pour ne pas perdre tous ses charmes. La situation où elle étoit, l'empêchoit de me voir, & m'en faisoit par-là moins regretter ce que j'y perdois.

Je l'avouerais, disoit l'inconnue, je ne suis point insensible au plaisir de paroître belle : je ne hais pas même qu'on me dise que je la suis ; mais ce plaisir m'occupe moins que vous ne pensez ; je le trouve aussi frivole qu'il l'est en effet ; & si vous me connoissiez mieux, vous croiriez que le danger n'en est pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, répartit la Dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais seulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je pense tout le contraire, reprit l'inconnue : il faut d'abord s'y livrer beaucoup ; on en est plus sûr de s'en dégouter. Vous tenez là le discours d'une coquette, reprit la Dame ; & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même, dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible & trop attaché. Je n'en fais rien encore, re-
partit

partit l'inconnue : de tous ceux qui jusqu'à présent m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement : d'ailleurs, je vous avouerai que ce que j'entends dire des hommes, me tient en garde contre eux ; parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en exceptez le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre par-tout que des ridicules, qui, pour être brillants, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être insensible ; mais je ne me vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne foi, reprit la Dame, & j'ai lieu de penser que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux : ce n'est pourtant pas le Marquis. Il y a quelques jours, repartit l'inconnue, que je vous vois cette idée ; mais comment, & sur quoi avez-vous pu la former ? Je ne suis à Paris que depuis fort peu de temps : je ne vous ai pas quittée, & vous connoissez tous ceux que je vois. Apprenez-moi enfin quel est l'objet qui m'a inspiré une ardeur si vive ? je suis

sincere, vous le savez ; & si votre remarque est juste, j'en conviendrai avec vous. Eh bien, répondit la Dame, vous souvient-il de votre inconnu ; de votre attention à le regarder ; du soin que vous prîtes de me le faire remarquer ? Ajoutez à cela l'opinion avantageuse que vous avez conçue de son esprit, sur quelques mots, jolis à la vérité, mais cependant assez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-dessus : préoccupation que l'amour fait naître, ou qui y mene. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous soient inconnues à vous-mêmes ? Vous souvient-il de la précipitation avec laquelle vous demandâtes qui il étoit, & que lui seul vous fit naître cette curiosité dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée ; du plaisir que vous eûtes, quand vous apprîtes son nom & son rang ; combien vous en parlâtes le soir ? Rappelez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre séjour à la campagne, vos distractions, vos soupirs échappés même sans cause apparente. Que puis-je penser encore de cette langueur douce & tendre, qui paroît dans vos yeux, & qui s'est emparée de tou-

tes vos actions; de l'inquiétude & de la rougeur que vous causent actuellement mes remarques? Si ce ne sont pas pour vous des symptômes d'amour, c'est ainsi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'inconnue, je puis donc croire que je ne ressemble à personne. Je ne me défendrai sur rien de tout ce que vous venez de me dire; & vous conviendrez cependant, que vous avez mal appliqué vos remarques. Il est vrai, j'ai demandé qui étoit cet inconnu: ôtez de cette curiosité l'empressement que vous y avez cru voir, je me flatte que vous n'y trouverez rien que de naturel. L'opiniâtreté fatigante avec laquelle il me regardoit, l'a produit, & en même-temps mon attention à le regarder moi-même. Je vous dirai plus: sa figure me parut noble, & son maintien décent: deux choses que, ce jour là, je ne trouvai qu'à lui, & qui vous frappèrent comme moi. Ce qu'il dit, & dont je me suis souvenue, vous parut aussi plaisant & bien tourné. Je ne dois pas même oublier que vous m'en rappellâtes des traits que je n'avois pas bien retenus: étoit-ce l'amour qui les rendoit présents à votre mémoire? Si

je parlai de lui, vous savez que ma mere en fut cause. J'ai été, dites-vous, rêveuse & distraite à la campagne, j'ai soupiré, j'ai eu de la langueur: il me semble que tous ces mouvements ne prouvent que l'ennui que la campagne m'inspire, & qui peut être permis à une jeune personne qui, au sortir du Couvent où elle s'est déplu, a passé un an dans une Terre où elle a eu peu d'amusements; qui, pour ainsi dire, voit Paris pour la première fois, & n'est pas contente qu'on l'arrache à des plaisirs nouveaux pour elle. Eh bien, Madame, que devient à présent cet amour dont vous étiez si sûre? Cependant, je suis sincère, & je vous avouerai naturellement que cet inconnu, qui n'en a pas été long-temps un pour moi, s'il ne m'a point touchée, du moins ne m'a pas déplu. Quand son idée s'offre à mon souvenir, c'est toujours d'une façon avantageuse pour lui; mais c'est sans qu'elle m'intéresse: & si l'amour consiste dans ce que vous m'avez peint, je suis bien loin d'en ressentir. L'amour, dans un cœur vertueux, se masque long-temps, repartit la Dame: sa première impression se fait même sans qu'on s'en apperçoive; il

ne paroît d'abord qu'un goût simple, & qu'on peut se justifier aisément. Ce goût s'accroît-il, nous trouvons des raisons pour excuser ses progrès. Quand enfin nous en connoissons le désordre, ou il n'est plus temps de le combattre, ou nous ne le voulons pas. Notre ame, déjà attachée à une si douce erreur, craint de s'en voir privée; loin de songer à la détruire, nous aidons nous-mêmes à l'augmenter. Il semble que nous craignons que ce sentiment n'agisse pas assez de lui-même. Nous cherchons sans cesse à soutenir le trouble de notre cœur, & à le nourrir des chimères de notre imagination. Si quelquefois la raison veut nous éclairer, ce n'est qu'une lueur, éteinte dans le même instant, qui n'a fait que nous montrer le précipice, & n'a pas assez duré pour nous en sauver. En rougissant de notre foiblesse, elle nous tyrannise; elle se fortifie dans notre cœur, par les efforts même que nous faisons pour l'en arracher; elle y éteint toutes les passions, ou en devient le principe. Pour nous étourdir davantage, nous avons la vanité de croire que nous ne céderons jamais, & que le plaisir d'aimer peut être toujours innocent. En vain

nous avons l'exemple contre nous, il ne nous garantit pas de notre chute. Nous allons d'égarements en égarements, sans les prévoir ni les sentir; nous périssons vertueuses encore, sans être présentes, pour ainsi dire, au fatal moment de notre défaite; & nous nous retrouvons coupables sans savoir, non-seulement comment nous l'avons été, mais souvent encore avant d'avoir pensé que nous puissions jamais l'être. Juste Ciel! s'écria l'inconnue, quel portrait! qu'il me cause d'horreur! N' imaginez pas, repartit la Dame, que je l'aye fait sans raisons: il ne convient pas à votre situation présente; mais il me paroît important que vous sachiez combien le cœur est foible, & que vous appreniez par-là qu'on ne peut être trop en garde contre lui. J'en conviens avec vous, Madame, dit l'inconnue, & d'autant plus, que je crois que l'amant le plus estimable ne vaut pas le moindre des soins qu'il nous coûte. Cette façon de penser, repartit la Dame, est un peu trop générale: mais je ne suis pas fâchée de vous la voir; & si peu d'hommes son tendres & attachés, si peu sont capables d'une vraie passion, nous sommes si souvent & si indigne-

ment victimes de notre crédulité & de leur mauvaise foi, qu'il y auroit, je crois, encore trop de danger à n'en excepter qu'un. Vous, plus que toute autre, vous devez croire pour votre intérêt, qu'aucun homme n'est digne de vous toucher : faite pour être immolée, peut-être à celui de tous que vous choisiriez le moins, n'ajoutez pas au supplice, déjà trop cruel, de ne vivre que pour lui, le supplice épouvantable de vouloir vivre pour un autre. Si votre cœur n'est pas content, empêchez du moins qu'il ne soit déchiré.

Elles se leverent alors. Dans le mouvement qu'elles firent, mon inconnue se tourna de mon côté; mais elle disparut si promptement, qu'à peine jouis-je un instant de sa vue. Malgré le trouble où ses discours m'avoient plongé, je n'oubliai pas de la suivre; mais, ne voulant pas qu'elle pût me soupçonner de l'avoir écoutée, je pris, pour la joindre, un autre route que celle que je lui vis choisir.

Tout ce que je venois d'entendre, me jettoit dans une inquiétude mortelle, quoiqu'il semblât m'apprendre que Germeuil n'étoit point aimé. Je me trouvois débarrassé de la crainte que

le rival le plus dangereux que je pusse avoir, ne l'eût touchée; mais, si ce n'étoit pas Germeuil, quel étoit donc celui qu'elle honoroit d'un souvenir si tendre! Quelquefois, je me flattois que c'étoit moi: je me rappellois que je l'avois regardée avec cette opiniâtreté dont elle se plaignoit, mille choses sembloient me convenir. Le desir d'être cet inconnu, plutôt encore que ma vanité, me faisoit adopter le portrait flatteur qu'elle en avoit fait. La joie que me donnoit cette idée, étoit détruite sur le champ par une autre qui pouvoit être aussi vraie. Je l'avois regardée avec attention: j'avois sans doute paru pénétré de ses charmes; mais étois-je le seul qui eût été transporté à sa vue? Tous les spectateurs ne m'avoient-ils point paru dans le même délire? Je ne l'avois vue qu'à l'Opera; & dans la conversation où je venois de surprendre ses secrets, il n'avoit été question, ni du jour, ni du lieu où cet inconnu l'avoit frappée: ce qui pouvoit se rapporter à moi, pouvoit aussi se rapporter à quelqu'autre. D'ailleurs, cet inconnu, selon ses discours, n'en étoit plus un pour elle; il falloit donc qu'elle l'eût revu? Pourquoi n'auroit-

ce pas été Germeuil ? Savois-je depuis quand & comment il la connoissoit ? Hélas ! me disois-je, que m'importel'objet de sa passion, puisque je ne le suis point ? Quand ce ne sera pas Germeuil, en ferai-je moins malheureux ? Pendant ces douloureuses réflexions, dont la justesse me désespéroit, j'avois marché assez vite pour me trouver, malgré le tour que j'avois fait, assez près d'elle : sa vue me donna autant de joie, que si j'eusse trouvé, dans le plaisir de la voir, quelque sujet d'espérer.

Elle se promenoit nonchalamment dans la grande allée, du côté de la -
- piece d'eau qui la termine. J'admirai quelque temps la noblesse de sa taille, & cette grace infinie qui régnoit dans toutes ses actions : quelques transports, que, dans cette situation, elle me causât, je n'en voyois pas assez ; mais, timide comme je l'étois, je tremblois de me présenter à ses yeux : je desirois, je redoutois cet instant qui alloit me les rendre ; il me surprit dans cette confusion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'espace qui étoit encore entre nous deux, pour la regarder avec toute la tendresse qu'elle m'inspiroit, à mesure qu'elle s'avançoit vers moi :

je sentoïis mon trouble s'augmenter, & ma timidité renaître. Un tremblement universel, qui s'empara de moi, me laissa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance. J'avois remarqué que, lorsque nous nous étions trouvés à quelques pas l'un de l'autre, elle avoit détourné ses regards de dessus moi; que, les y portant encore, & trouvant toujours les miens fixés sur elle, elle avoit recommencé les mêmes mouvements: je les avois attribués à l'embarras où ma trop grande hardiesse l'avoit mise, & peut-être à quelque sentiment d'aversïon & de dégoût. Loin de me rassurer contre une idée si cruelle, & de me flatter que ma vue lui faisoit une plus douce impressïon, elle me frappa au point, qu'en passant auprès d'elle, je n'osai la regarder comme j'avois fait jusques-là. Je parus même porter mes yeux ailleurs. Je m'apperçus avec douleur que cette précaution étoit inutile; mon inconnue ne m'avoit seulement pas remarqué. Ce dédain me surprit & m'affligea. La vanité me fit croire, que je ne le méritois pas. Dès-lors, j'avois sans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé; &

ne pouvant penser mal long-temps de moi-même, je m'imaginai que la modestie seule l'avoit contrainte à ce qu'elle venoit de faire.

Elles marchaient toutes deux si lentement, que je me flattai que, sans marquer aucune affectation, je pourrois les rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non sans me retourner souvent, autant pour m'instruire du chemin que prendroit mon inconnue, que pour tâcher de la surprendre dans le même soin. Le mien en partie me réussit mal; & je pus seulement reconnoître qu'elle se dispoisoit à prendre le chemin de la porte du Pont-Royal. Je revins brusquement sur mes pas; &, en coupant par différentes allées, je m'y trouvai presque dans l'instant qu'elle y arrivoit: je lui fis place respectueusement, & cette politesse m'attira de sa part une révérence, qu'elle me fit séchement, & les yeux baissés. Je me rappelai alors toutes les occasions que j'avois lues dans les Romans de parler à sa Maîtresse, & je fus surpris qu'il n'y en eût pas une dont je pusse faire usage. Je souhaitai mille fois qu'elle fît un faux pas, qu'elle se donnât même une entorse: je ne voyois

plus que ce moyen pour engager la conversation ; mais il me manqua encore, & je la vis monter en carrosse, fans qu'il lui arrivât d'accident dont je pusse tirer avantage.

Par malheur, je n'avois à cette porte, ni mon équipage, ni mes gens. Privé de la ressource de la faire suivre, je pensai l'entreprendre moi-même ; mais quand ce que j'étois, & la façon distinguée dont j'étois mis, ne me l'auroient pas défendu, je n'aurois pu me flatter de le faire long-temps. Je me repentis mille fois de n'être pas descendu à cette porte : j'aurois pris des mesures trop justes pour ne pas apprendre enfin qui étoit cette inconnue ; mais il n'étoit plus temps, & je m'en fis autant de reproche que si j'eusse dû deviner, & qu'elle étoit aux Tuileries, & la porte par laquelle elle y étoit entrée.

Je retournai chez moi, plus amoureux que jamais, piqué de l'indifférence de mon inconnue, rempli de ce que je lui avois entendu dire, & détestant, sans le connoître, celui pour qui elle sembloit s'être déclarée, puisque je ne pouvois plus me flatter que ce fût moi. Pour combler mon ennui, il me restoit le

rendez-vous que m'avoit donné l'indulgente Madame de Lursay. Loin qu'alors il m'occupât agréablement l'imagination, il n'y avoit rien que je n'eusse fait pour m'en dispenser. Je venois d'éprouver, en voyant mon inconnue, que je n'aimois qu'elle, & que je n'avois pour Madame de Lursay, que les sentimens passagers qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme, & qu'elle m'auroit peut-être inspirés moins que personne, sans le soin qu'elle prenoit de me les faire naître.

Ce que je venois d'entendre dire à mon inconnue, m'avoit plus agité que guéri. Sa vue, l'amour même que je lui supposois pour un autre, avoient réveillé ma passion; &, quelques chagrins que j'en dusse prévoir, j'imaginois plus de plaisir à être malheureux par mon inconnue, qu'heureux auprès de Madame de Lursay. Qu'irai-je faire à ce rendez-vous, me disois-je? Pourquoi me le donner? Je ne le demandois pas: j'irai m'entendre dire, qu'on ne veut point aimer, qu'on a le cœur trop délicat. Ah! plutôt à Dieu qu'on ne m'y préparât que ces discours! Mais non; on étoit hier dans de plus douces dispositions: la vertu & l'amour peu-

vent combattre encore ; mais je ferai assez malheureux pour ne pas voir triompher la première. Je fus tenté quelque temps de ne point aller chez Madame de Lursay, & de lui écrire que des affaires importantes qui m'étoient survenues, m'empêchoient de la voir. Après, j'y trouvois des difficultés, tant qu'à force de ne rien résoudre, je passai chez moi, & seul, la plus grande partie de la journée : enfin, je me déterminai à voir Madame de Lursay ; mais ce fut si tard, que, ne m'attendant plus, elle avoit pris le parti de recevoir les visites qui lui viendroient : en effet, j'y trouvai grand monde. Elle me reçut avec froideur, & sans presque lever ses yeux de dessus un métier sur lequel elle faisoit de la tapisserie. De mon côté, les politesses ne furent pas vives ; & voyant qu'elle ne me disoit mot, j'allai m'amuser à regarder jouer : il n'y avoit assurément rien de moins honnête que mon procédé ; aussi me parut-il la fâcher vivement : mais il m'importoit peu qu'elle s'en offensât, pourvu que je ne la misse point à portée de me le dire. Son intention cependant n'étoit point de garder là-dessus le silence : l'insulte étoit trop vive. L'avoir

fait attendre, arriver froidement sans m'excuser, sans paroître croire que j'en eusse besoin, n'avoir pas seulement remarqué qu'elle en étoit piquée; étoit-il des crimes dont je ne fusse coupable? & encore étoient-ce tous crimes de sentiment. Elle attendit quelque temps que je revinsse à elle; mais voyant qu'il n'en étoit pas question, elle se leva, & après quelques tours qu'elle fit dans l'appartement, elle vint enfin de mon côté. Elle s'étoit mise ce jour-là de façon à arrêter mes regards & mon cœur; le déshabillé le plus noble & le plus galant ornoit ses charmes; une coëffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre: enfin, elle étoit dans cette parure où les femmes éblouissent moins les yeux, mais où elles surprennent plus les sens. Il falloit, puisqu'elle l'avoit prise dans une occasion qu'elle regardoit comme fort importante, que, par sa propre expérience, elle en connût tout le prix.

Sous prétexte de regarder le jeu, elle s'approcha de moi: je ne l'avois pas encore bien considérée; je fus, malgré mes préjugés contre elle, surpris de sa beauté. Je ne fais quoi de si

touchant & de si doux brilloit dans ses yeux ; ses graces animées par le desir, & peut-être par la certitude de me plaire, avoient quelque chose de si vif, que j'en fus ému. Je ne pus la regarder sans une sorte de complaisance, que je n'avois jamais eue pour elle : aussi ne l'avois-je jamais vue comme je la voyois alors. Ce n'étoit plus cette physionomie sévère & composée, avec laquelle elle m'avoit effrayé tant de fois ; c'étoit une femme sensible, qui consentoit à le paroître, qui vouloit toucher. Nos yeux se rencontrèrent : la langueur que je trouvai dans les siens, fit passer jusques dans mon cœur le mouvement que ses charmes avoient fait naître, & dont le trouble sembloit s'accroître à chaque instant. Quelques soupirs qu'elle affectoit de ne pousser qu'à demi, acheverent de me confondre ; & dans ce dangereux moment, elle profita de tout l'amour que j'avois pour mon inconnue.

Madame de Lursay avoit trop d'expérience pour se méprendre à son ouvrage, & n'en pas profiter ; & elle ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur moi, qu'en me regardant avec plus de tendresse qu'elle

ne m'en avoit encore exprimé , elle retourna à sa place. Sans réfléchir sur ce que je faisois , sans même que je pussé former une idée distincte , je la suivis ; elle s'étoit remise à sa tapisserie , & sembloit en être si occupée , que quand je m'assis vis-à-vis elle , elle ne leva pas les yeux sur moi. J'attendis quelque temps qu'elle me parlât ; mais voyant enfin qu'elle ne vouloit pas rompre le silence : Ce travail vous occupe prodigieusement, Madame, lui dis-je. Elle reconnut, au ton de ma voix, combien j'étois ému, & , sans me répondre , elle me regarda en-dessous : regard qui n'est pas le plus mal-adroit dont une femme puisse se servir , & qui , en effet , est décisif dans les occasions délicates. Vous n'êtes donc pas sortie aujourd'hui , continuai-je. Eh ! mon Dieu non , reprit-elle d'un air fin ; il me semble même que je l'avois dit. Comment se peut-il donc , repartis-je , que je l'aye oublié ? La chose ne vaut pas , répondit-elle , que vous vous en fassiez des reproches , & elle est par elle-même si indifférente , que j'avois oublié aussi que vous m'aviez promis de venir. Tant que vous ne me manquerez pas plus essentiellement,

vous me trouverez toujours disposée à vous pardonner : car nous nous ferions peut-être trouvés seuls ; que nous ferions-nous dit ? Savez-vous bien qu'un tête-à-tête est quelquefois encore plus embarrassant que scandaleux ? Je ne fais, repris-je ; mais, pour moi, je le souhaitois avec tant d'ardeur... Ah ! finissons cette caquetterie, interrompit-elle : ou ne me parlez plus sur ce ton, ou foyez du moins d'accord avec vous même. Ne sentez-vous pas que, de la chose du monde la plus simple, vous en faites actuellement la plus ridicule. Comment pouvez-vous vous imaginer que je croye ce que vous me dites ? Si vous aviez désiré de me voir, qui vous en empêchoit ? Moi-même, repris-je, qui crains de m'engager avec vous. Voyez cependant, comme je réussis, continuai-je, en lui prenant la main qu'elle avoit sous son métier. Eh bien, me dit-elle, sans la retirer, & en fouriant, que voulez-vous ? Que vous me disiez que vous m'aimez. Mais quand je vous l'aurai dit, reprit-elle, j'en ferai plus malheureuse, & je vous en verrai moins amoureux. Je ne veux vous rien dire : devinez-moi, si vous pouvez, ajoutez-elle en me regardant fixement. Vous me

l'avez défendu , repris-je. Ah ! s'écria-t-elle , je ne croyois pas vous en avoir tant dit ; mais auffi ne vous en dirai-je pas davantage. Je voulus alors la presser de parler ; elle s'obstina au silence : nous fûmes quelque temps sans nous rien dire ; mais nous ne cessions pas de nous regarder , & je retenois toujours sa main. Que je suis bonne , & que vous êtes fou ! dit-elle enfin : le beau personnage que nous jouons ici tous deux ! Ecoutez , ajouta-t-elle d'un air de réflexion , je crois vous avoir dit que j'étois sincere , & je suis bien-aïse de vous en donner des preuves. Naturellement je suis peu susceptible ; & pour me sauver des égarements de la jeunesse , je n'ai pas eu besoin de réfléchir. Il me paroîtroit d'un extrême ridicule de donner aujourd'hui dans un travers , qui , par mille raisons que vous ne sentez pas , pourroit m'être moins pardonné que jamais : cependant , j'ai du goût pour vous. Je ne dis plus qu'un mot. Rassurez-moi contre tout ce que j'ai à craindre de votre âge & de votre peu d'expérience ; que votre conduite m'autorise à prendre de la confiance en vous , & vous ferez content de mon cœur. Cet aveu que je vous fais , me coûte ;

il est, si vous voulez m'en croire, le premier de cette nature que j'aye fait de ma vie. Je pouvois, je devois même vous le faire attendre plus long-temps; mais je hais l'artifice, & personne au monde n'en est moins capable que moi. Soyez fidele & prudent; je vous épargne des peines, en vous apprenant moi-même un secret que de long-temps vous n'auriez pénétré: méritez qu'un jour je vous en dise davantage. Ah! Madame, m'écriai-je.... Je ne veux pas de remerciements, interrompit-elle; ils ne seroient à présent qu'une imprudence, & c'est sur-tout ce que je veux que vous évitiez. Ce soir, peut-être, nous pourrons nous parler. Non, Madame, répondis-je, je ne vous quitte pas que vous ne m'avez dit que vous m'aimez. Pour me presser de vous faire cet aveu dans la situation où nous sommes actuellement, il faut, repartit-elle, que vous en connoissiez bien peu le prix! Faites ce que je desire, & ne poussons pas plus avant une conversation sur laquelle peut-être on ne médirte déjà que trop ici.

Je fis, non sans peine, ce qu'elle vouloit. Mon bonheur m'avoit enivré; & loin de retourner au jeu, j'allai

rêver aux plaisirs que me promettoit une si belle conquête. J'étois placé de façon que je pouvois voir Madame de Lursay : mes yeux étoient sans cesse attachés sur elle ; & toujours aussi elle me lançoit des regards qu'elle chargeoit de tendresse & de volupté. Je voyois enfin cette fiere beauté, qui, ainsi qu'elle me le disoit elle-même, n'avois jamais été sensible, soupirer pour moi, me le dire ! j'étois le seul qu'elle eût aimé ! Je triomphois de la vertu de Platon même. Je dis de Platon ; car sans m'y connoître parfaitement, je ne laissois pas de voir, que si dans la suite on me parloit encore de son systême, du moins on le mitigeroit ; & le mitiger, c'est l'anéantir. Cependant, il restoit encore à Madame de Lursay bien des ressources contre moi, si elle eût voulu s'en servir : ce caractère de sévérité qu'elle s'étoit donné, & qui, tout faux qu'il étoit en lui-même, l'arrêtoit sur ses propres desirs ; la honte de céder trop promptement, sur-tout avec quelqu'un, qui ne devinant jamais rien, lui laisseroit tout le désagrément des démarches ; la crainte que je ne fusse indiscret, & que mon amour découvert ne la chargeât d'un ridicule d'autant

plus grand, qu'elle avoit affiché plus d'éloignement pour ces fortes de foibles ; sa coquetterie même, qui lui faisoit trouver plus de plaisir à s'amuser de mon ardeur, qu'à la satisfaire, & qui avoit vraisemblablement causé ses inégalités, plus encore que tout le reste.

Car, que l'on vienne à surprendre le cœur d'une femme vertueuse ; quand une fois elle est convenue qu'elle l'a donné, il ne reste plus rien à combattre. La vérité de son caractère ne peut s'accommoder de ce manège dont se servent les coquettes, ni de ces dehors affectés qui rendent les prudes d'un accès si difficile. Vraie dans la résistance qu'elle a opposée aux desirs, elle ne l'est pas moins dans la façon de se rendre. Elle succombe, parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquêtes les plus méprisables sont quelquefois celles qui coûtent le plus de soin ; & l'hypocrisie montre souvent plus de scrupules que la vertu même.

Quoique Madame de Lurfay me parût enfin s'être arrangée sur les siens, je ne laissois pas de craindre un de ces retours auxquels elle étoit sujette, & j'aurois bien voulu ne lui pas donner

le temps de la réflexion. J'imaginois qu'une personne aussi sévère devoit être en proie à de terribles remords. Plus mon triomphe me paroissoit brillant, plus je redoutois qu'il ne fût traversé. Soumettre un cœur inaccessible, pouvois-je jouir jamais d'une plus grande gloire ? Cette idée agissoit plus sur mon cœur, que tous les charmes de Madame de Lursay ; & j'ai compris depuis, par l'impression qu'elle me faisoit alors, qu'il est bien plus important pour les femmes de flatter notre vanité, que de toucher notre cœur.

Plus cependant je réfléchissois sur ce que Madame de Lursay m'avoit dit, plus j'y trouvois de quoi me convaincre qu'elle vouloit me rendre heureux. Elle me rejoignit bientôt ; & dans la conversation qui devint générale, elle glissa mille choses fines & passionnées ; elle y déploya tous les agréments de son esprit, & toute la tendresse de son cœur. J'admirois en secret combien l'amour embellit les femmes, & je ne pouvois pas bien comprendre le changement extrême que je trouvois dans toute la personne de Madame de Lursay. Transports à demi-étouffés, & parlà peut-être plus flatteurs ; regards dé-

robés; soupirs que moi seul j'entendois : il n'y avoit rien qu'elle ne me donnât, ou rien qu'elle ne voulût me laisser prévoir. Pendant le souper, où je fus à côté d'elle, elle ne diminua rien de ses empressements : &, malgré toutes les personnes qui nous obédoient, elle trouva le moyen de me faire sentir qu'elle étoit sans cesse occupée de moi. La situation où je me trouvois, avoit augmenté mon embarras naturel.

Je ne répondois à tout ce qu'elle me disoit, que par un sourire niais, ou par des discours mal arrangés, qui ne valoient pas mieux, & ne disoient pas davantage. J'aurois fait cent fois pis, que je n'en aurois pas perdu plus auprès d'elle. Ma rêverie, mes distractions, & ma stupidité, n'étoient pour elle que des preuves plus incontestables que j'étois fortement épris; & je ne voyois jamais plus de tendresse dans ses yeux, que quand je lui avois répondu quelque chose de bien absurde. Elle n'est pas la seule que j'aie vue dans ce cas-là. Les femmes adorent souvent en nous nos plus grands ridicules, quand elles peuvent se flatter que c'est notre amour pour elles qui nous les donne.

Quelque

Quelque passion que je me sentisse pour Madame de Lursay, dans quelque désordre que m'eût plongé tout ce qui venoit de se passer, mon inconnue m'étoit plus d'une fois revenue dans l'esprit. Mais loin de me laisser occuper de son souvenir, je cherchois à l'anéantir dans mon cœur; il me sembloit, pour peu que je l'y laissasse subsister, qu'il prenoit trop d'empire sur moi. Je me reprochois, comme une perfidie, tout ce que je faisois pour Madame de Lursay; & pour vouloir continuer à lui plaire, j'avois besoin d'oublier à quel point j'aimois mon inconnue. Je cherchois à me distraire de son idée, par celle des plaisirs qui m'attendoient. J'eusse mieux aimé, à la vérité, que tout ce que je desirois de Madame de Lursay, m'eût été donné par elle; mais je ne m'en sentoiss pas moins disposé à profiter des bontés de la première.

Le souper finit. Meilcour, me dit Madame de Lursay, pendant que tout le monde se levoit; vous voyez que nous ne pouvons nous entretenir ce soir; & je vous avouerai qu'au fond, je n'en suis pas fâchée; vous m'auriez peut-être donné lieu de me plaindre de

vous. Moi, Madame ! répondis-je, douteriez-vous de mon respect ? Mais oui, reprit-elle ; je n'ai pas sur cela trop bonne opinion de vous ; ce n'est pas que je ne fusse bien vous en imposer ; mais après tout, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez demain.

Je souris à ces mots ; il me paroiffoit plaisant que , pour éviter que je lui manquasse de respect, elle me redonnât un rendez-vous. Je vous entends, continua-t-elle ; vous pensez bien que nous ne ferons pas seuls. Je fus si interdit de me voir déchu de toutes mes espérances , que je pensai lui répondre , comme vous voudrez : mais , Madame , lui dis-je, après m'être un peu remis, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous entretenions ce soir ? Parce que , répondit-elle , il y a trop de monde ici, & que la bienséance seroit choquée, si l'on vous y voyoit rester. Mais aussi, c'est votre faute. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir pas à vous plaindre d'une compagnie si nombreuse. Vous me désespérez , Madame, répondis-je, d'autant plus qu'il ne se présente rien à mon esprit qui puisse me tirer d'un état aussi désagréable. Je ne fais pas , répartit-elle , ce qui vous fait desirer à

ce point-là une chose aussi indifférente par elle-même ; mais puisqu'elle vous paroît si essentielle , examinez ce que nous pourrions faire.

Il est naturel qu'en pareil cas le plus expérimenté se charge de la conduite des affaires , & elle crut pouvoir , sans trop prendre sur elle , me fournir l'expédient qui devoit tous deux nous tirer d'embarras ; mais elle devoit , pour son honneur , paroître étourdie de sa situation : aussi rêva-t-elle long-temps : elle me proposa même , les uns après les autres , vingt moyens qu'elle condamnoit sur le champ , & finit par me dire , comme quelqu'un qui a épuisé toutes ses vues , qu'elle ne voyoit rien de plus court , ni de plus sûr , que de ne pas rester avec elle. Je combattis son dernier avis , mais foiblement. Je n'en savois pas assez pour nous tirer d'un état si pénible , & je trouvai qu'elle avoit raison. Elle ne s'attendoit pas à une décision si précise , & elle prit dans l'instant son parti.

Il n'est pas douteux , dit-elle , que je n'aye raison ; cela est sensible. En effet , je ne vois rien , mais rien du tout , qui puisse servir à notre idée. Ce n'est pas que dans le fond on dût

imaginer, si vous restiez ici, qu'il y a quelque chose de particulier entre nous deux : rien n'est si simple ; mais le monde est méchant, vous êtes jeune. On ne voudroit jamais penser ce qui en est ; & d'une chose, qui n'est assurément, ni cherchée, ni prévue, & qui n'auroit pas même besoin d'être cachée, on en feroit un affaire, un rendez-vous déterminé. Pourtant, cela est cruel ; car il est certain que je m'exposerois, mais de la façon du monde la plus funeste. Ce sacrifice que je vous ferois, seroit peu pour vous, & j'y perdrois tout. Je vois que ce contre-temps vous afflige ; & je m'afflige aussi moi de discuter si long-temps cette matière avec vous. Il y a mille femmes assurément, à qui ceci ne causeroit pas le moindre embarras ; mais j'ai si peu d'usage de ces fortes de choses, que vous ne devez pas paroître surpris du trouble où celle-ci me met. Si cependant l'on pouvoit se rassurer par la pureté de ses intentions, je n'aurois, à coup sûr, rien du tout à me reprocher ; car, je vous le répète, rien n'est si simple que nous soyons seuls. Je ne doute pas que vous n'employiez ces moments à me dire que vous m'aimez ; mais vous m'en di-

riez autant devant tout le monde : & puisque je ne puis là-dessus vous imposer silence, il me semble qu'il vaut mieux qu'il n'y ait que moi qui vous entende. Mais ajouta-t-elle, toutes ces réflexions ne sont pas des expédients. Avez-vous quelqu'un de vos gens ici ? Oui, répondis-je : voudriez-vous que je les renvoyasse ? Eh, mon Dieu, non ! reprit-elle, ce n'est pas de cela qu'il est question ; gardez-vous-en bien : mais... pour quelle heure avez-vous demandé votre équipage ? Pour minuit ? Oui, repris-je. Tant pis, répartit-elle ; c'est l'heure à laquelle on fortira de chez moi. Si je ne le faisois revenir qu'à... deux heures, par exemple, interrompit-elle : puisque vous pensiez cela, pourquoi ne me le pas dire ? Cet expédient leve toutes les difficultés, & je vous fais gré de l'avoir imaginé. En effet, le prétexte d'attendre vos gens est suffisant pour rester ; & supposé que quelqu'un vous offrit de vous remener, vous sauriez vous en dispenser apparemment ? Je ne répondis à Madame de Lursay, qu'en lui serrant la main avec passion, & je sortis pour donner mes ordres, riant en moi-même de ce qu'elle me faisoit honneur.

du stratagème qui affuroit notre entretien, pendant qu'elle auroit pu à si juste titre s'en attribuer l'invention.

Je trouvai en rentrant que tout le monde s'étoit remis au jeu, & que Madame de Lursay se plaignoit de la migraine : tout imbécille que j'étois, je ne laissai pas de comprendre qu'elle ne feignoit cette indisposition, que pour être plutôt en liberté de me parler ; & je ne concevois pas comment on pouvoit commettre l'incivilité de ne point abandonner le jeu, & de ne la pas laisser jouir de ce repos dont elle sembloit avoir besoin. Malgré toutes les réflexions que je faisois là-dessus, & mon impatience, on acheva les parties commencées. Je me sentoís une ardeur inquiète, qui me tourmentoít. Je regardois tristement Madame de Lursay, comme pour lui demander raison du chagrin qu'on nous causoit : & elle, par les plus tendres souris, me faisoit entendre qu'elle partageoit mon inquiétude.

Ce moment si ardemment souhaité vint enfin ; on se leva, on se disposa à partir : je sortis avec tout le monde, & je feignis d'être étonné de ne trouver personne à moi dans l'anti-cham-

bre. Ce que Madame de Lurfay avoit prévu, ne manqua pas de m'arriver. On me proposa de me remener : je remerciai, mais avec un air décontenancé. L'on me pressoit d'accepter : mon embarras augmentoit ; & je crois que, faute de savoir que répondre, je me serois laissé reconduire, si Madame de Lurfay, fertile en expédients, & dont l'esprit ne se troubloit pas aussi aisément que le mien, ne fût venue à mon secours. Ne voyez-vous pas, dit-elle en souriant, à ceux qui me tourmentoient le plus poliment du monde, que vous le gêneriez, & qu'il ne veut pas apparemment que l'on sache où il veut aller : il a sans doute quelque rendez-vous. Mais vos gens ne peuvent pas tarder à venir, continua-t-elle, en se tournant vers moi ; & quoique j'aye un mal de tête affreux, je veux bien vous permettre de les attendre ici. Ce discours fut tenu d'un air si naturel, qu'il étoit impossible de n'y être point trompé. Je la remerciai en bégayant. On attribua mon trouble à la plaisanterie qu'elle m'avoit faite ; & après m'avoir raillé bien ou mal sur ma bonne fortune prétendue, enfin on nous laissa ensemble.

Je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus saisi de la plus horrible peur que j'aye eue de ma vie. Je ne saurois exprimer la révolution qui se fit dans tous mes sens. Je tremblois, j'étois interdit. Je n'osois regarder Madame de Lursay : elle s'aperçut aisément de mon embarras, & me dit, mais d'un ton le plus doux, de m'asseoir auprès d'elle sur un sofa où elle s'étoit mise ; elle y étoit à demi-couchée ; sa tête étoit appuyée sur des couffins, & elle s'amusoit nonchalamment, & d'un air diftrait, à faire des nœuds. De temps en temps, elle jettoit les yeux sur moi d'une façon languissante, & je ne manquois pas dans l'instant de baisser respectueusement les miens. Je crois qu'elle voulut attendre, par méchanceté, que je rompisse le silence : enfin, je m'y déterminai. Vous faites donc des nœuds ? Madame, lui demandai-je d'une voix tremblante. A cette intéressante & spirituelle question, Madame de Lursay me regarda avec étonnement. Quelque idée qu'elle se fût faite de ma timidité, & du peu d'usage que j'avois du monde, il lui parut inconcevable que je ne trouvasse que cela à lui dire. Elle ne voulut pas cependant achever de

me décourager ; & , sans y répondre : je suis , me dit-elle , fâchée , quand j'y songe , que vous soyez resté ici ; & je ne fais à présent si ce stratagème que nous avons d'abord trouvé si heureux , fera l'effet que nous avons imaginé. Je n'y vois point d'inconvénients , répondis-je. Pour moi , répartit-elle , je n'en vois qu'un ; mais il est terrible. Vous m'avez trop parlé tantôt , & je crains qu'on n'ait deviné ce que vous me disiez. Je voudrois qu'en public vous fussiez plus circonspect. Mais , Madame , répartis-je , il est impossible qu'on m'ait entendu. Ce ne seroit pas une raison , répondit-elle : on commence toujours par médire , sauf après à examiner si l'on a eu de quoi le faire. Je me souviens que nous nous sommes entretenus longtemps sur une matiere qui ne vous laissoit point un air indifférent. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime , on cherche à le lui persuader ; & le discours ne partit-il pas du cœur , il anime toujours les yeux. Moi , qui vous examinerois , par exemple , il me sembloit que vous aviez plus de feu , plus de tendresse que vous ne croyiez peut-être vous-même : c'étoit sans que vous le voulussiez , même sans que la chose

nous touchât assez pour qu'elle altérât votre physionomie ; cependant , je la trouvois changée. Je crains qu'un jour vous ne foyez trompeur ; & je plains d'avance celles à qui vous voudrez plaire. Vous avez un air vrai , votre expression est passionnée , elle peint le sentiment avec une impétuosité qui entraîne , & je vous avouerai... Mais non , ajouta - t - elle , en s'interrompant , & avec un air confus , il ne me serviroit de rien de vous dire ce que je pense. Parlez , Madame , lui dis-je tendrement ; rendez-moi , s'il se peut , digne de vous plaire. De me plaire , reprit-elle ! Ah ! Meilcour , c'est ce que je ne veux pas ; & supposé que vous en ayez eu le dessein , n'y pensez plus , je vous en conjure : quelques raisons que j'aye de fuir l'amour , quelque peu même qu'il semble être fait pour moi , peut-être m'y rendriez-vous sensible. Ciel ! ajouta-t-elle tristement , serois-je réservée à ce malheur , & ne l'aurois-je évité jusqu'ici , que pour tomber plus cruellement !

Ces paroles de Madame de Lursay , & le ton dont elle les prononçoit , me jetterent dans un attendrissement où je ne m'étois jamais trouvé , & qui me pénétra au point que je ne pus d'abord

lui répondre. Pendant le silence mutuel où nous restâmes quelque temps, elle paroissoit plongée dans la rêverie la plus accablante : elle me jettoit des regards confus, levoit les yeux au ciel, les laissoit retomber tendrement sur moi, sembloit les en arracher avec peine : elle soupiroit avec violence, & ce désordre avoit quelque chose de si naturel & de si touchant, elle étoit si belle dans cet état, elle me pénétoit de tant de respect, que quand je n'aurois pas eu déjà le desir de lui plaire, elle me l'auroit sûrement fait naître.

Eh! pourquoi, lui dis-je, d'une voix étouffée, seroit-ce un malheur pour vous? Pouvez-vous me le demander, reprit-elle? Croyez-vous que je m'aveugle sur le peu de rapport qu'il y a entre nous? A présent que vous me dites que vous m'aimez, vous êtes peut-être sincère; mais combien de temps le seriez-vous, & combien ne me puniriez-vous pas d'avoir été trop crédule? Je vous amuserois : vous me fixeriez. Trop jeune pour vous attacher long-temps, vous vous en prendriez à moi des caprices de votre âge. Moins je vous fournirois de prétextes d'inconstance, plus je vous devien-

drois indifférente. Dans les soins que je prendrois de vous ramener, vous verriez moins une Amante sensible, qu'une personne insupportable : vous iriez même jusqu'à vous reprocher l'amour que vous auriez eu pour moi ; & si je ne me voyois pas indignement sacrifiée, si vous n'instruisiez pas le public de ma foiblesse, je le devrois moins à votre probité qu'au ridicule dont vous croiriez vous couvrir en avouant que vous m'auriez aimée.

Madame de Lursay auroit sans doute parlé plus long-temps sur ce ton tragique ; mais elle m'en vit si abattu, si près d'en verser des larmes, si déconcerté de la façon dont elle avoit traité ce sujet, qu'elle crut nécessaire, pour me remettre l'esprit, de me parler avec moins de majesté.

Au reste, ajouta-t-elle doucement, ce n'est pas que je vous croye capable d'aucun des mauvais procédés que je viens de vous dépeindre ; non, assurément : mais, je vous le répète, je crains votre âge plus encore que le mien ; d'ailleurs, vous ne voudriez pas aimer à ma fantaisie. Non, Madame, lui dis-je, je ne me conduirai jamais que par vos volontés. Je ne fais pas, reprit-

elle en souriant, si je dois vous en croire. On imagine quelquefois que c'est un preuve d'amour, que de perdre le respect; & c'est la plus mauvaise façon de penser qu'il y ait au monde: je ne dis pas qu'on ne doive naturellement attendre une récompense de ses soins; quelque répugnance que sente une femme à s'engager trop avant, quand elle est une fois persuadée, elle laisse peu de chose à combattre. Quand ferai-je donc assez heureux pour vous persuader, Madame, lui demandai-je? Quand? répondit-elle en riant; mais vous voyez que je le fais à demi. Je vous laisse dire que vous m'aimez, & je vous dis presque que je vous aime. Vous voyez quelle est ma confiance; je n'ai pas craint de rester seule avec vous, je vous ai même aidé à y parvenir. Cela fait, à ce qu'il me sembla, des preuves de tendresse assez fortes; & si vous les voyiez telles qu'elles sont, je crois que vous ne vous plaindriez pas. Il est vrai, Madame, repris-je, d'un air embarrassé, mais... Mais Meilcour, interrompit-elle, savez-vous bien que ma démarche de ce soir est très-hazardée, & qu'il faut que je pense aussi bien de vous que je le

fais, pour m'y être déterminée? Hasardée! repris-je. Oui, dit-elle, & je le répète, très-hazardée. Au fond, si l'on favoit que vous êtes ici de mon contentement, que j'en ai lié volontairement la partie avec vous, en un mot, que ce n'est pas un coup imprévu, que ne seroit-on pas en droit d'en dire? Voyez pourtant le tort qu'on auroit; car personne ne peut être assurément plus respectueux que vous: & voilà, ce qu'on ne croit pas, le moyen de tout obtenir. Meilcour, ajouta-t-elle, pressamment, que vous voulez vous faire aimer! que cet air d'embarras & d'ingénuité, qui me découvre toute la candeur de votre ame, est flatteur pour moi!

Ces paroles me sembloient alors trop obligantes, pour n'en devoir pas remercier Madame de Lurfay; & dans le transports qu'elles me faisoient, je pris sur moi au point que j'osai me jeter à ses genoux. Ah, Ciel! m'écriai-je, quoi vous m'aimerez, vous me le direz! Oui, Meilcour, reprit-elle en fouriant, & en me tendant la main: oui, je vous le dirai, & le plus tendrement du monde; ferez-vous content? Je ne lui répondis qu'en serrant

avec ardeur la main que je lui avois faisie.

Cette action téméraire fit rougir Madame de Lurfay, & parut la troubler : elle soupira ; je soupirois aussi. Nous fîmes quelques temps sans nous parler. Je cessois un instant de baiser sa main, pour la regarder. Je trouvois dans ses yeux une expression dont j'étois saisi sans la bien connoître : ils étoient si vifs, si touchants, j'y lisois tant d'amour, que, sûr qu'elle me pardonneroit mon audace, j'osai encore lui baiser la main. Eh bien, me dit-elle enfin, ne voulez-vous donc pas vous lever ? quelles sont donc ces folies ? Levez-vous, je le veux. Ah, Madame ! m'écriai-je, aurois-je le malheur de vous avoir déplu ? Eh ! vous fais-je des reproches, répondit-elle languissamment ? Non, vous ne me déplaîsez pas ; mais reprenez votre place, ou, pour mieux dire, partez, je viens d'entendre votre carrosse, & je ne veux pas qu'on vous attende. Demain, si vous voulez, on vous verra ; si je fors, ce ne sera que tard. Adieu, ajouta-t-elle, en riant de ce que je retenois éternellement sa main ; je veux absolument que vous partiez. Vous devenez d'une témérité qui m'es-

fraye, & je ne voudrois point du tout qu'elle continuât. Je cherchois à me justifier. Je ne voulois point me rendre aux ordres de Madame de Lursay. En me pressant de la quitter, elle n'avoit point l'air d'une femme qui veut être obéie : je lui foutins qu'elle n'avoit point entendu rentrer mon carrosse. Mais quand cela seroit, me dit-elle, il ne me plaît pas que vous restiez ici davantage. Ne nous sommes-nous pas tout dit ? Il me semble que non, repris-je en soupirant ; & si je garde quelquefois le silence auprès de vous, c'est bien moins par ce que je n'ai rien à vous dire, que par la difficulté que je trouve à vous exprimer tout ce que je pense. Voilà, me dit-elle, en se remettant sur le sofa, une timidité dont je veux vous corriger : il faut toujours la distinguer du respect ; l'un est convenable, & l'autre est ridicule. Par exemple, nous sommes seuls, vous me dites que vous m'aimez, je vous réponds que je vous aime, rien ne nous gêne : plus la liberté que je semble donner à vos desirs est grande, plus vous êtes estimable de ne point chercher à en abuser. Vous êtes peut-être le seul au monde que je connoisse capable de

ce procédé. Aussi la répugnance que je me suis toujours sentie pour ce que je fais aujourd'hui, cesse-t-elle. Je puis me flatter enfin d'avoir trouvé un cœur dans les principes du mien. Cette retenue, dont je vous loue, vient du respect; car si vous n'étiez pas timide, j'en aurois assez fait pour que vous ne le fussiez plus. Vous ne me répondez rien? C'est que je sens, Madame, repris-je, que vous avez raison, & que je voudrois que vous eussiez tort.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer, que quand elle s'étoit remise sur le sofa, je m'étois rejetté à ses pieds; qu'alors elle m'avoit laissé appuyer les coudes sur ses genoux; que d'une main elle badinoit avec mes cheveux, & qu'elle permettoit que je lui ferrasse ou baisasse l'autre: car cette importante faveur étoit à mon choix.

Ah! si j'étois sûre, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez pas inconstant, ou indiscret, ajouta-t-elle, en baissant la voix!

Loin de répondre comme je l'aurois dû, je sentis si peu la force de cette exclamation, je connoissois si peu le prix de ce que Madame de Lurfay faisoit pour moi, que je m'amusai à lui jurer une fidélité éternelle. Le feu que je

voyois dans ses yeux , & qui auroit été pour tout autre un coup de lumiere ; son trouble , l'altération de sa voix , ses soupirs doux & fréquents , tout ajoutoit à l'occasion , & rien ne me la fit comprendre. Je crus même qu'elle ne se livroit tant à moi , que parce qu'elle étoit sûre de mon respect , & qu'un moment d'audace ne me seroit jamais pardonné ; qu'elle étoit une de ces femmes avec lesquelles il faut tout attendre , & pour qui le moment n'est redoutable que quand elles le veulent : je me fis , enfin , tant & de si fortes illusions , qu'elles prévalurent sur mes desirs , & sur l'envie que la délicate Madame de Lursay avoit de m'obliger. Moins elle avoit à se reprocher de ne s'être pas assez fait entendre , plus elle devoit être indignée contre moi. Je la vis tomber dans une sombre rêverie , & je l'aurois tourmentée jusqu'au jour de mes protestations d'amour , & sur-tout de respect , si , ennuyée enfin de la situation ridicule où je la mettois , elle ne m'eût réitéré , & très-fortement , qu'il étoit temps que je me retirasse : elle jugea en personne sensée , qu'il ne lui restoit plus rien dans cet instant à espérer de moi. Quelque répugnance que je montrasse pour lui

obéir, je ne pus rien gagner sur elle, & nous nous séparâmes : elle étonnée sans doute qu'on pût pousser aussi loin la stupidité; & moi persuadé qu'il me faudroit au moins six rendez-vous, avant que de savoir encore à quoi m'en tenir. Il me semble même, qu'en me quittant, elle m'avoit regardé avec froideur; & je crus qu'elle n'étoit causée que par les licences où je m'étois laissé emporter avec elle.

Je ne me vis pas plutôt rendu à moi-même, que, ma confusion se dissipant, je jugeai de ce qui venoit de se passer, différemment que je n'avois fait dans le temps de l'action même. Plus je me rappellois les discours & les façons de Madame de Lurfay, plus j'y trouvois de quoi douter que mon respect eût été si bien placé que je l'avois cru, & que si le second rendez-vous se passoit comme le premier, elle eût la complaisance de m'en accorder un troisieme, toute Dame à sentiment qu'elle étoit. Je n'imaginois pas, à la vérité, qu'en la pressant davantage, j'eusse remporté la victoire, mais que du moins je me la serois préparée. Mais aussi c'étoit sa faute. Savois-je moi, que toute femme qui, en pareille occasion, parle de sa vertu,

s'en pare moins pour vous ôter l'espoir du triomphe , que pour vous le faire paroître plus grand ? A quoi bon toutes ces finesses de Madame de Lurfay ? Il devoit être décidé que je les prendrois pour bonnes , fussent-elles cent fois plus grossieres ; & il n'est avantageux aux femmes de s'en servir , qu'avec ceux à qui elles n'en imposent point. Ma vertu ! votre respect ! bons mots choisis pour un tête-à-tête ! sur-tout , quand on ne s'apperçoit pas à quel point ils y sont déplacés , & qu'on ne fait point que jamais la vertu n'a donné de rendez-vous. Au milieu du chagrin où me plongeoit le peu de réussite de celui-ci , & la fermeté que je me proposois d'avoir dans les autres , mon inconnue revint m'occuper : mais les idées de plaisir que Madame de Lurfay m'avoit offertes ; les chaînes même dont je venois de me lier avec elle ; l'impossibilité que je prévoyois à me faire aimer de cette inconnue ; impossibilité dont , pour me justifier à moi-même mes inégalités , je m'effrayois encore plus dans ce moment ; & l'indifférence que ce jour-là même elle m'avoit témoignée , me la rendirent moins chere. Je sentoís que , sûr d'être aimé d'elle , j'aurois aisément

sacrifié Madame de Lursay, mais que je ne le pouvois plus qu'au prix de cette certitude. Je ne pouvois me dissimuler, qu'en me voyant, elle avoit détourné les yeux; qu'elle avoit eu même cet air dédaigneux que l'on prend à l'aspect d'un objet qui choque: & après un examen réitéré de mes charmes, de profondes réflexions sur ce que j'avois lieu d'en attendre, & le fâcheux effet que cependant ils avoient produit, je conclus qu'il falloit, si, comme cela me paroissoit visible, mon inconnue ne m'aimoit pas, que Germeuil l'eût prévenue contre moi, ou qu'elle eût une antipathie secrete pour les jolies figures. J'aurois peut-être présumé de la mienne un peu moins dans un autre temps; mais Madame de Lursay, éprise pour moi de l'ardeur la plus vive, me donnoit de l'estime pour ma personne. Je ne pouvois penser qu'une femme aussi peu susceptible, me trouvât dangereux, si en effet je ne l'étois pas; & que l'on fît une si violente impression, sans avoir un extrême mérite. Malgré le peu de goût que je supposois à l'inconnue pour moi, je sentoís qu'elle m'intéressoit encore: mais j'attribuois le trouble dont mon cœur étoit tourmenté, à un reste

d'impression trop vive d'abord, pour être si promptement effacée; & je le combattois de tout ce que les charmes de Madame de Lursay, & l'idée de mon bonheur prochain, avoient de plus puissant & de plus doux.

Je me dispoisois le lendemain à aller chez elle, & j'étois auprès de Madame de Meilcour, lorsqu'on lui annonça le Comte de Versac: elle me parut fâchée de cette visite; il étoit en effet l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & que pour moi elle craignoit le plus; aussi venoit-il très-rarement chez elle. La même raison qui faisoit qu'il ne convenoit pas à ma mere, faisoit en même-temps qu'elle ne pouvoit lui convenir. Elle m'avoit même défendu de le voir. Ne nous trouvant point tous deux dans les mêmes maisons, & moi allant peu à la Cour où Versac étoit presque toujours, nous nous connoissions fort peu.

Versac, de qui j'aurai beaucoup à parler dans la suite de ces Mémoires, joignoit, à la plus haute naissance, l'esprit le plus agréable, & la figure la plus séduisante. Adoré de toutes les femmes, qu'il trompoit & déchiroit sans cesse; vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux Petit-Maître qu'on eût jamais

vu , & plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts , quelque contraires qu'ils leur soient ; quoi qu'il en puisse être , elles l'avoient mis à la mode , dès l'instant qu'il étoit entré dans le monde , & il étoit depuis dix ans en possession de vaincre les plus insensibles , de fixer les plus coquettes , & de déplacer les Amants les plus accrédités ; ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réussir , il avoit toujours su tourner les choses si bien à son avantage , que la Dame n'en passoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire , qui , tout apprêté qu'il étoit , avoit cependant l'air naturel. Plaisant de sang froid , & toujours agréable , soit par le fond des choses , soit par la tournure neuve dont il les décoreoit , il donnoit un charme nouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres , & personne ne redisoit comme lui ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit composé les graces de sa personne comme celles de son esprit , & savoit se donner de ces agréments singuliers qu'on ne peut ni attaper , ni définir. Il y avoit cependant peu de gens qui ne voulussent l'imiter ; & parmi ceux-là , aucun qui n'en devînt plus désagréable : il sembloit

que cette heureuse impertinence fût un don de la nature, & qu'elle n'avoit pu faire qu'à lui. Personne ne pouvoit lui ressembler; & moi-même, qui ai depuis marché si avantageusement sur ses traces, & qui parvins enfin à mettre la Cour & Paris entre nous deux, je me suis vu long-temps au nombre de ces copies gauches & contraintes, qui, sans posséder aucune de ses graces, ne faisoient que défigurer ses défauts, & les ajouter aux leurs. Vêtu superbement, il l'étoit toujours avec goût & avec noblesse; & il avoit l'air Seigneur, même lorsqu'il l'affectoit le plus.

Verfac, tel qu'il étoit, m'avoit toujours plu beaucoup. Je ne le voyois jamais sans l'étudier, & sans chercher à me rendre propres ces airs fastueux que j'admirois tant en lui. Madame de Meilcour, qui, simple & sans art, trouvoit ridicule tout ce qui n'étoit pas naturel, avoit reconnu le goût que j'avois pour Verfac, & en avoit frêmi. Par cette raison, plus encore que par l'éloignement qu'elle avoit pour les gens du caractère de Verfac, elle ne le souffroit qu'impatiemment; mais les égards qu'on se doit dans le monde, & qui, entre personnes d'un rang distingué, s'observent

vent avec une extrême exactitude, l'obligeoient de se contraindre.

Il entra avec fracas, fit à Madame de Meilcour une révérence distraite, à moi, une moins ménagée encore, parla un peu de choses indifférentes, & se mit après à médire de tant de monde, que ma mere ne put s'empêcher de lui demander ce que lui avoit fait toute la terre, pour la déchirer perpétuellement? Eh! parbleu, Madame, répondit-il, que ne me demandez-vous plutôt ce que j'ai fait à toute la terre, pour en être perpétuellement déchiré? On m'accable, continua-t-il, on me vexe, que c'est une chose étrange; on m'excede de calomnies; on me trouve des ridicules, comme si l'on n'en avoit pas, & que moi je ne dusse point les voir! Mais, à propos, y a-t-il long-temps que vous n'avez vu la bonne Comtesse? Madame de Meilcour répondit qu'oui. Mais c'est qu'on ne la voit plus, reprit-il: j'en suis dans une douleur amere, dans la plus terrible affliction! Se seroit-elle jettée dans la dévotion? répartit ma mere. Vraisemblablement, reprit-il, elle en viendra là: elle est pénétrée de la plus auguste douleur; elle vient de perdre le petit Marquis, qui lui a fait la plus

condamnable infidélité que de mémoire d'homme on ait imaginée. Comme ce n'est pas la première fois qu'elle est quittée, on pourroit croire qu'elle se consoleroit de celle-ci comme des autres, (car l'habitude au malheur le fait moins vif,) sans un accident qui rend cet abandon-ci extraordinaire. Et c'est? demanda Madame de Meilcour. C'est, répartit-il; mais comment le croiriez-vous, de la personne de la Cour la plus prévoyante, la mieux rangée? c'est qu'elle n'avoit que celui-là. Pour rétablir sa réputation, elle s'étoit fait une affaire de sentiment; mais il n'y a pas de femmes que ceci n'en dégoûte: & ce qu'il y a de pis, c'est que l'infidèle a voulu se réserver le plaisir noir, barbare, de n'avoir pas de successeur, & qu'il l'a peinte si bien de façon à glacer les plus intrépides, que depuis huit jours qu'elle est si fatalement délaissée, il ne s'est pas présenté à elle la plus mince consolation. Vous conviendrez que cela est douloureux, mais au plus douloureux! Je ne crois pas, répondit ma mère, un mot de toute cette aventure. Comment! dit Verfac, c'est un fait public. Pourriez-vous me soupçonner de le prêter à la Comtesse, qui est une des femmes du

monde pour qui j'ai la plus grande considération, & que je tiens en estime particuliere? Ce que je vous dis est aussi prouvé, qu'il l'est, qu'elle & la divine Lursay, ont mis du blanc toute leur vie. Je pensai frémir en entendant Versac parler si injurieusement d'une personne pour qui j'avois le plus grand respect, & à qui je croyois le devoir. Autre genre de calomnie, répondit Madame de Meilcour; jamais Madame de Lursay n'a mis de blanc. Oui, reprit-il, comme elle n'a jamais eu d'Amants. Des Amants! Madame de Lursay! pensai-je m'écrier. Ne diroit-on pas, poursuivit Versac, qu'on ne la connoît point? Ne fait-on pas qu'il y a cinquante ans au moins qu'elle a le cœur fort tendre? Cela n'étoit-il pas décidé avant même qu'elle épousât cet infortuné Lursay, qui, par parenthèse, étoit bien le plus sot Marquis de France? Ignore-t-on qu'il la surprit un jour avec D..., le lendemain avec un autre, & deux jours après avec un troisième; & qu'enfin, ennuyé de toutes ces surprises qui ne finissoient pas, il mourut, pour ne pas avoir le déplaisir de retomber dans cet inconvénient? N'a-t-on pas vu commencer cette haute pruderie dans la

quelle elle est aujourd'hui ? Cela empêche-t-il que tels & tels (il en nomma cinq ou six) ne lui doivent leur éducation ; que moi , qui vous parle , je ne lui aie refusé la mienne ; & que peut-être elle ne postule actuellement celle de Monsieur , ajouta-t-il en me montrant ? Cette apostrophe me fit rougir au point , que , pour peu qu'il m'eût regardé , il se seroit sûrement mis au fait de l'intérêt que je prenois à ses discours.

Pense-t-elle , continua-t-il , avec son Platon , qu'elle n'entend , ni ne suit , nous en imposer sur les rendez-vous obscurs qu'elle donne , & que nous soyons là-dessus aussi dupes que les jeunes gens qui ne connoissant ni la nature ni le nombre de ses aventures , croient adorer en elle la plus respectable des Déeses , & soumettre un cœur qu'avant eux personne n'avoit surpris ?

Ce portrait si vrai de ma situation , dissipa entièrement le doute où j'avois été jusques-là sur les discours de Versac. Je reconnus , en rougissant , combien j'avois été trompé : & , sans imaginer encore comment je pourrois punir Madame de Lursay de l'estime qu'elle m'avoit donnée pour elle , je résolus fermement

de le faire. Si je m'étois rendu justice, j'aurois senti que je ne devois qu'à moi-même le piège dans lequel j'étois tombé ; que le manège de Madame de Lurfay étoit celui de toutes les femmes ; & , qu'en un mot, il y avoit moins de fausseté dans son procédé , que de sottise dans le mien. Mais cette réflexion étoit, ou trop mortifiante, ou trop au-dessus de moi, pour que je la fisse. Comment ! me disois-je à moi-même, m'affurer que jamais elle n'a aimé que moi ! abuser aussi indignement de ma crédulité ! Pendant que je m'occupois si désagréablement, Madame de Meilcour, en niant que tout ce que Versac attribuoit à Madame de Lurfay, fût vrai, lui demanda, pour quoi, paroissant de ses amis, il se déchaînoit contre elle à ce point-là ? C'est, répondit-il, par esprit de justice : c'est que je ne saurois supporter ces femmes hypocrites, qui, plongées dans les dérèglements qu'elles blâment dans les autres, parlent sans cesse de leur vertu, & veulent en imposer au Public. J'estime cent fois plus une femme galante, qui l'est de bonne foi ; je lui trouve un vice de moins : d'ailleurs, puisqu'il faut tout vous dire, cette Lurfay vient de me

jouer le tour le plus sanglant, de me faire la plus abominable tracasserie que l'on puisse imaginer. Vous connoissez Madame de. . . . Cela fait le plus joli sujet à former. Je m'étois présenté, on m'avoit reçu, j'étois écouté convenablement, enfin je persuadois; n'est-elle pas venue mettre des scrupules, des craintes dans l'esprit de cette jeune personne, lui dire qu'elle se perdoit de me voir; que j'étois inconstant, indiscret? Enfin, elle lui a fait une si étrange peur de moi, que nous en avons été brouillés trois jours, & que je n'ai mon rappel que de ce matin. Pensez-vous de bonne foi que cela se pardonne?

Verfac, après quelques autres propos, qui tous m'animoient de plus en plus contre Madame de Lursay, sortit. Madame de Meilcour, qui, sans deviner la sorte d'intérêt que j'y pouvois prendre, avoit remarqué que ce que j'avois entendu m'avoit fait impression, chercha à me dissuader; mais elle ne gagna rien sur moi, & je courus chez Madame de Lursay, dans l'intention de me venger par ce que le mépris a de plus outrageant, du ridicule respect qu'elle m'avoit forcé d'avoir pour elle.

Fin de la première Partie.



LES
ÉGAREMENTS
DU CŒUR
ET DE L'ESPRIT,
OU
MÉMOIRES
DE
M^R. DE MEILCOUR.

SECONDE PARTIE.



'ÉTOIS sorti de chez moi, résolu de ne rien épargner à Madame de Lursay du mépris qu'à mon sens elle méritoit. Je ne voulois pas même m'en tenir à une explication particuliere, qui ne

l'auroit mortifiée que pour le moment, & je croyois ne pouvoir me bien venger d'elle, qu'en lui faisant une de ces scènes éclatantes qui perdent une femme à jamais.

Extrêmement touché de la beauté d'un projet qui puniroit une hypocrite, & me feroit débiter dans le monde d'une façon brillante, je ne laissois pas de sentir que je l'exécuterois difficilement; je n'étois pas d'ailleurs assez mal né pour qu'il me restât long-temps dans l'esprit. Je considérai encore que, pour faire réussir une aussi cruelle impertinence, il me falloit un mérite supérieur, ou du moins une réputation établie comme celle de Versac.

J'en revins donc à prendre avec moi d'autres arrangements plus faciles, & en même-temps plus flatteurs. Je résolus de ne rien témoigner à Madame de Lurfay du ressentiment que j'avois contr'elle, de profiter de sa tendresse pour moi, & de lui marquer après, par l'inconstance la plus prompte, & par tout ce que les hommes à bonne fortune ont imaginé de plus mauvais en procédés, tout le mépris qu'elle m'inspiroit. Cette scélérate idée me parut la plus agréable & la plus sûre, & je m'y fixai. J'entraï

chez elle, comblé de joie d'avoir pu trouver une si belle vengeance, & déterminé à la remplir à l'instant même.

Je comptois, & avec quelque raison, ce me semble, que Madame de Lursay seroit seule; mais soit que ma façon de me comporter dans les rendez-vous lui eût déplu, soit qu'elle eût voulu me les faire desirer, elle avoit décidé que je serois en proie à tous les importuns que mon destin pourroit amener chez elle ce jour-là. Ce ne fut pas sans une extrême surprise que je vis dans la cour le carrosse de Versac. Je devois si peu m'attendre à cet événement, que je ne pus d'abord me persuader ce que je voyois; la chose cependant étoit réelle. En entrant dans l'appartement, je découvris M. le Comte, qui, plutôt étendu dans un grand fauteuil qu'il n'y étoit assis, étaloit fastueusement devant Madame de Lursay sa magnificence & ses graces, & lui parloit du ton le plus insolent & de l'air le plus familier.

Pour mieux en imposer à Versac, elle me reçut avec une extrême froideur; mais je dus m'apercevoir, au souris malin que ma présence lui arracha, qu'il pénéroit le motif de ma visite. Je

m'assis avec cet air décontenancé qui me quittoit rarement, & qu'alors sa vue augmentoit; pour lui, il se dérangea peu, & continuant son discours :

Vous avez raison, Marquise, dit-il; de l'amour, il n'y en a plus, & je ne fais après tout s'il en faut tant regretter la perte. Une grande passion est sans doute quelque chose de fort respectable; mais à quoi cela mene-t-il? qu'à s'ennuyer long-temps l'un avec l'autre. Je tiens qu'il ne faut jamais gêner le cœur. Je n'ai, moi qui vous parle, jamais tant de besoin de changer, que lorsque je vois qu'on prend des mesures pour me retenir. Oh! je le crois, répondit Madame de Lursay; mais quel parti prendriez-vous, si vous voyiez qu'on voulût vous être infidelle? J'en changerois beaucoup plus vite. C'est assurément, reprit-elle, un aimable cœur que le vôtre! Eh! Madame, répondit-il, je n'ai là-dessus rien de singulier; comme moi, tous les hommes ne cherchent que le plaisir; fixez-le toujours auprès du même objet, nous y ferons fixés aussi. Voyez-vous, Marquise, il n'y a personne qui voulût s'engager, même avec l'objet le plus charmant, s'il étoit question de lui être

éternellement attaché. Loin de se le proposer l'un à l'autre, c'est une idée qu'on écarte le plus qu'on peut (du moins quand on est sage;) on se dit bien qu'on s'aimera toujours, mais il est tant d'exemples du contraire, que cela n'éfraye pas; ce n'est qu'un propos galant qui n'a que force de madrigal, & qui est compté pour rien quand on veut se donner le plaisir de l'inconstance. Une chose qui me surprendra toujours, repliqua-t-elle, c'est qu'avec ces sentiments que vous dissimulez fort peu, vos perpétuelles trahisons, l'indécence avec laquelle vous conduisez & rompez une intrigue, il y ait des femmes assez insensées pour vous trouver aimable. Eh bien! dit froidement Versac, ce ne seroit pas de cela que je serois surpris, moi; mais je le serois beaucoup si elles ne nous aimoient pas par des défauts que nous n'avons presque toujours que par égard pour elles. Nous sommes inconstants, dites-vous; sont-elles fidelles? Vous prétendez que nous rompons indécemment; c'est ce dont je ne me suis pas encore aperçu: il me semble que l'on se quitte aussi décemment qu'on s'est pris; si les choses font du bruit, ce n'est pas toujours notre faute. Ce sera celle

des femmes apparemment, reprit Madame de Lursay. Sans doute, Madame, répondit-il; s'il y a quelques femmes qui souhaitent que les foibles de leur cœur soient à jamais ignorées, combien n'en est-il pas qui n'aiment que pour qu'on le sache, & qui prennent soin elles-mêmes d'en instruire le public? Mais, reprit-elle, Madame de ^{***} qui vous aimoit si tendrement, & qui desiroit avec tant d'ardeur qu'on n'en fût rien, fut-ce elle qui se perdit? Lequel de vous deux en parla le plus? Ni elle, ni moi, reprit-il, & tous deux ensemble; elle craignoit l'éclat, & je m'étois prêté fort sensément aux raisons qu'elle avoit de le craindre: mais voulez-vous que je vous dise? il est des yeux qu'on ne trompe pas; le public vit, malgré nous, que nous nous aimions; aussi indiscret que nous l'étions peu, il jugea à propos de parler de ce qu'il avoit vu: j'eus beau vouloir sauver les bienséances, me sacrifier, on me crut amoureux, parce qu'en effet je l'étois; & il en arrive ainsi des engagements qu'on dissimule le mieux. Je crois toujours que vous vous trompez, repliqua-t-elle; j'ai des exemples contre ce que vous avancez. Idée fautive!

reprit Versac ; une femme croit souvent qu'on ignore ce qu'elle fait , parce qu'on a la politesse de ne pas marquer devant elle qu'on a pénétré ses sentimens ; mais Dieu fait combien de propos se tiennent sur ces petits commerces tendres , si scrupuleusement voilés , & si parfaitement connus : je ne me pique pas d'être plus fin qu'un autre , & cependant rien ne m'échappe. Eh oui ! dit Madame de Lursay , d'un ton moqueur , je le croirois bien ! Eh , mon Dieu ! Marquise , répondit-il , si vous saviez tout ce que je vois , vous penseriez mieux de ma pénétration. Par exemple , j'étois , il n'y a pas long-temps , avec une de ces femmes raisonnables , de ces femmes adroites dont les penchans sont ensevelis sous l'air le plus réservé , qui semblent avoir substitué aux dérèglements de leur jeunesse , de la sagesse & de la vertu ; vous concevez , ajouta-t-il , qu'il y a de ces femmes-là : eh bien ! j'étois seul avec une prude de cette espèce ; l'amant arriva ; on le reçut froidement , à peine voulut-on le traiter comme connoissance ; mais pourtant les yeux parlerent , malgré qu'on en eût ; la voix s'adoucit : le petit homme , fort neuf encore , fut en-

barrassé de sa situation ; & moi , à qui rien n'échappa , je sortis le plutôt que je pus , pour l'aller dire à tout le monde.

En achevant ces paroles , qui me jetterent dans le dernier embarras , & qui , malgré la grande présence d'esprit de Madame de Lursay , ne laissoient pas aussi de l'inquiéter , il se leva en effet , & voulut sortir. Ah , Comte ! s'écria Madame de Lursay , quelle cruauté ! Quoi vous partez ! il y a mille ans que je ne vous ai vu ; vous resterez. Ah ! pour à présent je ne puis , dit Versac ; vous ne sauriez imaginer tout ce que j'ai à faire ; cela ne se comprend pas , la tête m'en tourne : mais si vous restez chez vous ce soir , & que vous vouliez de moi , fut-ce au préjudice de toute la terre , je suis à vous. Madame de Lursay y consentit avec autant de joie que si elle ne l'eût pas détesté , & il sortit.

Voilà bien , me dit-elle , dès que nous fûmes seuls , le fat le plus dangereux , l'esprit le plus mal tourné , & l'espece la plus incommode qu'il y ait à la Cour ! Pourquoi , si vous le connoissez sur ce ton-là , repris-je , le voyez-vous ? Ah ! pourquoi , répondit-

elle ? C'est que si l'on ne voyoit que les gens qu'on estime , on ne verroit personne ; que moins ceux du caractère de Versac sont aimables dans la société , plus il faut les y ménager. Quelqu'amitié que vous leur marquiez , ils vous déchirent ; mais si vous rompiez brusquement avec eux , ils vous déchiroient bien davantage. Celui-ci n'a bonne opinion que de lui , & calomnie toute la terre sans pudeur & sans ménagement. Vingt femmes , plus étourdies , plus décriées , plus méprisables encore qu'il ne l'est peut-être , l'ont mis seules à la mode. Il parle un jargon qui éblouit : il a su joindre au frivole du petit-maître , le ton décisif du pédant , il ne se connoît à rien , & juge de tout ; mais il porte un grand nom. A force de dire qu'il a de l'esprit , il a persuadé qu'il en avoit : sa méchanceté le fait craindre ; & parce que tout le monde l'abhorre , tout le monde le voit. Quelque vivacité que Madame de Lursay employât à me peindre Versac si délavantageusement , elle ne me persuada pas que ce portrait pût lui ressembler. Versac étoit pour moi le premier des hommes ; & je n'attribuai qu'au dépit de l'avoir manqué , tout le

mal qu'elle m'en disoit, & la haine qu'elle marquoit pour lui.

Je croyois en sentir redoubler mon mépris pour elle; cependant nous étions seuls, elle étoit belle, & je la favois sensible. Elle ne m'inspiroit plus ni passion ni respect: je ne la craignois plus; mais je ne l'en desirai que davantage. Je me redis, pour m'animer, tout ce que Versac m'avoit appris: je me remis devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi: & plus je rougissois du personnage que j'avois fait auprès d'elle, moins je pouvois lui pardonner le ridicule que je m'étois donné pour moi-même. En achevant le panégyrique de Versac, elle se mit à me regarder d'un air si particulier; elle avoit quelque chose de si tendre dans les yeux, que, quand je n'aurois pas brûlé du desir de me venger, je crois qu'elle n'y auroit rien perdu. J'oubliai bientôt combien peu sa conquête étoit flatteuse; j'étois trop jeune pour m'occuper long-temps de cette idée: à l'âge que j'avois alors, le préjugé ne tient pas contre l'occasion; & d'ailleurs, pour ce que je souhaitois d'elle, il importoit assez peu que je l'estimasse.

Je m'approchai d'elle sans lui rien

dire, & lui baifai la main; mais d'un air à lui donner d'abord les plus grandes espérances. Eh bien! me demanda-t-elle en souriant, ferez-vous aujourd'hui plus sage que vous n'étiez hier? Je le crois, lui répondis-je d'un ton ferme; les moments que vous voulez bien m'accorder font trop précieux pour n'en pas faire usage, & je sens que vous ne devez pas être contente de celui que j'en ai fait jusqu'à présent. Que signifie donc ce discours, dit-elle, en affectant de la surprise? Que je prétends, repris-je, que vous m'aimiez; que vous me le disiez, que vous me le prouviez enfin.

Je prononçai ces paroles avec une intrépidité dont la veille elle ne m'auroit pas soupçonné, & qui lui parut si peu dans mon caractère, qu'elle ne songea seulement pas à s'en choquer. Elle ne me répondit que par un souris méprisant, qui me fit sentir le peu de cas qu'elle faisoit de mes prétentions, & combien elle me croyoit incapable de les soutenir; on se pique à moins. Je devins tout d'un coup si familier, que Madame de Lursay en fut étourdie, & au point que je n'eus d'abord à combattre qu'une assez foible résistance. Elle s'aperçut avec étonnement qu'elle ne

m'imposoit plus ; & peut-être , si j'avois aidé au moment , ne l'auroit-elle pas reculé : mais au milieu de ces emportemens , que l'amour seul peut autoriser , j'étois si sûr de vaincre , j'apportoïis si peu de tendresse , qu'elle fut forcée d'en paroître mécontente. Cette façon trop déterminée me nuisit ; ses yeux s'armerent d'un courroux véritable ; mais rien ne me contenoit : & persuadé qu'intérieurement elle souhaitoit d'être vaincue , en demandant pardon , je continuoïis d'offenser. Cependant je ne pus rien obtenir , soit que Madame de Lurfay ne voulût pas m'accorder un triomphe que je ne rendois pas assez décent pour elle , soit que le peu d'usage que j'avois des femmes , ne me rendît pas aussi dangereux qu'il auroit fallu l'être.

Honteux d'une entreprise qui m'avoit si mal réussi , je laissai Madame de Lurfay fort embarrassé de ce que je prévoyois qu'elle alloit me dire ; je crois qu'elle étoit en peine aussi de la façon dont elle devoit agir dans une circonstance si délicate. Me montrer trop d'indulgence , que n'en penserois-je pas ? affecter trop de colere , je pouvois en être découragé , & il étoit à craindre que pour les suites cela ne tirât à confé-

quence. Elle demeura quelque temps rêveuse & sans parler ; je l'imitois. Un homme un peu au fait du monde auroit dit, sur ce qui venoit de se passer, mille jolies choses qui aident une femme en pareil cas ; mais je n'en savois aucune, & il falloit que Madame de Lursay tirât tout de son propre fonds, ou qu'elle se résolût à ne me parler jamais. Elle prit enfin son parti ; ce fut de me témoigner, avec tendresse & dignité, qu'elle trouvoit mes procédés extrêmement ridicules. Je m'excusai sur l'amour ; elle me foutint qu'il ne conduit pas à perdre le respect ; très-respectueusement je l'assurai du contraire : elle poussa la dispute là-dessus. A force de disserter, nous perdîmes le fond de la question, & je la terminai en lui baissant la main qu'elle me tendit, en m'assurant pourtant qu'elle prendroit à l'avenir des précautions contre moi.

Cette menace m'effrayoit peu ; jusques dans sa colere même, j'avois vu l'excès de sa facilité : ma vengeance n'étoit que différée ; & assez mal-à-propos je ne crus pas devoir trop en presser les instants. Nous étions retombés dans le silence ; Madame de Lursay, qui s'étoit conduite, sur mon premier emporte-

ment, en personne sensée, étoit en droit d'en espérer un second, & sembloit s'y attendre. Elle ne savoit qui m'avoit fourni les lumieres qui l'avoient étonnée; & en se flattant peut-être que je ne les devois qu'à l'amour, elle dut sans doute être surprise de les trouver aussi bornées. Elle crut, toutes réflexions faites, qu'il seroit convenable de m'aider des siennes; & reprenant la conversation que nous venions de finir, elle me demanda, mais avec une douceur extrême, pourquoi j'avois passé de beaucoup de respect, même d'un respect trop timide, à une familiarité défobligeante. Car enfin, ajouta-t-elle, je conçois qu'il y a des femmes auprès desquelles l'homme du monde le moins aimable n'a besoin que de leurs propres desirs, & pour qui tout est moment & danger: qu'on leur manque, je n'en suis point étonnée; mais j'ose dire que je ne suis point dans ce cas-là: je dois me croire, par ma façon de penser & de vivre, à l'abri de certaines entreprises; cependant vous voyez ce qui m'arrive.

Outré d'une aussi impudente hypocrisie, (car je ne voulus jamais croire que Versac eût pu me tromper) d'abord je ne répondis rien: je ne pouvois

marquer à Madame de Lufay tout le mépris qu'elle m'inspiroit, & lui répéter les discours sur lesquels il étoit fondé, sans l'obliger de me rendre toute la bonne opinion que j'avois eue d'elle, & je me mettois par-là, peut-être, dans l'impossibilité d'en triompher jamais.

Vous ne répondez rien, reprit-elle; craignez-vous de vous excuter trop, ou ne daigneriez-vous pas le faire? Je ne favois que lui dire, & je rejettai tout encore une fois sur l'amour que j'avois pour elle & sur les bontés qu'elle m'avoit témoignées. A l'égard de l'amour, reprit-elle, je vous ai, je pense, déjà répondu que ce n'étoit pas une excuse légitime: pour les bontés dont vous me parlez, je conviens que j'en ai pour vous; mais il en est de plus d'une espèce, & je crois que les miennes ne vous mettent en droit de rien. Quand je me ferois même oubliée au point que vous le supposez, un amant délicat, ou ne s'en feroit pas servi, ou n'en auroit pas abusé comme vous venez de le faire. Elle ajouta à cela mille choses finement pensées, & me fit enfin entrevoir de quelle nécessité étoient les gradations. Ce mot, & l'idée qu'il renfermoit, m'étoient totalement inconnus; je pris la

liberté de le dire à Madame de Lursay, qui, en souriant de ma simplicité, voulut bien prendre la peine de m'instruire. Je mettois chaque précepte en pratique à mesure qu'elle me le donnoit ; & l'étude importante des gradations auroit pu nous mener fort loin, si nous n'eussions entendu dans l'anti-chambre, un bruit qui nous força de l'interrompre.

Un laquais vint annoncer Madame & Mademoiselle de Théville ; je connoissois parfaitement ce nom. Madame de Théville & ma mere étoient assez proches parentes, mais assez mal ensemble depuis long-temps ; & Madame de Théville ayant depuis demeuré presque toujours en Province, je ne l'avois jamais vue. Elles entrèrent ; & ma surprise fut sans égale, quand je trouvai dans Mademoiselle de Théville cette inconnue que j'adorois, & à qui je croyois tant d'aversion pour moi. Je ne pourrois exprimer que foiblement le désordre que cette vue me causa ; combien d'amour, de transport & de craintes elle renouvella dans mon cœur. Madame de Lursay l'accabloit de caresses ; & je jugeai, par le ton qu'elle prit avec Madame de Théville, qu'il y avoit entr'elles une intime amitié ; cela me surprenoit d'au-

tant plus , que non-seulement je ne l'avois jamais vue chez Madame de Lurfay , mais encore que je ne lui en avois jamais entendu parler. Elle fit des reproches à son amie de ce qu'elle avoit été long-temps sans la voir. Vous devez croire , répondit Madame de Théville , qu'il faut que des affaires très-importantes m'en ayent empêchée ; je ne suis restée à Paris que peu de temps , pendant lequel je vous ai vue ; obligée d'aller à la campagne , je n'en suis revenue que depuis deux jours , & j'y aurois même été plus long-temps , si elle avoit moins ennuyé Hortense.

Que ne devins-je pas , quand j'appris , par les discours de Madame de Théville , que le seul lieu où je n'eusse pas cherché mon inconnue , étoit celui où je l'aurois rencontrée , & qu'en fuyant opiniâtement Madame de Lurfay , j'aurois perdu toutes les occasions de m'approcher d'Hortense ! En faisant ces tristes réflexions , je ne cessois pas de la regarder , & d'achever de me perdre auprès d'elle. Madame de Lurfay me présenta , en me nommant à Madame de Théville , qui me parla obligeamment , quoique d'un air fort sérieux , qu'elle prit peut-être à propos du froid qui étoit

entr'elle & ma mere. Si je ne parus pas lui plaire beaucoup, elle ne fit pas sur moi non plus une impression fort agréable. C'étoit une femme assez belle encore, mais dont la physionomie étoit haute & n'annonçoit pas beaucoup de douceur dans le caractère. Elle étoit, disoit-on, fort vertueuse, & d'autant plus respectable, qu'elle étoit sans faîte, qu'elle l'avoit toujours été, & ne croyoit pas pour cela qu'il lui fût permis de médire de personne; mais peu faite pour le monde, & le méprisant, elle ne songeoit pas assez à plaire; on étoit forcé de la respecter, ou l'admiroit, mais on ne l'aimoit pas.

Pour Mademoiselle de Théville, elle me regarda, à ce que je crus, avec une extrême froideur, & répondit à peine au compliment que je lui fis. Il est vrai que j'ai pensé depuis qu'il n'étoit pas impossible qu'elle n'y eût rien compris; le trouble de mes sens avoit passé jusqu'à mon esprit, & la confusion de mes idées m'empêchoit d'en exprimer bien aucune. L'air froid d'Hortense me piqua plus que celui de sa mere. Réveuse, & comme embarrassée de ma présence, elle ne jettoit sur moi que des regards tristes ou distraits. Sa mere & Madame
de

de Lurfay qui se parloient, nous laissoient en liberté d'en faire autant; mais je sentoient trop vivement le plaisir d'être auprès d'elle, pour pouvoir lui parler d'autre chose que de mon amour, & rien dans cet instant n'en pouvoit autoriser l'aveu. D'ailleurs, ce qui s'étoit passé aux Tuileries entr'elle & moi; l'indifférence avec laquelle elle avoit paru me revoir; cette passion secrète dont par ses propres discours je la soupçonnois, tout contribuoit à me gêner auprès d'elle. Je cherchois vainement à commencer la conversation; la sombre rêverie dans laquelle je la voyois plongée, augmentoit ma timidité. Quoi! me disois-je, j'ai pu penser que c'étoit moi qui l'avois frappée! j'ai osé croire que cet inconnu si dangereux pour son cœur, n'étoit autre chose que moi! Quelle erreur! Avec quelle indifférence, quel odieux mépris ne suis-je pas reçu d'elle! Ah! cet inconnu, quel qu'il soit, n'ignore plus son bonheur; il dit qu'il aime, il s'entend dire qu'il est aimé; leurs cœurs unis par les plus tendres plaisirs, les goûtent sans contrainte: & moi je nourris dans la douleur une funeste passion, privé à jamais de la douceur de l'espérance! Par quelle cruelle bizarre-

rie faut-il que ce moment où elle m'inspire le plus violent amour, soit celui où naîsse sa haine !

Ces affreuses idées m'accabloient, & ne me guérissent pas ; je m'en laissois pénétrer, lorsqu'on annonça Madame de Sénanges : tout entier à ma tristesse, à peine la remarquai-je quand elle entra ; il n'en fut pas d'elle ainsi : elle me saisit d'abord ; & ses yeux s'étoient promenés sur toute ma personne, avant que j'eusse seulement entrevu la sienne.

Verfac que je quitte, dit-elle à Madame de Lurfay, vient de m'apprendre que vous restiez chez vous ce soir ; c'est un temps dont je veux profiter : vous le voulez bien, n'est-il pas vrai ? Ne vous a-t-il pas dit, lui demanda Madame de Lurfay, que je vous faisois bien des reproches de ce que je ne vous vois jamais ? c'est un étourdi, reprit-elle, il ne m'a rien dit de votre part ; mais dites-moi donc, Reine, ce que vous devenez, qu'il n'est plus possible de vous trouver nulle part ?

Pendant ces compliments aussi faux que fades, Madame de Sénanges me regardoit avec complaisance ; elle embrassa Madame de Théville, qu'elle étoit, disoit-elle, charmée de revoir,

& qu'elle gronda de s'être enterrée si long-temps dans la Province ; elle loua les charmes d'Hortense , mais en femme qu'ils ne satisfaisoient pas : l'éloge fut court & sec , & fait avec un air distrait & orgueilleux. Elle ne me dit rien sur ma figure , mais elle la regardoit sans cesse ; & je crois que si elle avoit cru honnête de m'en faire compliment , il auroit été plus sincere & plus étendu que celui qu'elle fit à Mademoiselle de Théville. En me parlant , elle ne me perdoit pas de vue ; & l'expression qu'elle mettoit dans ses regards étoit si marquée , que , tout ignorant que j'étois encore , il ne me fut pas possible de m'y tromper.

Madame de Sénanges , à qui , comme on le verra dans la suite , j'ai eu le malheur de devoir mon éducation , étoit une de ces femmes philosophes , pour qui le public n'a jamais rien été ; toujours au-dessous de tout ; plus connues encore dans le monde par leurs vices que par leur rang ; qui n'estiment le nom qu'elles portent , que parce qu'il semble leur permettre les caprices les plus foux & les fantaisies les plus basses ; s'excusant toujours sur un premier moment , dont elles n'ont jamais senti la puissance , &

qu'elles veulent trouver par-tout ; sans caractere comme sans passions ; foibles sans être sensibles ; cédant sans cesse à l'idée d'un plaisir qui les fuit toujours ; telles , en un mot , qu'on ne peut jamais ni les excuser ni les plaindre.

Madame de Sénanges avoit été jolie , mais ses traits étoient effacés ; ses yeux languissants & abattus n'avoient plus ni feu ni brillant. Le fard qui achevoit de flétrir les tristes restes de sa beauté , sa parure outrée , son maintien immodeste , ne la rendoient que moins supportable. C'étoit enfin une femme à qui , de toutes ses anciennes graces , il ne restoit plus que cette indécence que la jeunesse & les agréments font pardonner , quoiqu'elle déshonore l'un & l'autre ; mais qui , dans un âge plus avancé , ne présente plus aux yeux qu'un tableau de corruption , qu'on ne peut regarder sans horreur.

A l'égard de l'esprit , elle en avoit ; j'entends de celui qu'on trouve si communément dans le monde : ce n'étoit rien que ce qu'elle disoit ; mais elle ne s'épargnoit rien , médisoit toujours ; & ne pensant jamais bien , ne craignoit jamais de dire ce qu'elle pensoit. Elle avoit de ces tournures de Cour , bizar-

res, négligées & nouvelles, ou renouvelées; elle les aidait d'un ton nonchalant & traîné; paresse affectée qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'est, à mon sens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement: malgré ses rares talents pour le frivole, elle en sortoit quelquefois, dissertoit opiniâtement; &, sans justesse & sans connoissance, ne laissoit pas de juger: paîtrie au reste de sentiment & de probité, & toujours étonnée à l'excès des dérèglements de son siècle, sur lesquels elle gémissoit volontiers.

La respectable Sénanges, telle que je viens de la dépeindre, fut frappée à ma vue. Ce moment qui décidoit chez elle les grandes passions; ce moment malheureux dont elle ne pouvoit jamais se sauver, parce que, comme elle le disoit elle-même, il étoit impossible d'y résister, l'entraîna & me la soumit. Ce n'est pas, elle me l'a avoué depuis, que j'eusse bien précisément tout ce qu'il falloit pour lui plaire; j'étois trop uni dans mes façons; je n'avois ni tons extravagants, ni manières ridicules; je paroissais ignorer ce que je valois: mais en sentant tout ce qui me manquoit, elle fut flattée de la gloire de me le faire

acquérir; elle se mit enfin en tête de me former. Terme à la mode, qui couvre bien des idées qu'il seroit difficile de rendre.

Pour moi, quand je l'eus bien examinée, il ne me vint pas dans l'esprit que ce seroit elle qui me formeroit; & malgré ses mines obligeantes, je ne vis d'abord en elle qu'une coquette délabrée, dont l'impudence me gênoit. J'avois encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie, que l'on appelle dans le monde sottise & mauvaise honte; parce que s'ils y étoient encore des vertus ou des agréments, trop de personnes auroient à rougir de ne les point posséder.

Je ne fais si Madame de Sénange s'aperçut que ces regards avides qu'elle jettoit sur moi, m'embarrassoient; mais elle ne s'en contraignit pas davantage. Pour que je connusse bien tout le prix de ma conquête, elle m'étala toute sa nonchalance & toutes ses graces, & joignit, pour m'achever, tous les ridicules de sa personne à ceux de sa conversation. Je me reprochai enfin de donner tant d'attention à quelqu'un qui se définissoit au premier coup d'œil; & quelque froideur que je trouvasse dans

Mademoiselle de Théville, je cherchai sa vue comme le contrepoison à celle de Madame de Sénanges. Elle l'écoutoit ; & je crus remarquer à sa rougeur & à son air dédaigneux, qu'elle en jugeoit comme moi : cela ne me surprit pas. Je réfléchissois avec étonnement sur la distance prodigieuse qui étoit entre elle & Madame de Sénanges ; sur ces graces si touchantes, ce maintien si noble, réservé sans contrainte, & qui seul l'auroit fait respecter, sur cet esprit juste & précis, sage dans l'enjouement, libre dans le sérieux, placé par-tout. Je voyois de l'autre côté ce que la nature la plus perverse, & l'art le plus condamnable, peuvent offrir de plus bas & de plus corrompu.

Madame de Sénanges, qui, pour se prouver son mérite, pensoit plutôt au nombre de ses amants qu'au temps qu'ils avoient voulu demeurer dans ses chaînes, étoit très-persuadée que ses charmes agissoient sur moi comme il lui convenoit, & qu'elle ne s'en retourneroit pas sans une déclaration en bonne forme.

Cette idée la rendoit d'une gaieté détestable, lorsque Versac, que son fracas annonçoit de loin, entra, suivi du Mar-

quis de Pranzi, homme à la mode, élève & copie éternelle de Verfac. Madame de Lurfay rougit en le voyant, & le reçut d'un air embarrassé. Verfac, qui avoit prévu cette réception, ne fit pas semblant d'appercevoir le trouble où la présence de Pranzi jettoit Madame de Lurfay; il ne remarqua d'abord que Madame de Sénanges; & affectant un air étonné: Elle ici, s'écria-t-il, en regardant Madame de Lurfay; elle ici! mais est-ce que je me ferois trompé? Que voulez-vous donc dire, demanda-t-elle? Ah! rien, répondit Verfac, en baissant un peu la voix; c'est seulement que j'ai cru que quand on avoit quelqu'un à qui l'on prenoit intérêt, on n'imagineroit pas de le laisser voir à Madame de Sénanges. Je ne la crois redoutable ici pour personne, repliqua-t-elle. Eh oui, reprit-il; c'est ce qui fait que je me suis trompé.

Il auroit sans doute poussé vivement Madame de Lurfay qu'il n'aimoit pas, si Mademoiselle de Théville, qu'alors il envisagea, ne lui eût donné d'autres idées; il demeura un instant comme ébloui. Surpris de ce qu'une beauté si rare avoit été si long-temps cachée pour lui, il la regardoit avec un air d'éton-

nement & d'admiration ; il salua Madame de Théville & elle , avec un respect qui ne lui étoit pas ordinaire ; & après les premières politesses : Quel ange ! quelle divinité est donc descendue chez vous , Madame , demanda-t-il tout bas à Madame de Lurfay ? quels yeux ! que de noblesse ! que de graces ! & comment avons-nous pu jusques à présent ignorer ce que Paris a vu de plus beau & de plus parfait ? Madame de Lurfay lui dit tout bas qui elle étoit : Admirez-la , si vous voulez , ajouta-t-elle ; mais je ne vous conseille pas de l'aimer. Eh ! pourquoi , s'il vous plaît , repliqua-t-il ? C'est que vous pourriez n'y pas réussir. Ah ! parbleu , reprit-il , c'est ce que je suis curieux de voir ; & puis , reprenant haut la conversation : Madame , lui dit-il , je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous aie amené M. de Pranzi ; c'est une ancienne connoissance pour vous , un vieil ami : l'on revoit ces gens-là avec plaisir , n'est-il pas vrai ? Quand on a , pour ainsi dire , vu naître les gens , qu'on les a mis dans le monde , on a beau les perdre de vue , on s'intéresse à eux , on est toujours charmé de les retrouver. Il me fait honneur , répon-

dit Madame de Lursay d'un air contraint. Eh bien ! reprit Versac, vous n'imaginerez pas la peine que j'ai eue à le déterminer ; il ne vouloit pas venir, parce que, dit-il, il y a quelques années qu'il ne vous a rendu ses respects : mauvais scrupules ! car quand on s'est une fois bien connu, l'on se met au-dessus de ces frivoles bienfèances.

L'air ricaneur & malin de Versac, & l'embarras de Madame de Lursay, me surprirent d'abord, moi qui n'étois au fait de rien. J'ignorois qu'il y avoit dix ans que le public avoit donné Pranzi à Madame de Lursay, & qu'il y avoit apparence qu'elle l'avoit pris. Elle auroit eu raison de se défendre d'avoir jamais pu faire un pareil choix ; & si l'on peut juger le cœur d'une femme sur les objets de ses passions, rien n'étoit plus capable d'avilir Madame de Lursay, & de la rendre à jamais méprisable, que son goût pour M. de Pranzi.

C'étoit un homme qui, noble à peine, avoit sur sa naissance cette fatuité insupportable même dans les personnes du plus haut rang, & qui fatiguoit sans cesse de la généalogie la moins longue que l'on connût à la Cour. Il faisoit avec cela semblant de se croire brave ;

ce n'étoit pas cependant ce sur quoi il étoit le plus incommode : quelques affaires qui lui avoient mal tourné, l'avoient corrigé de parler de son courage à tout le monde. Né sans esprit, comme sans agréments, sans figure, sans bien, le caprice des femmes & la protection de Versac en avoient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignît à ses autres défauts le vice bas de dépouiller celles à qui il inspiroit du goût. Sot, présomptueux, impudent, aussi incapable de bien penser, que de rougir de penser mal ; s'il n'avoit pas été un fat (ce qui est beaucoup, à la vérité), on n'auroit jamais su ce qui pouvoit lui donner le droit de plaire.

Quand Madame de Lursay n'auroit pas cherché à ensevelir ses foiblesses, auroit-elle pu, sans horreur, se souvenir que M. de Pranzi lui avoit été cher ? Ce n'étoit peut-être pas ce motif qui lui faisoit supporter si impatiemment sa présence ; mais la méchanceté que Versac lui faisoit, les discours qu'il lui avoit tenus l'après dînée, & les sujets qu'elle lui avoit donnés de se plaindre d'elle, la faisoient frémir pour le reste de la journée. Elle ne pouvoit pas douter qu'il n'eût pénétré son amour pour moi, & qu'il ne fût tout occupé du soin d'en

instruire le public, & de la perdre peut-être dans mon esprit. Versac étoit un de ces hommes à qui l'on ne peut pas plus imposer silence, que leur confier un secret. Qu'elle s'observât ou non sur sa conduite avec moi, elle sentoit qu'il n'en seroit ni plus trompé, ni plus sage. Cette cruelle situation la plongeoit dans un chagrin que l'on remarquoit visiblement; & le discours de Versac sur elle & sur Pranzi, l'avoit jettée dans la dernière confusion. Je l'en vis rougir sans y répondre; & je conclus sur le champ de son silence, & de son air humilié, que Pranzi étoit infailliblement un de mes prédécesseurs.

Versac ne s'apperçut pas plutôt du succès des coups qu'il portoit à Madame de Lursay, qu'il résolut de les redoubler; & continuant son discours: Devineriez-vous bien, Madame, dit-il à Madame de Lursay, d'où j'ai tiré Pranzi aujourd'hui? où cet infortuné alloit passer sa soirée? Eh, paix! interrompit Pranzi; Madame connoît, ajouta-t-il d'un air railleur, mon respect, & si j'ose le dire, mon tendre attachement pour elle. Je me souviens des ses bontés, & je n'aurois point résisté à Versac, si j'avois pu croire qu'elle me les eût con-

fervées. Discours poli, dit Versac, & qui ne détruit rien de ce que je voulois dire : en honneur, il alloit souper tête-à-tête avec la vieille Madame de ***. Ah, mon Dieu ! s'écria Madame de Sénanges, est-il vrai, Pranzi ? quelle horreur ! Mde. de *** ! Mais cela a cent ans ! Il est vrai, Madame, reprit Versac ; mais cela ne lui fait rien ; peut-être même la trouve-t-il trop jeune : quoi qu'il en soit, ce que je fais & quelques autres aussi, c'est que vers cinquante ans on ne lui déplait pas.

Pendant cette impertinente conversation, Versac ne cessoit de regarder Mademoiselle de Théville ; mais avec une attention si particulière, que je ne pus m'empêcher d'en frémir. L'idée que je m'étois faite de ce grand homme, autorisoit mes craintes. Je croyois qu'il n'y avoit ni vertu, ni engagement qui pût tenir contre lui, & il le croyoit lui-même ; il ne douta donc pas un moment, malgré le pronostic de Madame de Lursay, qu'il ne séduisît promptement Mademoiselle de Théville : mais elle en avoit entendu dire tant de mal, que, sans compter sur sa vertu, il la trouva prévenue contre lui. Il s'aperçut bientôt qu'elle étoit insensible aux

agaceries des yeux , & qu'elle n'avoit pas été étonnée de sa figure : cela le surprit. Vainqueur né des femmes , honoré de tant de triomphes , & dans son genre le premier des conquérants , il ne pouvoit pas croire qu'il pût manquer un cœur ; mais quand ce cœur , qu'il vouloit attaquer , n'eût pas alors été rempli de la passion la plus vive , il étoit vertueux : chose que Versac avoit trouvée si rarement , qu'à peine pouvoit-il imaginer qu'elle existât.

L'indifférence de Mademoiselle de Théville ne le découragea cependant pas ; il savoit qu'elle étoit fille : titre gênant , qui oblige celles qui le portent à mieux diffimuler leurs desirs que les femmes , à qui l'usage du monde , l'habitude & l'exemple donnent moins de timidité. D'ailleurs , elle étoit devant sa mere ; & cette mere , dont l'air étoit sévere & réservé , devoit lui imposer & la contraindre. Ces réflexions , que vraisemblablement il fit , le calmerent : il compta , comme Madame de Sénanges avoit fait , qu'il ne sortiroit pas sans avoir , à peu de chose près , arrangé cette affaire à sa satisfaction ; encore rougissoit-il en lui-même , du répit qu'il se voyoit forcé d'accorder. Pour tâcher

de favoir plutôt encore à quoi s'en tenir, il étala ses charmes : il avoit la jambe belle, il la fit valoir; il rit le plus souvent qu'il put, pour montrer ses dents; il prit enfin les contenance les plus décisives, celles qui montrent le mieux la taille, & en développent le plus les graces.

Allarmé des desseins d'un homme à qui l'on croyoit qu'il étoit ridicule de résister, & commençant à avoir mauvaise opinion des femmes aussi sottement que je l'avois eue bonne, j'examinois Mademoiselle de Théville. Elle regardoit Versac avec une froideur singuliere & une sorte de mépris qui ne laisserent pas de me rassurer. Pour M. de Pranzi, qui s'avisa aussi de lui donner des marques d'attention, elle ne daigna seulement pas témoigner qu'elle s'apperçût de sa présence.

A peine Versac s'étoit assis, que Madame de Sénanges, toujours ne sachant que dire, & n'en parlant que plus, se mit à l'interroger. Peut-on savoir, lui demanda-t-elle, d'où vient Versac? A quels divins amusements il avoit destiné sa journée? Quelle heureuse belle a tout aujourd'hui possédé ce héros? Vous demandez tant de choses, reprit-il, que

je doute que je vous fatissasse sur aucune. Il devient discret, s'écria spirituellement Madame de Sénanges ; mais, Madame, ne vouloir pas nous dire ce qu'il a fait aujourd'hui, cela est admirable ! pour moi, j'en suis confondue au possible. Dites-nous donc, petit Comte, nous vous garderons le secret. Voilà, dit Madame de Lursay, une belle façon de l'encourager ! Laissez-la parler, Comte, & soyez sûr que tout Paris saura demain ce que vous aurez conté ce soir.

En vérité ! s'écria Versac, vous parlez de ma discrétion comme si elle devoit vous être indifférente à toutes deux : vous savez cependant qu'il y a des choses dont je n'ai jamais parlé ; & l'on pourroit, avec un peu de politesse, me remercier... Eh ! de quoi ? répondit l'intrépide Madame de Sénanges. Poursuivez, Madame, reprit Versac avec un ris moqueur, ce courage-là vous sied bien.

Madame de Sénanges, tout étourdie qu'elle étoit, connoissoit Versac ; & n'osant pas le défier sur l'indiscrétion, elle lui demanda où il en étoit avec une femme qu'elle lui nomma. Moi, dit-il, je ne la connois pas. Beau mystère ! reprit-elle, pendant que tout Paris fait que vous en êtes passionnément amou-

reux. Rien n'est plus faux , répondit-il ; & Paris qui fait tout , ne fait pourtant pas cela si bien que moi. Le vrai de l'aventure est que cette femme , qu'à peine je connois de vue , s'est coëffée de l'idée que je l'aimerois un jour , & qu'en attendant que cela arrive , elle dit à tout le monde que nous sommes bien ensemble. Cette impertinence a même pris de façon que , pour peu que cela continue , je ferai prier cette femme , mais très-sérieusement , de ne me plus donner de ridicules. Mais il me semble , dit Madame de Lursay , que c'est furelle , & non pas fur vous que tombe le ridicule. Mon Dieu ! Madame , dit - il , on voit bien que vous ne sentez pas toutes les conséquences qu'un discours pareil entraîne. Mais elle est jolie , reprit Madame de Sénanges. Oui , elle est jolie , dit Pranzi , cela est vrai ; mais cela est obscur : c'est une femme de fortune , cela n'a point de naissance , elle ne convient pas à un homme d'un certain nom , & il faut sur-tout dans le monde garder les convenances. L'homme de la Cour le plus désœuvré , le plus obéré même , seroit encore blâmé , & à juste titre , de faire un pareil choix. J'aime Pranzi , dit Verfac en raillant , il a des façons de

penfer tout-à-fait nobles. En effet, ces femmes-là ne font bonnes qu'à ruiner ; & lorsque, comme lui, par exemple, ce n'est pas cette idée qui détermine, il ne faut pas permettre qu'elles se fassent une réputation à nos dépens. Assurément, reprit Madame de Lursay, elles ont grand tort, & vous m'ouvrez les yeux. Parbleu ! s'écria Versac avec un air de dépit, c'est une chose singulière, oui, que la persécution de ces petites especes ; encore avec elles n'est-on pas sûr du secret : comme ce n'est que par vanité qu'elles vous recherchent, vous en êtes à peine aux pourparlers, que votre affaire est aussi publique que si vous aviez de quoi vous en faire honneur. Je suis surprise, reprit Madame de Lursay, que vous, qui n'avez jamais su rien taire, vous vous plaigniez d'une indiscretion que vous auriez, si on ne l'avoit pas. Vous savez le contraire, Marquise, répondit-il ; vous m'avez connu certaine affaire dont je ne disois rien, & sur laquelle j'aurois bien voulu que vous n'eussiez point parlé plus que moi. Réellement vous m'avez déjà fait tant de tracasseries, que vous auriez fort bien pu vous dispenser de me faire celle-là.

Verfac, qui n'étoit venu chez Madame de Lurfay que pour se donner le plaisir de la mortifier, n'auroit pas manqué une occasion où elle s'enfermoit d'elle-même, si l'on ne fût venu dire qu'on avoit servi. Résolu de la poursuivre, il commença par avertir en secret Madame de Sénanges, de qui il avoit pénétré les intentions, que Madame de Lurfay faisoit tout ce qui étoit convenable pour que nous fussions bien ensemble; il ne doutoit pas de l'usage qu'elle feroit de cet avis, & qu'au moins elle en doubleroit ses agaceries. Ce ne fut pas tout; il pria Pranzi de vouloir bien traiter familièrement avec elle, & de faire tout ce qui seroit possible honnêtement, pour que je ne pusse pas douter qu'elle l'avoit autrefois bien traité.

Nous nous mîmes à table; je fis vainement ce que je pus pour être auprès de Mademoiselle de Théville, ou pour éviter du moins Madame de Sénanges: rien de tout cela ne me fut possible. Madame de Sénanges, dont la résolution étoit prise, me mit d'autorité entr'elle & Verfac, qui de son côté ne put parvenir à s'approcher de Mademoiselle de Théville, que sa mere & Madame de Lurfay gardoient soigneusement contre lui.

L'esprit qu'on employe ordinairement dans le monde, est borné, quoi qu'on en dise ; & ce ton charmant, qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, n'est le plus souvent que le ton de l'ignorance, du précieux & de l'affectation. Ce fut le ton de notre souper ; Madame de Sénanges & M. de Pranzi parlant toujours, & laissant rarement à la raison de quelques-uns d'entre nous, & à l'enjouement de Verfac, le temps de paroître & de briller.

Toute occupée qu'étoit Madame de Sénanges de son esprit, elle me faisoit des agaceries sans ménagement ; soit que ce fût sa coutume de ne se contraindre jamais davantage, ou qu'elle le fît à dessein de tourmenter Madame de Lursay, à qui je m'apercevois qu'elles ne plaisoient pas, d'autant moins que j'avois en effet la fatuité de m'y prêter un peu. Ce n'étoit pas que je ne fusse extrêmement prévenu contre Madame de Sénanges ; mais j'étois comme tous les hommes du monde, qu'une conquête de plus, quelque méprisable qu'elle puisse être, ne laisse pas de flatter : d'ailleurs, j'imaginois par-là me venger de Mademoiselle de Théville, que j'affectois alors de regarder avec autant d'indiffé-

rence que j'avois cru lui en remarquer pour moi.

Pendant que je me livrois aux ridicules propos de Madame de Sénanges, Mademoiselle de Théville tomba dans une rêverie profonde. De temps en temps elle me regardoit, & quelquefois avec une sorte de mépris que je n'interprétois pas en bien, & dont de moment en moment je lui voulois plus de mal ; la seule chose qui pût m'en consoler, étoit le peu de cas qu'elle s'obstinoit toujours à faire de Versac, qu'un accident si extraordinaire mettoit presque hors de lui. Madame de Lursay, tourmentée par la jalousie que lui causoit Madame de Sénanges, & par les propos indécents, équivoques & familiers que lui tenoit M. de Pranzi, étoit, malgré son attention sur elle-même, d'une tristesse mortelle. La perte de mon cœur qu'elle craignoit de faire, sa réputation cruellement compromise, & entre les mains de deux étourdis, qu'elle voyoit conjurés contr'elle, & qu'elle étoit forcée de ménager : pouvoit-il être pour elle de situation plus affreuse ?

Jamais la conversation ne tournoit vers la médisance, que, craignant d'en devenir l'objet, elle ne fit son possible

pour la déranger ; mais la chose étoit difficile avec Versac : le malheur de ne pas plaire à Mademoiselle de Théville , lui donna de l'humeur , & toutes les femmes en souffrirent.

Avez-vous oui parler , demanda-t-il , de la conduite de Madame de *** , & en concevez-vous une plus singulière ? avoir pris à son âge , après avoir été dévote deux fois , le petit de *** ! Cela est plaisant , dit Madame de Sénanges , & en même-temps très-ridicule , très-absurde ; car enfin , après s'être retirée du monde avec tant d'éclat , il y falloit du moins rentrer par une aventure plus sérieuse. Qui que ce fût qu'elle prit , dit Madame de Théville , je ne vois pas qu'au fond elle en eût été moins blâmable. Oh ! pardonnez-moi , Madame , répondit Versac ; sur ces sortes de choses , le choix ne laisse pas d'être important. L'on est quelquefois moins blâmée d'un Magistrat que d'un Colonel ; & pour une prude , par exemple , l'un est plus convenable que l'autre : car à cinquante ans prendre un jeune homme , c'est ajouter au ridicule de la passion , celui de l'objet. C'est qu'il y a , reprit Madame de Sénanges , des femmes qui ne savent ce que c'est que se respecter ,

Oui , répondit Versac d'un ton ironique , & en la regardant , cela est vrai , il y en a ; & en vérité les femmes.... Oh ! point de theses générales , interrompit-elle , elles sont toujours en droit de déplaire. Et moi je soutiens le contraire , reprit-il , ce sont celles qui ne doivent jamais fâcher. Quoi ! repliqua-t-elle , si vous dites , par exemple , que toutes les femmes sont faciles à vaincre , si vous imputez à toutes les dérèglements dont quelques-unes seulement sont capables , vous croyez que toutes ne doivent pas s'en offenser ? Sans doute , reprit-il , je le crois ; plus encore , c'est qu'il n'y a précisément que celles qui sont dans le cas de se rendre promptement , qui n'aiment pas à l'entendre dire , & qui s'en plaignent. Je pense comme vous , dit Madame de Théville : une femme raisonnable ne doit point s'attribuer ce qui n'est dit que pour celle qui ne l'est pas ; & pourvu que je ne me rende pas , moi , il m'est fort indifférent qu'on dise qu'aucune femme ne fait résister. Mais comptez-vous pour rien , Madame , dit Madame de Lurfay , l'opinion que de pareils discours peuvent donner de nous ? Eh oui ! ajouta Madame de Sénanges , & que , sur un aussi

faux principe, un homme, en nous regardant seulement, croye que nous sommes subjuguées ? Hélas ! Madame, dit Versac, c'est qu'il en est malheureusement tant d'exemples, qu'il y a plus de sottise à ne le pas penser, que de fatuité à le croire. Eh ! que vous importe qu'on vous croye subjuguée, lorsque vous ne l'êtes pas, répondit Madame de Théville ; que fait à votre vertu l'opinion d'un fat ? croyez-moi, Madame, pour peu qu'un homme vive dans le monde, il fait bientôt que les femmes ne sont ni toutes vicieuses, ni toutes vertueuses, & l'expérience lui apprend aisément quelles sont les exceptions qu'il doit faire. Quand cela seroit vrai, Madame, lui dit Madame de Lursay, cela nous expose-t-il moins aux sottes idées d'un jeune homme, qui, en attendant l'usage du monde & l'expérience, commence toujours par mal penser de nous ? & qui quelquefois, reprit Versac, avec l'expérience & l'usage, ne trouve pas de quoi changer d'avis. En vérité, Monsieur, dit Madame de Sénanges, vous parlez comme quelqu'un qui n'auroit jamais vu que *mauvaise compagnie*. Avant que de vous répondre là-dessus, je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que
vous

vous me diffiez ce que c'est *mauvaise compagnie* ? Eh mais ! répondit-elle, ce sont des femmes d'une certaine façon. Vous conviendrez aisément, reprit-il, que votre définition n'est pas juste, puisqu'en me servant du même terme, je puis rendre l'idée contraire, & vous dire que des femmes d'une certaine façon, sont des femmes de *bonne compagnie*. Mais expliquons votre idée : par femmes de *bonne compagnie*, qu'entendez-vous ? sont-ce les femmes vertueuses, ces femmes qui n'ont jamais eu la moindre foiblesse à se reprocher ? Sans doute ! reprit-elle. Sans doute ! s'écria Versac ; quoi ! vous mettez au même rang une femme notée par des aventures infâmes, & celle qui n'aura eu qu'une foiblesse, que, par sa façon de penser, elle aura rendu respectable ! Ah ! Madame, je suis moins cruel : ce ne sont pas ces femmes-là que j'appellerois *mauvaise compagnie* ; & si vous les trouvez telles, je conviendrai avec vous que je ne vois pas *bonne compagnie*, puisque, de toutes les femmes que je vois, je n'en connois pas une qui n'ait été sensible, ou qui ne le soit encore. Quand cela ne seroit pas, Monsieur, vous ne le croiriez point, reprit Madame de

Lursay, & vous pensez si mal de nous... Il est vrai, Madame, interrompit-il, il est des femmes dont je pense on ne peut pas plus mal, dont je regarde le manège avec mépris, & auxquelles enfin je ne connois nulle sorte de vertu; qui n'ont pas des foibleſſes, mais des vices; toujours les premières à crier sur ce que l'on dit de leur sexe, parce qu'elles ont toujours à couvrir leur intérêt particulier de l'intérêt général. Pour celles-là, sans doute, le moindre trait est cruel: elles perdent tant à être connues, & dans le fond de leur cœur le savent si bien, qu'elles ne peuvent supporter rien de ce qui les démasque ou les définit. Ainsi quand je dirai: *les femmes se rendent promptement, à peine attend-elles qu'on les en prie; si je fais un portrait défavantageux de quelques-unes, il me sera permis de croire que celles qui s'élèvent contre, pensent qu'il leur ressemble.* Sans doute, Monsieur, dit Madame de Théville; & la colère sur ces sortes de choses, prouve seulement qu'on pense mal de soi-même. Eh bien! Madame, dit Versac, en s'adressant à Madame de Sénanges, qui me faisoit des mines, concevez-vous à présent pourquoi tant de femmes sont fâchées,

& pourquoi Madame de Thévillè ne l'est point ? Tout ce que je conçois, répondit-elle, c'est qu'il vous sied moins qu'à un autre de parler mal des femmes, & que le plus grand de leurs ridicules est de vous traiter comme elles font. C'est peut-être à cause de cela, reprit-il en riant, que j'en ai si mauvaise opinion. Ce qui m'outrè de fureur, dit-elle, c'est que ce ton de mépriser les femmes devient à la mode, & qu'il n'y a pas jusqu'aux *Auteurs* qui ne l'ayent pris. Il me tomba entre les mains, il y a quelque temps, une brochure détestable, où nous étions traitées à faire horreur : aussi ne l'achevai-je pas. En vérité, dit Madame de Lursay, ces mauvais petits livres-là devroient bien être défendus. Pourquoi donc, Madame, repliqua Versac ? les femmes font ce qu'il leur plaît ; l'Auteur en écrit ce qu'il veut : il en dit du mal, elles en disent de son livre ; elles ne se corrigent pas, ni lui non plus peut-être ; jusqu'ici je les trouve quitte à quitte.

En achevant ces paroles, on leva la table ; Versac commençant à douter de la réussite de ses projets, Madame de Sénanges, occupée à pousser les siens, & Madame de Lursay désespérée

des façons mal-honnêtes de M. de Pranzi, qui la pressoit assez haut de lui rendre des bontés qui, disoit-il, lui devenoient plus nécessaires que jamais. Quelque chagrin que de pareils discours lui causassent, il n'égaloit pas celui de m'avoir vu répondre à Madame de Sénanges, sur qui, malgré la contrainte qu'elle s'imposoit, elle jettoit de temps en temps des yeux d'indignation & de mépris. Elle l'avoit entendue me parler sentiment pendant tout le souper, & se plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France allant chez elle, je n'avois pas encore songé à m'y faire présenter. Elle la connoissoit trop, pour ne pas savoir que les compliments les plus simples avoient toujours chez elle un objet marqué : on m'avoit trop interrogé sur l'état de mon cœur, pour que cette curiosité ne fût qu'indifférente. Madame de Sénanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agissoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & dispensoit volontiers de l'amour & de l'estime, pourvu qu'elle inspirât des desirs. Madame de Lursay n'ignoroit pas à quel point nous en sommes susceptibles ; & même, en me supposant extrêmement amoureux, elle

ne doutoit pas que je ne me livrasse, pour le moment du moins, à une femme qui sauroit malgré moi-même me le faire trouver, & m'y ramener plus d'une fois. La froideur que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de respect, le peu de soins que j'avois pris de lui plaire, la complaisance que j'avois eue pour Madame de Sénanges, tout lui faisoit craindre que je ne fusses près de changer. Impatiente de connoître mes sentimens, elle n'osoit cependant s'en instruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit si suspect, le moyen d'arranger un rendez-vous? D'ailleurs, comment, après ce qui s'étoit passé entre nous, me le proposer sans me donner d'elle les plus affreuses idées? Heureusement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Sénanges, qui en étoit un peu moins susceptible, & qui avoit vu que je ne m'aidois presque pas, que les regards les plus marqués ne m'instruisoient point, & qu'aux prières pressantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois répondu que par des révérences, qui ne décidoient pas son état, ne savoit plus comment me faire comprendre ce qu'elle exprimoit si bien.

Il ne lui restoit plus , pour me mettre au fait, qu'un mot ; mais toute irréguliere qu'elle étoit , elle n'osa pas le prononcer , soit parce que je ne l'en pressai point , ou , ce qui est aussi vraisemblable , parce qu'elle ignoroit que j'avois besoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuisé à souper ce qu'il y avoit de plus nouveau en médisance : sans cette ressource , on soutient difficilement la conversation ; & devant Versac & Madame de Sénanges , la raison ne pouvoit point paroître long-temps. Bientôt nous ne fûmes plus que dire. Madame de Lurfay , que M. de Pranzi continuoit à impatienter , proposa de jouer ; nous y consentîmes , & moi sur-tout qui espérois que le jeu me mettroit auprès de Mademoiselle de Théville. Le sort ne me servit cependant pas aussi-bien que je le desirois. Madame de Lurfay , qui connoissoit toute la mauvaise volonté de Versac , & qui vouloit se donner en spectacle devant lui le moins qu'il lui seroit possible , me mit avec Madame de Théville , contre Madame de Sénanges & contre lui , & fit une reprise d'hombre avec Hortense & M. de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus , je pensai rompre la partie que je venois

d'accepter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiselle de Théville en face : pénétré du plaisir de la regarder, je ne fus pas un instant ce que je faisois. Occupé d'elle sans relâche, je ne m'attachois qu'à ses mouvements. Nous nous surprinions quelquefois à nous regarder ; il sembloit que nous eussions le même intérêt à démêler ce qui se passoit dans nos cœurs. La tristesse où je la voyois plongée, m'en causoit à moi-même ; & les réflexions qu'elle me faisoit faire, me donnerent des distractions si fréquentes, que Versac, qui crut qu'elles avoient Madame de Lursay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire, & de les faire remarquer à Madame de Sénanges, qui en haussa les épaules de pitié, sans cependant en rien diminuer des espérances qu'elle avoit fondées sur ma personne.

Le jeu ne nous intéressoit pas assez pour nous tenir dans le silence. Versac & Madame de Sénanges donnoient de temps en temps carrière à leur humeur médifante ; ce qui, joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville, qui aimoit le jeu comme une femme qui n'aime point autre chose. Ver-

fac chantoit entre ses dents des couplets nouveaux & forts méchants. Madame de Sénanges, que la calomnie amusoit, sous quelque forme qu'elle se présentât, les demanda à Versac, qui répondit qu'il ne les avoit pas, & qu'il étoit assez malheureux pour ne les savoir que par fragments. Je les ai, Madame, lui dis-je, & sur le champ je les lui offris. Elle s'opiniâtra poliment à les refuser, & me pria seulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin. Les envoyer! dit Versac, d'un air d'étonnement, vous n'y pensez pas! Ne voyez-vous pas bien, ajouta-t-il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandés si l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même? C'est la règle. N'est-il pas vrai, demanda-t-il à Madame de Sénanges, on porte soi-même ces sortes de bagatelles? Cela est plus poli, répondit-elle en souriant; mais je ne veux pourtant pas le gêner. Je sentis bien que par cette démarche, Madame de Sénanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle; mais ne pouvant l'éviter sans une impolitesse impardonnable, je pris le parti de me soumettre à la décision de Versac, & de

dire à Madame de Sénanges que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle fouhaitoit, puisqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'assurance que je lui en donnois; & Versac, qui mettoit si bien les affaires en train pour tourmenter Madame de Lurfay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Sénanges.

Nos parties finirent peu de temps après, à l'extrême satisfaction de Madame de Lurfay, qui, pour tâcher de détourner Versac, s'étoit sacrifiée, non-seulement en jouant avec un homme qu'elle détestoit, mais encore en me laissant exposé aux empressements d'une femme qui devenoit ouvertement sa rivale.

Cependant le temps de sortir de chez Madame de Lurfay approchoit. J'allois perdre Mademoiselle de Théville, & près de la quitter, je sentis combien je desirois de la revoir. Ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il se pouvoit, attendre que le hasard m'en fît jouir. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville & ma mere, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle; mais retenu par cette considération, & craignant que Madame de Théville ne reçût pas convena-

blement pour moi la priere que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'osois la hasarder. Je m'étois approché de Mademoiselle de Théville; & prenant pour texte de la conversation, la reprise qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avoit traitée? Assez mal, me répondit-elle froidement. Je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. A la façon dont vous jouiez, répliqua-t-elle, il auroit été difficile que vous eussiez fixé la fortune; & si je ne me trompe, je vous ai entendu reprocher vos distractions. Vous n'avez pas été plus attentive, lui dit alors Madame de Lurfay, & je ne crois pas que vous ayez été un moment à votre jeu. C'est, répondit-elle, en rougissant, que l'homme m'ennuye. Je ne fais, dit Madame de Théville, mais je lui trouve depuis quelque temps un fond de tristesse qui m'allarme, & que rien ne peut dissiper. Elle aime trop la solitude, dit Madame de Lurfay, & je veux que demain nous prenions ensemble des mesures pour la distraire. Les plaisirs de ma cousine m'intéressent aussi, dis-je à demi-bas à Madame de Théville; s'il me vient quelques idées, voudrez-vous me permettre d'aller

vous en faire part chez vous ? Je ne vous erois pas excellent pour le conseil, répondit-elle en riant ; mais il n'importe, Monsieur, vous me ferez plaisir. En ce cas, me dis Madame de Lurfay, mais d'un ton fort bas, si vous voulez vous rendre ici demain l'après-dinée, nous irons ensemble chez Madame. J'acceptai avec transport cette proposition, si charmé de l'espérance de voir le lendemain ce que j'adorois, que je ne fis aucune réflexion, ni sur le lieu du rendez-vous, ni sur le véritable objet qu'il pouvoit avoir.

Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit si nécessaire, Versac, tout indisposé qu'il étoit contre Mademoiselle de Théville, lui parloit sur sa mélancolie, & sur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât assez sagement cette matiere avec elle, il ne put en obtenir que des réponses froides, & qui marquoient positivement le peu de cas qu'elle faisoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en ressentoit, il fut cependant assez sensible pour n'y paroître pas indifférent, & je le voyois rougir malgré lui du peu d'attention que l'on marquoit pour ses charmes. Cette conquête

étoit en effet trop flatteuse, pour en perdre l'espérance sans regret.

Plaire à une femme ordinaire, la voir passer des bras d'un autre dans les siens, c'étoit un triomphe auquel il étoit accoutumé, & qu'il partageoit avec trop de gens, pour que sa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes, qui toutes briguoient le bonheur de fixer un moment ses regards, peut-être n'en avoit-il pas trouvé une qui pût flatter son orgueil : femmes perdues depuis long-temps de réputation, & qui vouloient finir par lui ; femmes insensées, dont un homme à la mode, quel qu'il soit, mérite les hommages, & qui se rendent à ses agréments moins encore qu'au plaisir d'entendre dire quelque temps qu'elles lui appartiennent ; plus touchées de s'être procuré une aventure qui les déshonore à jamais, que des plaisirs d'un commerce secret qui ne feroit point parler d'elles : voilà ce qu'il trouvoit tous les jours. Objet de la fantaisie de toutes les femmes, ne régnant sur le cœur d'aucune, & lui-même indifférent pour toutes, il cédoit à leurs desirs sans les aimer, vivoit avec elles sans goût, & les quittoit sans les connoître plus que quand il les avoit prises,

pour se donner à d'autres qu'il ne connoîtroit ni n'estimeroit davantage.

Ce n'étoit pas que de quelques attraits que Mademoiselle de Théville fût pourvue, elle pût inspirer de l'amour à Verfac ; il n'étoit point fait pour connoître ces mouvements tendres qui font le bonheur d'un cœur sensible : mais celui de Mademoiselle de Théville étoit aussi neuf que ses charmes ; & sans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu se le soumettre. Comme on ne lui avoit jamais résisté que par coquetterie, il vouloit, une fois du moins, s'amuser du spectacle d'une jeune personne vaincue sans le savoir, étonnée de ses premiers soupirs, toute entiere à l'amour quand elle croit le combattre encore ; qui ne respire, ne pense, n'agit que pour son amant, & pour qui rien n'est plaisir, peine & devoir, que tout ce qui tient à sa passion.

La conquête de Mademoiselle de Théville n'auroit, sans doute, toute brillante qu'elle étoit, satisfait que l'orgueil de Verfac, qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaisir à être tendrement aimé ; plaisir qu'il n'étoit pas assez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de ses faveurs.

ceint
de l'

Il avoit compté sur les bontés de Mademoiselle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un désagrément qu'il n'avoit jamais éprouvé.

Las du personnage qu'il jouoit, il se détermina à prendre congé de Madame de Lursay. Il étoit tard, & nous en fîmes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne souhaitât que je restasse ; mais il n'étoit pas question d'imaginer des expédients devant Versac, qui joignoit alors à sa finesse naturelle, le desir de lui donner des travers. Madame de Sénanges me supplia, en me quittant, de songer aux couplets que je lui avois promis : & Versac, qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiète sur une affaire dont il faisoit la sienne. M. de Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortense. Je lui présentai la main ; mais je n'eus pas sitôt touché la sienne, que je sentis tout mon corps trembler ; mon émotion devint si violente, qu'à peine pouvois-je me soutenir. Je n'osai ni lui parler, ni la regarder, & nous arrivâmes tous deux à son carrosse, en gardant le plus profond silence. Versac l'y attendoit, pour lui faire la plus froide révérence qu'il pût

imaginer : ce qu'il fit , je crois , pour lui marquer combien il étoit mécontent de sa conduite , ou pour lui prouver de l'indifférence. Madame de Sénanges m'accabla encore de ses cruelles agaceries, comme Mademoiselle de Théville de sa froideur ; elles partirent ; & je me hâtai d'autant plus de les suivre , que je craignois qu'il ne prît un remords à Madame de Lurfay.

Je passe sur les sentimens qui m'occupent cette nuit-là. Il n'y a pas d'homme sur la terre assez malheureux pour n'avoir jamais aimé , & aucun qui ne soit par conséquent en état de se les peindre. Si la vanité seule avoit pu satisfaire mon cœur , il auroit sans doute été moins agité. Madame de Sénanges, toute occupée du soin de me plaire ; Madame de Lurfay, de qui je n'avois plus de délais à craindre, me mettoient dans une situation brillante ; la première surtout, qui, si elle ne s'attiroit plus par ses charmes l'attention publique, se la conservoit toujours par de nouvelles aventures. Peu flatté de me voir en même-temps l'objet des vœux d'une prude & d'une femme galante, le cœur qui sembloit se refuser à mes desirs, étoit le seul qui pût remplir le mien. Témoin de la

tristesse d'Hortense, & de sa froideur pour moi, à quoi pouvois-je mieux les attribuer qu'à une passion secrète ? Les premiers soupçons que j'avois portés sur Germeuil, se réveillèrent dans mon esprit; à force de m'y arrêter, ils s'accrurent. Je crus avoir vu mille choses qui d'abord m'avoient moins frappé, & qui toutes me convainquoient de leur ardeur mutuelle.

Je fus incertain le lendemain si je dirois à Madame de Meilcour que j'avois vu Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie qui les désunissoit, ne la portât à me défendre de la voir. J'étois si sûr en ce cas, de lui désobéir, que j'aurois voulu ne m'y pas exposer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches : elle n'auroit pu les ignorer long-temps ; & le mystère que je lui en ferois, ne serviroit peut-être qu'à les lui faire observer avec plus de soin. Je crus donc que le parti le plus sage, non-seulement pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devois, étoit de ne lui rien cacher, J'entrai chez elle ; & en lui racontant, comme une chose indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vu Ma-

dame de Théville. Ce nom, que j'osois à peine lui prononcer, ne lui causa pas le mouvement que je craignois; elle me répondit froidement qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fût à Paris. Madame de Lursay, qui fait que vous ne l'aimez pas, repris-je, a craint, sans doute, de vous en parler. Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que son retour, repliqua-t-elle; l'éloignement que nous avons l'une pour l'autre, ne nous rend pas ennemies. Vous ne désapprouverez donc pas, lui dis-je, que je la voye? Au contraire, répondit-elle; elle a trop de vertus pour que son commerce ne vous soit pas infiniment utile. Mais, ajouta-t-elle, on m'a dit que sa fille étoit belle; l'avez-vous vue? comment la trouvez-vous?

Je fus si embarrassé de cette question, toute simple qu'elle étoit, que je pensai lui répondre que je n'en savois rien. Je ne me remis de mon trouble que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je pensois de Mademoiselle de Théville, l'amour me dicta son éloge.

Si je l'ai vue! & comment je la trouve, m'écriai-je! Ah! Madame, vous en feriez enchantée! Sa figure, son maintien, son esprit, tout plaît en elle, tout

y attache. Ce sont les plus beaux yeux ! les plus tendres ! les plus touchants ! si vous l'aviez seulement vue sourire. . . !

Vous la louez vivement , interrompit-elle , & vous aimeriez mieux , à ce que je crois , vivre avec elle , que moi avec sa mere. Je ne m'apperçus que dans cet instant , que j'en avois trop dit. Madame , lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois contraindre , je vous l'ai peinte telle que je l'ai vue , & peut-être encore moins bien qu'elle n'est ; je vous avouerai cependant que je ne me suis pas trouvé de disposition à la haïr. Je ne souhaite pas , dit-elle , que vous la haïssiez ; mais je voudrois que ses charmes vous fissent moins d'impression qu'ils ne me paroissent vous en faire. Eh ! que vous importeroit , Madame , quand je l'aimerois , répondis-je , avec un soupir qui m'échappa malgré moi ? Eh ! si vous ne l'aimiez déjà , repliqua-t-elle , ses sentiments vous occuperoient-ils ? Quoi ! Madame , repris-je , pourriez-vous penser qu'en un moment que je l'ai vue , elle eût pu m'inspirer de l'amour ? Elle est belle ; & vous êtes jeune , répondit ma mere : à votre âge , les coups de foudre sont à craindre , & moins on a d'expérience , plus on s'en-

gage facilement. Mais, Madame, lui demandai-je, seroit-ce un si grand mal que je l'aimasse? Oui, répondit-elle froidement, ç'en seroit un, puisque cette passion ne vous rendroit pas heureux. Peut-être, répondis-je, mes craintes sur son indifférence pour moi, sont-elles sans fondement? Je serois bien fâchée que cela fût, dit-elle; & sa sensibilité pour vous, ne vous rendroit que plus à plaindre. Je suis bien aise de vous apprendre que j'ai des vues sur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiselle de Théville pour objet: elle n'est pas faite pour occuper votre caprice; & je ne vous conseille pas, encore un coup, de lui rendre des soins bien sérieux. Je me flatte, ajouta-t-elle, que je puis encore vous parler là-dessus, & que vous n'avez pas assez engagé votre cœur pour vous faire une peine des avis que je vous donne. Madame, repris-je (en prenant tout sur moi pour ne lui pas montrer ma douleur), je ne vous ai parlé de Mademoiselle de Théville que par la nécessité où vous m'avez mis de répondre à vos questions. Je l'ai trouvée belle, il est vrai; mais on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on admire. Je

l'ai vue sans émotion , & je la reverrai sans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant , Madame , ajoutai-je , maîtresse d'ordonner de mes démarches , & je renonce à la voir jamais , si vous croyez que je le doive.

Mon air tranquille en imposa à Madame de Meilcour , qui d'ailleurs m'aimoit trop pour qu'il me fût difficile de la tromper. Non , mon fils , répondit-elle , voyez-la , quel que soit le but du commerce que vous vouliez lier avec elle ; qu'il ait l'amour pour objet , qu'il n'en ait point du tout , dans aucun de ces cas je ne dois ni ne veux vous contraindre. Mes ordres , si vous l'aimez , ne détruiront pas votre passion ; & si vous ne l'aimez point , je ne suis pas assez ridicule pour vous en faire naître le desir en vous interdisant sa vue. Cette conversation tourmentoit trop mon cœur pour chercher à la continuer , & je pris congé de ma mere pour aller chez Madame de Lursay , qui devoit me conduire chez Hortense.

Je réfléchissois sur tout ce qui s'opposoit à mon amour ; & moins je lui voyois d'espérance d'être heureux , plus je le sentois s'affermir dans mon cœur. Un rival , à qui je ne croyois plus rien à

desirer ; une mere , qui , sur un simple soupçon , venoit de se déclarer contre moi ; une femme dont j'allois blesser la passion ou la vanité , chose également dangereuse , rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lursay , rempli d'Hortense , & peu disposé à me souvenir de ce qui s'étoit passé la veille avec la premiere , que , depuis mes soupçons sur M. de Pranzi , je méprisois plus que jamais.

Malgré toutes les menaces qu'elle m'avoit faites de prendre des précautions contre moi , je la trouvai seule ; elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé , avec tendresse & familiarité. Ma froideur , car je ne me prêtai à rien , l'embarrassa : des révérences , du respect , un air morne ; quel prix , & de ce qu'elle avoit fait pour moi , & des bontés qu'elle me préparoit encore ! Comment accorder aussi peu d'amour & d'empressement , avec les transports que je lui avois montrés ? Elle se croyoit en droit de s'en plaindre , & ne l'osoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnés , & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je semblois lui avoir promise. Interdit

& plus contraint que jamais, j'étois auprès d'elle, moins comme un amant qui est encore à favoriser, que comme un qui se lasse de l'être. Je ne lui avois dit en entrant que des choses communes : jargon d'usage, proscriit entre deux personnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé si peu convenable, & ne l'ayant pas mérité de ma part, elle se rappella Madame de Sénanges, & ne douta point qu'une indifférence si subite ne fût causée par un nouveau goût qui me déroboit à sa tendresse. Cette idée, qui n'étoit pas sans fondement, la pénétra de douleur ; elle voyoit une femme sans mœurs, sans jeunesse, sans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mois de soins : & dans quel temps encore ; & après quelles espérances ! lorsqu'elle pouvoit se croire sûr de mon cœur, qu'elle avoit vaincu ses scrupules, & qu'enfin j'avois surmonté mes préjugés.

Je m'apperçus aisément, quoiqu'elle gardât le silence, de son mécontentement & de sa douleur ; mais je ne savois que lui dire. L'idée d'Hortense & les discours de ma mere me remplissoient tout entier, & me laissoient peu de pitié pour les maux que je faisois souffrir à Madame de Lursay. Ennuyé

cependant d'être si long-temps seul avec elle, je pris mon parti. Madame, lui demandai-je, ne devions-nous pas aller chez Madame de Théville ? Oui, Monsieur, répondit-elle séchement, je vous attendois ; je commençois même à croire que vous aviez oublié que je devois vous y conduire. Je n'ai pas, repris-je, d'aussi ridicules distractions. Vous avez cependant, répondit-elle, un assez beau sujet d'en avoir, & je crois qu'il n'y a que Madame de Sénanges que vous ne puissiez plus oublier.

Cette Madame de Sénanges, qu'on m'accusoit de ne pouvoir plus oublier, existoit pourtant si peu dans ma mémoire, que je ne me souvins que dans cet instant de la visite qu'elle m'avoit engagé à lui faire. La jalousie de Madame de Lursay ne me déplut point, il m'importoit qu'elle ne découvrit pas quel étoit le véritable objet de ma passion, & je vis avec joie Madame de Sénanges devenue celui de ses craintes. Le plaisir de la voir se tromper, me fit sourire malgré moi. L'indifférence avec laquelle je recevois l'espece de reproche qu'elle me faisoit, la piqua sensiblement. Vous avez assurément fait un beau choix, continua-t-elle, voyant que je ne lui

répondois rien ; vous ne pouviez pas débiter mieux : cela est respectable & doit vous faire honneur. Je ne fais, Madame, répondis-je froidement, de quoi vous me parlez. Vous ne savez ! interrompit-elle d'un air railleur ; cela est singulier. J'aurois cru, quoique votre défaut ne soit pas de deviner aisément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire ; & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais si vous avez résolu d'être discret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'important secret de votre cœur. Après tout, Madame de Sénanges n'exige pas tant de mystère ; sa vanité veut un triomphe public ; & vous la servirez bien mal, si vous lui gardez le secret. Vous me mettez mieux avec Madame de Sénanges que je souhaite d'y être, Madame, répondis-je, & je doute aussi qu'elle m'honore d'un sentiment particulier. Vous en doutez ? reprit-elle ; j'aime votre modestie : vous n'en paroissiez pas hier si rempli, & vous lui répondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ses intentions & qui ne s'éloignoit pas de s'y conformer. Je ne fais, repliquai-je, quelles sont sur mon
compte

compte ses intentions ; mais j'ai cru pouvoir répondre à ses politesses , sans que ce fût pour vous matière à reproches. A l'égard des reproches , reprit-elle vivement , je ne me crois point en droit de vous en faire ; l'amour ici pourroit seul les autoriser ; mais l'amitié peut donner des avis ; & si vous imaginez davantage , vous m'entendez mal : au surplus , vous me permettrez de vous dire que la politesse n'exige point qu'on fasse des mines à quelqu'un. En vérité ! Madame , m'écriai-je , j'ignore ce que c'est qu'une mine , & vous le savez bien. Madame de Sénanges a eu sans doute des attentions pour moi ; mais je n'y ai dû remarquer rien de ce desir de me plaire que vous lui attribuez : si en effet il existe , c'est un secret qu'elle s'est réservé , & qui n'a point passé jusques à moi. J'ai répondu à ce qu'elle m'a dit ; mais elle ne m'a parlé que de choses générales , dont , quand je l'aurois voulu , je n'aurois pu , sans être un fat , à ce qu'il me semble , tirer de conséquence particulière. Vous savez vous-même que nous ne nous sommes pas parlé en secret. Sans se parler en secret , interrompit-elle , il y a bien des choses sur lesquelles on peut s'arranger , & vous

ne vous en êtes pas moins donné un rendez-vous. J'ai promis simplement, repliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir, & je ne crois pas qu'en aucun sens cela puisse s'appeller un rendez-vous. S'il ne l'est pas, reprit-elle brusquement, il le deviendra; mais ne pouviez-vous pas lui laisser chercher ces vers? étoit-il nécessaire de vous vanter de les avoir? Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre; & sans M. de Versac, qui m'a engagé à les lui porter chez elle malgré moi, je serois quitte aujourd'hui de cette visite, qui me procure une querelle de votre part. Une querelle, dit-elle en haussant les épaules! cette expression me paroît singulière. Eh! non, Monsieur, je ne vous fais point de querelle; je vous l'ai dit, je vous le répète, ayez donc la bonté de m'en croire: je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet, que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Sénanges? n'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira? Des ridicules! repris-je; & à propos de quoi? A propos de Madame de Sénanges seulement, répondit-elle; on partage tou-

jours le déshonneur des personnes à qui l'on s'attache : un mauvais choix marque un mauvais fond ; & prendre du goût pour une femme comme Madame de Sénanges, c'est avouer publiquement qu'on ne vaut pas mieux qu'elle ; c'est se dégrader pour toute la vie. Oui, Monsieur, ne vous y trompez pas, une fantaisie passe ; mais la honte en est éternelle, quand l'objet en a été méprisable. Nous sortirons à présent quand vous voudrez, ajouta-t-elle en se levant, je n'ai plus rien à vous dire.

Je lui donnai la main ; elle marchoit sans me regarder, & je m'apperçus qu'elle avoit sur le visage des marques du plus tendre dépit. En effet, quoi de plus mortifiant pour elle, que ce qui venoit de se passer entre nous deux ! pouvois-je me défendre avec plus de froideur, & d'une façon plus insultante ? est-ce ainsi qu'un amant se justifie ? Elle avoit trop d'esprit, trop d'usage, & en même-temps trop d'amour, pour ne pas sentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. Jamais elle ne m'avoit mieux montré sa tendresse, & jamais je n'y avois aussi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faisoit des reproches, nous étions seuls,

& je n'étois pas tombé à ses genoux ; je n'avois pas fait de ce moment , le plus heureux des miens ; je la laissois sortir enfin : ignorois-je donc le prix d'une querelle ?

Je ne fais si elle fit ces réflexions , mais elle monta en carrosse d'un air qui m'assura qu'elle étoit infiniment mécontente, & que rien de gracieux ne lui remplissoit l'esprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'assurance que si elle eût eu tout les sujets du monde de se louer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle étoit fâchée ; mais loin de lui faire là-dessus la moindre politesse , je ne m'occupai que de mon objet. J'avois résolu de la faire servir à la réunion de Madame de Théville & de ma mere ; & sans examiner si ce moment étoit favorable , je ne voulus point perdre l'occasion de lui en parler. Ma mere , lui dis-je , fait que Madame de Théville est à Paris , que je l'ai vue chez vous , Madame , & que vous voulez bien m'y présenter aujourd'hui. Elle ne me répondit rien. Madame , continuai-je , intime amie d'elles d'eux comme vous l'êtes , je suis surpris que vous n'avez pas encore pu gagner sur elles de se revoir , & d'autant plus que Madame de Meilcour ne me paroît pas s'en écarter. Je ne

crois pas, répondit-elle, sans me regarder, que Madame de Théville refusât de se prêter à ce que je lui proposerois là-dessus; j'en ai même eu l'idée plus d'une fois, & je me flatteroie d'autant plus aisément d'y réussir, que je fais qu'elles s'estiment mutuellement. Je puis répondre pour ma mere, repris-je, qu'elle ne se sent aucune aversion pour Madame de Théville, & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. Des goûts différents forment assez souvent cet éloignement, répondit-elle; nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaisent, qu'avec ceux que nous estimons. Madame de Théville, avec beaucoup de vertus, n'est point douce; l'inflexibilité de son caractère se retrouve par-tout dans la société; il faut la connoître extrêmement pour l'aimer, parce que les qualités de son ame ne se développent pas d'abord, & qu'elles sont cachées sous une dureté apparente, qui révolte assez, pour qu'on ne cherche pas si l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus, mais avec des dehors plus agréables, n'a pu s'accommoder de l'air impérieux de sa cousine; & sans se haïr, elles ont de-

puis long-temps cessé de se voir. Je sens ce que vous me dites , repris-je , & je conçois que , sans le long séjour de Madame de Théville en Province , cette antipathie auroit moins duré. Mais , répondit-elle , on ne peut pas appeller cela de l'antipathie : ce qui les éloigne l'une de l'autre , est sans doute moins fort & plus facile à détruire. Oserois-je , Madame , lui dis-je , vous prier d'employer vos soins pour les rapprocher ? cela me paroît d'autant plus convenable , qu'étant vos amies , elles peuvent se rencontrer chez vous , & s'y voir peut-être avec chagrin. Quand cela seroit , repliqua-t-elle , elles ont du monde & de l'esprit , & ne se livreroient pas avec indécence à leurs mouvements , quelques violents qu'ils pussent être. C'est au contraire chez moi que je veux qu'elles se voyent. Les préparer avec éclat à un raccommodement , ce seroit peut-être les y faire renoncer ; & il me suffit de les connoître toutes deux , pour ne pas craindre de faire une fausse démarche , en les mettant à portée de se revoir.

Comme elle finissoit ces paroles , nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaisir de penser que j'allois revoir Hortense , me donna cette émotion que je

fentois auprès d'elle , & j'en négligeai plus encore Madame de Lurfay, que mes rigueurs mal placées avoient jetté dans un abattement inconcevable. Je l'avois entendue soupirer dans le carrosse; chaque mot qu'elle m'avoit dit , elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante , & comme étouffée par la colere , ou par la douleur : toutes choses dont elle avoit bien voulu que je m'apperçusse , que je vis en effet , mais sans paroître y prendre plus de part que si je ne les eusse pas causées. L'état où je la mettois , flattoit cependant ma vanité : c'étoit un spectacle nouveau pour moi , mais qui m'amusoit sans m'attendrir , & qui cessoit même de me paroître agréable , quand je me souvenois qu'elle l'avoit donné à M. de Pranzi ; sans compter encore ceux que je ne connoissois pas , & que je croyois innombrables : car la mauvaise opinion que j'avois d'elle , étoit sans bornes. Nous entrâmes ensemble chez Madame de Théville ; Hortense étoit seule avec elle. Malgré sa grande parure , je lui trouvai l'air abattu ; mais cette langueur ajoutoit encore à ses charmes. Elle tenoit un livre , qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut aussi-bien que je pou-

vois le desirer ; mais je ne trouvai dans Hortense , ni plus de gaieté , ni moins de contrainte avec moi , que je ne lui en avois vu la veille. C'étoit une chose assez simple , qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu que moi ; & si je ne l'avois point aimée , j'en aurois point pris d'allarmes : mais dans l'état où je me trouvois , tout étoit pour moi matière à soupçon ; tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois qu'elle me tînt compte d'un amour qu'elle n'avoit pas dû pénétrer : il me sembloit qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvements qu'elle me faisoit éprouver ; que mon embarras & mes regards lui disoient assez combien elle m'avoit rendu sensible , & qu'enfin j'aurois été entendu , si j'avois dû être aimé.

La conversation ne fut pas long-temps générale entre nous , & j'eus bientôt le temps d'entretenir Mademoiselle de Théville ; le livre qu'elle avoit quitté étoit encore auprès d'elle. Nous avons , lui dis - je , interrompu votre lecture , & nous devons d'autant plus nous le reprocher , qu'il me semble qu'elle vous intéressoit. C'étoit , répondit - elle , l'histoire d'un amant malheureux. Il

n'est pas aimé, sans doute, repris-je; il l'est, répondit-elle. Comment peut-il donc être à plaindre, lui dis-je? Pensez-vous donc, me demanda-t-elle, qu'il fuffise d'être aimé pour être heureux, & qu'une passion mutuelle ne foit pas le comble du malheur, lorsque tout s'oppose à sa félicité? Je crois, répondis-je, qu'on souffre des tourments affreux; mais que la certitude d'être aimé, aide à les soutenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime ne fait-il pas oublier! quelles douces espérances ne fait-il pas naître dans le cœur! de combien de plaisirs n'est-il pas la source! Mais considérez donc, reprit-elle, quel est l'état de deux amants dont tout contrarie les desirs! Ils souffrent sans doute, répondis-je, mais ils s'aiment: ces obstacles qu'on leur oppose, ne font qu'augmenter dans leur cœur un sentiment qui leur est déjà si cher; & n'est-ce pas travailler pour eux, que de leur donner les moyens d'accroître leur passion? Se voyent-ils un moment; que ce moment a de charmes! Peuvent-ils se parler; avec quel plaisir ne se rendent-ils pas compte de leurs plus secrètes pensées! Sont-ils gênés par des jaloux, ou des surveillants; ils savent encore se dire

qu'ils s'aiment, se le prouver même; mettre de l'amour dans les actions qui paroissent le plus indifférentes, ou dans les discours qui semblent le moins animés. Ce que vous dites, peut être vrai, répondit-elle; mais pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude & de douleur! souvent encore la crainte de l'infidélité, se joint aux tourments de l'absence. Le moyen qu'on se croye sûre d'un amant qu'on ne voit pas? ne peut-il pas se lasser, chercher d'abord des distractions, & finir par un autre attachement qui ne lui laisse pas même le souvenir du premier? Le malheur de perdre ce qu'on aime, ne dépend pas toujours d'une passion contrainte, & je crois, repris-je, que des amants qui jouissent en liberté du plaisir d'aimer, peuvent plus aisément encore se porter à l'inconstance. Je suis toujours surprise, répondit-elle, quand je songe combien il est difficile de conserver un amant, que l'on puisse jamais être tentée d'en prendre. Nous pourrions dire la même chose d'une maîtresse, lui dis-je, & je n'imagine pas que le cœur des femmes se fixe plus facilement que le nôtre. J'aurois, reprit-elle en souriant, de quoi vous

prouver le contraire : mais je vous laisse volontiers cette idée ; je ne trouve pas que nous y perdions assez , pour la combattre. Je ne pense pas de même , lui répondis-je ; & si je pouvois vous ôter la vôtre , je me croirois le plus heureux des hommes. Cela feroit difficile , répondit-elle , en rougissant. Ah ! je ne le fais que trop , m'écriai-je , & c'est un bonheur dont je ne me flatte pas. Celui de me faire changer d'opinion , reprit-elle avec un extrême embarras , seroit si peu pour vous , que je ne fais pourquoi vous le fouhaitez ; je suis fort attachée à la mienne , & je doute que l'on puisse jamais la détruire. Vous ne la garderez cependant pas toujours , lui dis-je. Cette prédiction , reprit-elle en riant , ne me fait pas trembler : je suis plus opiniâtre que vous ne croyez , & si sûre d'ailleurs que le bonheur de ma vie dépend de ce que je pense là-dessus , que rien au monde ne peut me faire changer. Avec autant de raison de craindre , que vous en pouvez avoir vous-même , je ne me sens pas , répondis-je , autant de fermeté que vous ; & j'en aurois , s'il se pouvoit , davantage , qu'un seul de vos regards suffiroit pour m'en priver à jamais.

Emporté par ma passion, j'allois sans doute la découvrir toute entière à Mademoiselle de Théville, si Madame de Lurfay, qui venoit de finir une lettre que Madame de Théville lui avoit donné à lire, ne se fût pas rapprochée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortense combien je l'aimois, j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pu deviner, & que le peu que je lui avois montré de mes sentimens ne lui avoit pas déplu. Nous avons été tous deux émus en nous parlant; mais je n'avois pas trouvé de colere dans ses yeux; & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je pusse tirer avantage, je n'avois pas non plus lieu de penser qu'elle eût pour moi cette aversion dont jusques-là je l'avois soupçonnée. Il me semble, lui dit Madame de Lurfay, que vous vous querelliez? Pas tout-à-fait, répondit-elle en riant; mais pourtant nous n'étions pas d'accord: c'est votre faute, lui dis-je, & je vous ai offert le moyen de terminer la dispute. De quoi s'agit-il donc, demanda Madame de Lurfay? De presque rien, Madame, reprit-elle. M. de Meilcour vouloit me faire prendre une opinion que je lui promettois de n'avoir jamais. Si c'est une des sien-

nes qu'il veut vous donner, je ne trouve pas que vous ayez tort de ne vouloir pas la prendre, dit Madame de Lurfay d'un ton aigre; car il n'en a que de singulieres, qui ne peuvent aller qu'à lui, & qu'il ne conserve qu'avec plus de plaisir. Quelqu'entêté que vous puissiez me croire, Madame, lui répondis-je, je cédois à ma cousine, & elle peut vous dire que c'étoit sans regret & de bonne foi. Ce n'est pas, reprit Hortense, ce dont je suis persuadée. Et vous avez raison, ajouta Madame de Lurfay; car avec l'air simple que vous lui voyez, il ne laisse pas d'avoir de la fausseté.

Je m'apperçus aisément que Madame de Lurfay vouloit se servir de cette occasion, pour me faire une querelle particuliere; mais quelque sensible qu'il me fût d'être accusé de fausseté devant Hortense, j'aimai mieux ne pas lui répondre, que de lui donner le plaisir d'une explication: sûr d'ailleurs que si je pouvois accoutumer Hortense à m'entendre, je la persuaderois bientôt de ma sincérité. Mon silence acheva de piquer Madame de Lurfay; un regard qu'elle lança sur moi, m'avertit de sa fureur: mais je ne m'occupois plus de

ce qu'elle pouvoit penser. Rempli des commencemens de ma passion, je ne songeois qu'à ce qui pouvoit la faire réussir. Aussi prompt à me flatter du succès, que je l'avois été à en désespérer, je n'osois plus douter qu'Hortense ne devînt sensible. Que dis-je ! à peine doutois-je qu'elle ne le fût pas déjà. J'oubliois dans les douces illusions dont je repaissois mon amour, & cette antipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce rival qui la veille même m'avoit causé les plus grandes allarmes ; à peine enfin avois-je parlé, qu'il me sembloit qu'elle m'avoit répondu. Je la regardois, & il paroissoit qu'elle ne fuyoit pas mes regards. Cette tristesse, que tant de fois en moi-même je lui avois reprochée, que j'avois attribuée à l'absence de quelqu'un qu'elle aimoit, n'étoit plus à mes yeux que cette voluptueuse mélancolie où se plonge un cœur tout occupé de son objet, celle enfin que je sentoits depuis que je l'avois vue.

Ces charmantes idées ne me séduisirent pas long-temps ; on annonça Germeuil. Je frémis en le voyant entrer ; & l'étonnement que parut lui causer ma présence, augmenta la jalousie que

me donnoit la sienne. L'air familier qu'il prit, l'extrême amitié que Madame de Théville lui marqua, la joie qui se répandit sur le visage d'Hortense, tout réveilla mes soupçons, tout me déchira le cœur. Ciel! me dis-je, avec fureur, j'ai pu croire que je serois aimé : j'ai pu oublier que Germeuil seul pouvoit lui plaire! Comment, avec cette certitude qu'ils m'ont donnée de leur amour, s'est-il effacé de ma mémoire?

Plus je m'étois flatté, plus le coup que me portoit Germeuil, étoit affreux. Je me sentoits, en le regardant, des transports de rage que j'avois une peine extrême à contraindre : je n'en eus pas moins à le saluer ; mais je ne pus prendre assez sur moi, pour répondre convenablement aux choses obligeantes qu'il me dit. Il alla avec empressement auprès de Mademoiselle de Théville, & l'aborda avec cette politesse animée qu'on a pour les femmes à qui l'on veut plaire. Une douce satisfaction éclatoit dans ses yeux ; je crus même y lire de l'amour, mais un amour paisible, & tel qu'il est quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choses fines & galantes, qui me firent fre-

mir pour ce qu'il pouvoit lui dire quand ils étoient sans témoins ; c'étoit des expressions tendres & vives, qu'il me sembloit qu'on ne devoit trouver que pour ce qu'on aime éperdument , & que je n'imaginois moi-même que pour Hortense. Il lui lançoit de ces regards que j'aurois desirés d'elle ; de son côté, elle lui fourioit, l'écoutoit avec complaisance, se pressoit de lui répondre, & ne daignoit pas contraindre le plaisir que lui donnoit sa vue. Un spectacle aussi cruel pour moi, acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis que je n'aimois plus Mademoiselle de Théville, & je sentois augmenter mon amour à chaque protestation d'indifférence que je lui faisois. Chaque fois que je voyois ses beaux yeux, pleins de douceur & de feu, s'arrêter sur Germeuil, que ses levres charmantes s'entr'ouvroient pour lui sourire ; enivré de plaisir, en frémissant je m'y laissois entraîner ; à peine pouvois-je me souvenir qu'un autre régnoit sur ce cœur pour qui j'aurois tout sacrifié, & que je ne devois qu'à mon rival la satisfaction de la voir si belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre, quand ces mouvements se ralentissoient, pour

que mon malheur ne me pénétrât pas de rage ; & ce sentiment douloureux me faisoit jeter sur eux , de temps en temps , les regards les plus sombres. Errant dans la chambre où nous étions , plein de mon désespoir & de mon amour , je ne pouvois ni m'approcher d'eux , ni prendre part à leur conversation. Germeuil m'adressa la parole plus d'une fois : je ne lui répondois qu'à peine , & toujours si peu de chose , qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru , à voir la conduite de Mademoiselle de Théville , qu'elle n'avoit deviné mes sentiments que pour avoir sans cesse la barbare joie de les mortifier. De moment en moment , elle parloit bas à Germeuil , se penchoit familièrement vers lui ; & ces choses , qui , toutes simples qu'elles sont en elles-mêmes , ne me le paroissoient pas alors , achevoient de me désespérer.

Tant de mouvements différents , & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver , m'accablèrent : la tristesse où je me plongeois , devint si forte , que je ne pus plus la dissimuler. Madame de Lursay , qui s'aperçut de l'altération de mes yeux , & de la pâleur subite qui se répandit sur mon visage , me deman-

da si je me trouvois mal. A cette question, Mademoiselle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le temps que je répondois à Madame de Lursay qu'en effet je ne me trouvois pas bien, & m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. Ah ! Mademoiselle, lui dis-je en soupirant, je crains qu'elle ne me soit inutile, & ce dont je me plains n'est pas ce que vous pensez. Elle ne me répondit rien ; je crus seulement remarquer qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée, & son empressement à voler vers moi, me causerent un instant de plaisir. Je la regardai fixement ; mais mon attention la gênant sans doute, elle baissa les yeux en rougissant, & me quitta. Je retombai dans ma première douleur : j'eus du dépit de lui avoir parlé ; je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux, qui se portoient sur elle trop tendrement, ne lui eussent donné le sens de mes paroles.

Madame de Lursay, qui ne connoissoit pas les intérêts secrets de mon cœur, & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avois avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Sénanges, le chagrin que je lui marquois. Cette passion, qui lui paroissoit aussi promp-

te que ridicule, ne laissoit pas de l'inquiéter extrêmement. Elle jugeoit, par son progrès, de sa vivacité; & cette affaire, à ce qu'il lui sembloit, se pouvoit trop rapidement des deux côtés, pour qu'elle y pût apporter des obstacles. Elle ne doutoit pas que je ne revisse le soir même Madame de Sénanges, & que je ne fusse à jamais perdu pour elle. Surtout elle craignoit Versac, qui se feroit un point d'honneur de conduire une intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Sénanges & pour moi, que dans le dessein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le remede difficile à trouver; elle avoit perdu par sa lenteur le droit d'acquérir de l'empire sur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir, en me faisant espérer des faveurs que je ne sollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendrois le ton sur lequel elle me parleroit, elle n'osoit en hasarder aucun; celui de l'amour ne séduit qu'autant qu'il est employé sur quelqu'un qui aime, & devient ridicule partout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant que ce seroit le seul qui pût me ramener, puisque les airs ironiques & méprisants n'avoient point paru seulement me donner à penser.

Elle vint donc s'asseoir auprès de moi. Madame de Théville, qui écrivoit, lui laissoit le loisir de me parler. Elle me regarda quelque temps; & me voyant toujours plongé dans la rêverie la plus profonde : Y songez-vous, me dit-elle fort bas ? que voulez-vous qu'on pense ici de la mine que vous faites ? Ce qu'on voudra, Madame, répondis-je, d'un ton chagrin. Il semble à voir, reprit-elle doucement, que vous y foyez malgré vous ; quelque chose vous a-t-il déplu ? mais non, ajouta-t-elle en soupirant, j'ai tort de vous interroger sur ce que je ne fais que trop bien ; ma présence seule vous afflige ; & l'intérêt que je prends à vous, commence à vous devenir insupportable : vous ne répondez rien ; voudriez-vous donc que je le crusse ? Vous vous impatientez aisément, repliquai-je, & je crains que la querelle que vous me faites à présent, ne soit pas mieux fondée que celle que vous m'avez faite tantôt. Mais quand il seroit vrai que toutes deux fussent injustes, devriez-vous, répondit-elle, vous en offenser ? Peut-être fais-je mal de vous le dire ? Mais, Meilcour, si jamais vous aviez pensé à ce que vous m'avez répété tant de fois, loin de vous plain-

dre de moi, vous me remerciez sans doute. Eh ! quel est donc mon crime ? Je vous ai dit que je vous soupçonnois, non d'aimer Madame de Sénanges, vous pensez trop bien pour être capable d'un goût aussi peu fait pour un honnête homme ; mais de vous être livré trop étourdiment à ses agaceries dont vous ne sentez pas la conséquence. Je fais mieux que vous-même ce qu'une femme de cette espèce peut prendre sur vous : ce ne seroit point le sentiment qui vous conduiroit auprès d'elle ; mais en la méprisant, vous lui céderiez. Qui pourroit vous répondre que ce même caprice, dont d'abord vous auriez eu honte en le satisfaisant, ne devint pas pour vous une passion violente ? Malheureusement les objets les plus méprifables sont presque toujours ceux qui les inspirent ; on se repose sur le peu de goût que d'abord on prend pour eux, on n'imagine pas qu'ils puissent jamais être à craindre : mais sans qu'on s'en apperçoive, l'imagination s'échauffe, la tête se frappe, on se trouve amoureux de ce qu'on croyoit détester, & le cœur partage enfin le désordre de l'esprit. Que me restera-t-il donc, je ne dis pas des sentiments que, si je vous en crois,

je vous ai inspirés , mais de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous , si je ne puis vous donner des conseils sans vous révolter ? Quand il seroit vrai que , plus sensible en effet que je n'ai voulu vous le paroître , je craignisse en secret de vous perdre , qu'enfin je fusse jalouse , seroit-ce pour vous une raison de me haïr ? Mais je ne vous hais pas , Madame , répondis-je. Vous ne me haïssez pas ! répliqua-t-elle : ah ! la plus cruelle indifférence pourroit-elle s'exprimer avec plus de froideur ? vous ne me haïssez point ! vous me le dites , & vous ne rougissez point de me le dire. Que voulez-vous que je vous réponde , Madame , lui dis-je ? rien de ma part , ne vous satisfait ; tout vous irrite , tout est crime à vos yeux. Je vois chez vous une femme que je ne cherchois pas , pour qui je n'ai rien marqué ; vous trouvez cependant que je l'aime. Je suis rêveur ici , parce que je me sens un mal de tête affreux ; c'est l'ennui que vous me causez , qui me tourmente. Si chacune de mes actions vous fait faire de pareils commentaires , nous serons , à ce que je prévois , souvent mal ensemble. Non , Monsieur , répondit-elle , indignée de mes discours , vous prévoyez

mal ; je ne suis pas assez bien payée de mes soins , pour daigner les prendre davantage. Je connois votre cœur , & l'estime ce qu'il vaut ; peut-être serez-vous quelque jour fâché d'avoir perdu le mien.

En achevant ces paroles, elle se leva brusquement ; & moi , impatienté de ses reproches & de la présence de Germeuil , & ne pouvant plus soutenir l'un & l'autre , je pris congé de Madame de Théville, qui fit, mais vainement, tous ses efforts pour me retenir. J'étois trop piqué des procédés d'Hortense , pour vouloir lui paroître content d'elle, & je lui témoignai, en la quittant, une extrême froideur, que, de son côté, elle me rendit sans ménagement.

J'avois ordonné, malgré Madame de Lursay, que mon carrosse suivît le sien, & j'y montai, désespéré d'avoir laissé Hortense avec mon rival, & sur le point de rentrer chez elle ; ce que j'aurois fait sans doute, si j'avois imaginé quelque chose qui eût pu justifier cette démarche. Livré à moi-même, & l'esprit dans la situation du monde la moins tranquille, je ne fus d'abord de quel côté tourner mes pas. On me demanda deux fois inutilement où je voulois aller. Je

craignois la solitude, & ne me sentoient pas en état de voir du monde. Enfin, irrésolu encore sur ce que je voulois faire, je dis, à tout hasard, & pour gagner du temps, qu'on me menât chez Madame de Sénanges. Mon dessein cependant n'étoit point du tout de la voir. Il étoit déjà assez tard pour que je pusse espérer de ne la pas trouver, & je comptois, en me faisant écrire, & laissant les couplets qu'elle m'avoit demandés, être débarrassé d'elle pour long-temps. J'arrivai; mais je n'étois pas fait ce jour-là pour être heureux. Madame de Sénanges étoit chez elle. Son carrosse, que je vis dans la cour, me fit connoître qu'elle étoit prête à partir, & qu'heureusement ma visite ne seroit pas longue. Je montai fort inquiet du tête-à-tête que j'allois avoir avec elle : je ne savois pas encore l'art de les rendre courts quand ils ennuyent, & de les remplir quand ils doivent amuser. L'idée que j'allois voir une femme qui étoit prévenue de goût pour moi, me donna cependant plus d'audace qu'à mon ordinaire. J'aurois en effet été le seul homme à qui Madame de Sénanges eût pu inspirer de la crainte; si ce n'est pourtant qu'on eût celle de lui plaire un peu plus qu'on

qu'on n'auroit voulu , ce qui auroit été très-pardonnable. Je ne connoissois pas assez le péril où je m'exposois , pour le craindre beaucoup ; je savois bien que naturellement elle étoit fort tendre , mais j'avois trop peu d'expérience pour porter là-dessus mes idées bien loin. J'entrai : quoique la journée fût déjà fort avancée , Madame de Sénanges étoit encore à sa toilette ; cela n'étoit pas bien surprenant : plus les agréments diminuent chez les femmes , plus elles doivent employer de temps à tâcher d'en réparer la perte ; & Madame de Sénanges avoit beaucoup à réparer. Elle me parut comme la veille à-peu-près , si ce n'est qu'au grand jour je lui trouvai quelques années de plus , & quelques beautés de moins. Comme elle pensoit aussi bien d'elle que tout le monde en pensoit mal , elle ne s'apperçut pas de l'impression désavantageuse qu'elle faisoit sur moi ; elle croyoit d'ailleurs m'avoir conquis le soir précédent , & se flattoit que ma visite n'avoit pour objet que de régler entre nous certains préliminaires , qui , avec la disposition qu'elle apportoit à finir , devoient vraisemblablement être peu disputés.

Elle fit un cri de joie en me voyant : Ah ! c'est vous, me dit-elle familièrement ; vous êtes charmant d'être régulier. Je craignois qu'on ne vous retînt ; je n'osois presque plus vous espérer : je vous attendois pourtant. Je suis au désespoir, Madame, lui dis-je, d'être venu si tard ; mais des affaires indispensables m'ont arrêté plus long-temps que je n'aurois voulu. Des affaires ! vous, interrompit-elle ? à votre âge, en connoît-on d'autres que celles de cœur ? En seroit-ce par hasard une de cette espece qui vous auroit retenu ? Non, je vous jure, Madame, répliquai-je ; on laisse mon cœur assez tranquille. Vous me surprenez, reprit-elle, & ce n'est pas ce que j'aurois imaginé. Mais le croyez-vous fait pour cet abandon-là, Madame, demanda-t-elle, à une femme qui étoit chez elle, & que jusques-là j'avois à peine remarquée : ce qu'il dit ne vous étonne-t-il pas comme moi ? L'autre ne répondit que par un geste d'approbation. Mais vous n'êtes pas sincere, continua Mad. de Sénanges, ou l'on ne vous dit pas tout ce qu'on pense de vous. Ah ! Madame, repartis-je : eh ! qu'en pourroit-on penser qui me fût si favo-

nable ? Je n'aime point, répondit-elle, les gens qui pensent trop bien d'eux-mêmes : Mais, en vérité, il y a une justice qu'il faut se rendre. Quand on est fait d'une certaine façon, il me semble qu'il est ridicule de l'ignorer à un certain point ; & vous êtes au mieux. N'est-il pas vrai, Madame ? mais c'est qu'on voit fort peu de figures comme la sienne. On en admire toute la journée qui n'en approchent pas. Je vois les femmes s'entêter sans qu'elles sachent pourquoi, mettre à la mode de petits riens qui ne sont point faits seulement pour être regardés : ne diriez-vous pas que c'est quelquefois le regne des *atomes* ? Avec le plus beau visage du monde, il est fait merveilleusement : je l'ai dit, & cela est vrai, ajouta-t-elle affirmativement, on n'est pas mieux.

Pendant qu'elle me louoit avec cette maussade indécence, ses regards aussi peu mesurés que ses discours, m'assuroient qu'elle étoit pénétrée de ce qu'elle me disoit. Elle me regardoit, je ne dirai pas avec tendresse, ce n'étoit pas-là l'expression de ses yeux ; mais qui pourroit peindre ce qu'ils étoient !

Ennuyé de mon panégyrique, & plus encore de celle qui le faisoit ; voilà, Madame, lui dis-je, les chansons que vous me demandâtes hier. Ah ! oui, je vous en remercie ; elles sont charmantes. Puis me tirant à part : Savez-vous bien, me dit-elle, que si Madame de Mongennes n'étoit pas ici, je vous gronderois fort sérieusement d'être venu si tard ; & que le plaisir que j'ai à vous voir, ne m'empêche pas de sentir que si vous l'aviez voulu, je vous aurois vu plutôt ? Mais, pour m'en dédommager, je veux que vous veniez avec nous aux Tuileries. Cette proposition ne m'agréant pas, je fis ce que je pus pour m'en défendre ; mais elle m'en pressa tant, que je fus obligé de lui céder. En descendant, je lui donnai le bras ; elle s'appuya familièrement dessus, me sourit, & me donna enfin toutes les marques d'attention & de bontés que le temps & le lieu lui permettoient. Plus embarrassé que flatté de ce qu'elle faisoit pour moi, chaque moment augmentoit l'aversion qu'elle m'avoit inspirée. Quelque prévenu que je fusse contre Madame de Lursay, je ne laissois pas de sentir toute la dis-

tance qu'il y avoit de l'une à l'autre. Si Madame de Lurfay n'avoit pas toutes les vertus de son sexe , elle en avoit du moins ; ses foibleſſes étoient cachées ſous des dehors impoſants ; elle penſoit & s'exprimoit avec nobleſſe : & rien ne dédommageoit en Madame de Sé-
nanges des vices de ſon cœur. Faite pour le mépris , il ſembloit qu'elle craignît qu'on ne vît pas aſſez tôt combien on lui en devoit : ſes idées étoient pué-
riles , & ſes diſcours rebutants. Jamais elle n'avoit ſu maſquer ſes vues , & l'on ne ſauroit dire ce qu'elle paroif-
ſoit dans les cas où preſque toutes les femmes de ſon eſpece ont l'art de ne paſſer que pour galantes. Quelquefois cependant elle prenoit des tons de di-
gnité , mais qui la rendoient ſi ridicu-
le ; elle ſoutenoit ſi mal l'air d'une per-
ſonne reſpectable , que l'on ne voyoit
jamais mieux à quel point la vertu lui
étoit étrangère , que quand elle feignoit
de la connoître. L'air ſérieux avec le-
quel je recevois ſes attentions , ne lui
donna pas d'inquiétude ; & ma triſteſſe
ne lui paroiffant cauſée que par l'incer-
titude où je pouvois être encore de lui
plaître , elle ne ſ'en crut que plus obli-

gée à me remettre l'esprit sur des craintes qui ne lui sembloient pas naître à propos. A tout ce qu'elle employa pour me rassurer, je dus croire qu'elle ne jugeoit pas ma peur médiocre, & je descendis aux Tuileries avec elle, comblé de ses faveurs, & accablé d'ennui.

Fin de la seconde Partie.





LES
ÉGAREMENTS
DU CŒUR
ET DE L'ESPRIT,
OU
MÉMOIRES
DE
MR. DE MEILCOUR.

TROISIÈME PARTIE.



L'HEURE du Cours étoit pas-
sée quand nous entrâmes dans
les Tuileries ; le jardin étoit
rempli de monde. Madame
de Sénanges qui ne m'y menoit que
pour me montrer , en fut charmée , &

réfolut de fe comporter fi bien , qu'on ne pût pas douter que je ne lui apparteniffe. Je n'étois pas en état de m'opposer à fes projets ; & quoique fâché de lui plaire , je ne favois ni comment recevoir les foins qu'elle marquoit pour moi , ni le moyen de m'y dérober. Ce que j'avois vu chez Mademoifelle de Théville , m'avoit rempli le cœur d'une trifteffe , que les objets les plus agréables n'auroient pas diffipée ; & que les deux femmes avec qui je me trouvois , augmentoient à chaque instant.

Madame de Mongennes , fur-tout , me déplaiſoit ; elle avoit une de ces figures , qui , fans avoir rien de décidé , forment cependant un tout défagréable , & auxquelles le defir immodéré de plaire , ajoute de nouvelles difgraces. Avec beaucoup trop d'embonpoint , & une taille qui n'avoit jamais été faite pour être aifée , elle cherchoit les airs légers. A force de vouloir fe faire un maintien libre , elle étoit parvenue à une impudence fi déterminée & fi ignoble , qu'il étoit impoffible , à moins que de penfer comme elle , de n'en être pas révolté. Jeune , elle n'avoit aucun des charmes de la jeunefſe , & paroifſoit fi

fatiguée & si flétrie, qu'elle en faisoit compassion. Telle qu'elle étoit cependant, elle plaisoit; & ses vices lui tenoient lieu d'agrémens dans un siècle où, pour être de mode, une femme ne pouvoit trop marquer jusques où elle portoit l'extravagance & le dérèglement.

Loin qu'elle me touchât, le sot orgueil que je lisois dans ses yeux, & ses graces forcées, m'indignoient contre elle. Je ne lui faisois pas injustice dans le fond; mais je doute que sans ses airs dédaigneux, j'en eusse d'abord aussi mal pensé. Témoin de tout ce que Madame de Sénanges m'avoit dit de tendre, elle n'avoit pas semblé m'en estimer davantage. Cette inattention me déplut, & me la fit examiner moi-même avec une sévérité qui ne lui pardonna rien, & me la montra même un peu plus mal qu'elle n'étoit. J'ignorois qu'on n'en étoit pas moins bien avec elle pour paroître ne la pas séduire au premier coup d'œil, & que souvent elle affectoit cette méprisante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher: car, ainsi que je le lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle & une vertu qui ne relâche jamais rien

de sa sévérité, font deux choses également à craindre pour une femme. Ce fut apparemment pour se conformer à cette sage maxime, qu'elle ne commença à m'être favorable qu'une heure environ après m'avoir vu.

Tant que nous fûmes dans un endroit où les spectateurs lui manquoient, elle ne daigna pas m'adresser la parole ; mais en approchant de la grande allée, je vis changer sa physionomie. Ses façons devinrent vives ; elle me parla sans cesse, & avec une familiarité déplacée, & que, sans de grands desseins, on n'a jamais à la première vue. Peu touché d'un changement dont j'ignorois l'objet, & qui, quand je l'aurois deviné, ne m'en auroit pas intéressé davantage, je continuois avec elle sur le ton que d'abord elle sembloit m'avoir marqué. Madame de Sénanges ne s'aperçut pas plutôt des nouvelles idées de Madame de Mongennes, qu'elle en conçut des allarmes : elle jugea, & je crois avec raison, que si elle ne vouloit pas me plaire, elle vouloit du moins qu'on pût penser qu'elle me plaisoit. L'insulte étoit la même pour Madame de Sénanges, qui peut-être aussi étoit moins flattée de ma

conquête , que du bruit qu'elle pourroit faire. Les entreprises de Madame de Mongennes allant directement contre ses intentions , elle prit avec elle un air sérieux & sec. L'autre y répondit un peu plus séchement encore ; & j'eus la gloire, en commençant ma carrière , de défunir deux femmes auxquelles je ne pensois pas.

Sans comprendre alors ce qui caufoit entr'elles le froid que j'y remarquois depuis un instant , leurs regards me firent juger qu'elles se tenoient pour brouillées. Elles s'examinoint mutuellement avec un œil railleur & critique ; & après quelques moments d'une extrême attention , Madame de Sénanges dit à Madame de Mongennes , qu'elle se coëffoit trop en-arriere pour son visage. Cela se peut , Madame , répondit l'autre ; le soin de ma parure ne m'occupe pas assez pour savoir jamais comme je suis. En vérité ! Madame , repliqua Madame de Sénanges , c'est que cela ne vous sied pas du tout , & je ne fais comment j'ai jusques ici négligé de vous le dire. Pranzi même , qui , comme vous savez , vous trouve aimable , le remarquoit aussi la dernière fois. M. de Pranzi , répondit-elle , peut

faire des remarques sur ma personne, mais je ne lui conseillerois pas de me les confier. Mais pourquoi donc ? Madame, reprit Madame de Sénanges. Qui voulez-vous, si ce n'est pas notre ami, qui nous dise ces fortes de choses ? Ce n'est point que vous ne soyez fort bien, mais c'est que fort peu de personnes pourroient soutenir cette coëffure-là : c'est vouloir de gaieté de cœur gâter sa figure, que de ne pas consulter quelquefois comme elle doit être ; où plutôt, ajouta-t-elle avec un ris malin, c'est vouloir faire penser qu'on la croit faite pour aller avec tout, & cela ne feroit pas une prétention modeste. Eh ! mon Dieu ! Madame, répondit-elle, qui est-ce qui n'en a pas des prétentions, qui ne se croit point toujours jeune, toujours aimable, & qui ne se coëffe pas à cinquante ans comme je le fais à vingt-deux ?

Ce discours tomboit si visiblement sur Madame de Sénanges, qu'elle en rougit de colere ; mais la discussion là-dessus lui pouvoit être si défavantageuse, qu'elle crut à propos de n'y pas entrer : ce n'étoit d'ailleurs, ni le lieu, ni le temps de se livrer à de petits intérêts ; aussi ne s'occupait-elle que de

l'objet qui seul alors la remuoit vivement. Il s'agissoit de prouver que je n'étois pas à Madame de Mongennes, & tout le reste ne lui paroissoit rien.

Nous ne nous étions pas plutôt montrés dans la grande allée, que tous les regards s'étoient réunis sur nous. Les deux Dames avec qui je me promenois, n'étoient pas assurément un objet nouveau pour le public ; mais j'en devenois un digne de son attention & de sa curiosité. On les connoissoit trop, pour croire que je ne fusse là pour aucune d'elles ; & le soin que toutes deux prenoient de me plaire, empêchoit qu'on ne pût bien favoir à laquelle j'appartenois. Madame de Sénanges, que cette irrésolution impatientoit, n'épargnoit rien pour faire décider la chose en sa faveur : chaque fois que sa rivale vouloit me regarder, un coup d'évantai donné à propos, interceptoit le regard, & le rendoit inutile : elle ajoutoit à cela toutes les minauderies qui lui avoient autrefois réussi, me parloit bas, avoit des airs si tendres, si languissants, si abandonnés, qu'à cette indécence si supérieurement employée, il fut impossible au public de ne pas croire ce qu'elle vouloit qu'il crût. Cette vic,

toire lui fut d'autant plus douce, qu'elle avoit entendu louer extrêmement ma figure ; cependant ce n'étoit encore rien pour eile de triompher de Madame de Mongennes, si je ne me prêtois pas mieux aux graces dont elle me combloit. Inattentif & rêveur, à peine daignois-je répondre aux interrogations fréquentes dont elle ne cessoit de me fatiguer. Versac l'avoit si positivement assurée qu'elle m'avoit vivement touché, qu'elle ne concevoit pas ce qui m'empêchoit de le lui dire. Elle sentoit que, sans s'exposer aux railleries de Madame de Mongennes, elle ne pouvoit point paroître douter de mon amour ; cependant elle desiroit de me faire parler. Elle se souvint en ce moment que Versac lui avoit dit que Madame de Lurfay avoit des vues sur moi, & qu'il lui avoit semblé que je ne m'éloignois pas d'y répondre. Elle imagina que, sans se compromettre, il lui seroit aisé d'éclaircir ses doutes, & me demanda, d'un air négligent, s'il y avoit long-temps que je connoissois Madame de Lurfay. Je lui répondis que depuis fort long-temps elle étoit amie de ma mere.

Je la croyois pour vous plus nouvelle connoissance, dit-elle ; on m'a-

voit même assurée qu'elle avoit eu l'envie du monde la plus forte de vous plaire. A moi ! Madame , m'écriai - je , je vous jure qu'elle n'y a jamais pensé. Peut-être , répondit - elle , n'avez-vous pas voulu le voir : n'est-il pas vrai ? cela vous aura échappé. Peut-être aussi l'avez-vous aimée : il est un âge où tout plaît , c'est un malheur. On prend quelqu'un sans savoir pourquoi , parce qu'il le veut , parce qu'on est trop jeune aussi pour savoir dire qu'on ne le veut pas , qu'on est pressé d'avoir une affaire , & que la plus promptement décidée paroît toujours la meilleure. On est amoureux quelque temps , les yeux s'ouvrent à la fin , on voit ce qu'on a pris , on s'ennuye de l'avoir , on en rougit , l'on quitte ; & voilà comme vous aurez eu Madame de Lurfay. Elle a , je crois , répondis - je , beaucoup d'amitié pour moi ; mais Eh oui , interrompit - elle , vous allez être discret , & ce ne sera que par vanité. Je ne crois pas , dit alors Madame de Mongennes , que ce soit - là sa raison. Il seroit trop d'injustice à Madame de Lurfay , s'il pensoit d'elle aussi mal , & je la trouve assez aimable pour n'être pas surprise qu'elle eût pu lui plaire.

Vous le trouvez , Madame , reprit-elle , d'un ton de pitié ; c'est un goût qui vous est particulier : elle a peut-être plu jadis , mais personne d'aujourd'hui n'étoit de ce temps-là. Il n'est pourtant pas si éloigné que vous ne puissiez vous en souvenir , repliqua Madame de Mongennes ; moi , qui vous parle , je l'ai vu , ce temps. Eh bien , Madame , répondit-elle , vous ne voulez pas apparemment qu'on vous croye jeune.

Comme elles en étoient-là , & qu'une aigreur polie se mettoit dans leurs discours , nous apperçûmes Versac. Madame de Sénanges l'appella , il vint à nous ; mais fans cet air libre que j'admirois en lui , & que je cherchois vainement à prendre. Il sembloit que la vue de Madame de Mongennes le gênât , & qu'elle eût sur lui cette supériorité qu'il avoit sur toutes les autres femmes.

Ah ! venez , Comte , lui dit Madame de Sénanges , j'ai besoin de vous contre Madame , qui me soutient , depuis deux heures , des choses inouïes. Je le croirois bien , répondit-il sérieusement ; avec un esprit supérieur , il n'y a rien de bizarre & même d'absurde , qu'on ne puisse soutenir avec succès : eh bien , quel étoit l'objet de la dispute ? Vous con-

noïffez Madame de Lurfay, lui demanda-t-elle ? Excessivement, Madame, répondit-il ; c'est assurément une personne respectable, & dont tout le monde connoît les agréments & la vertu. Madame foutient, reprit-elle, qu'on peut encore aimer Madame de Lurfay avec décence. J'y trouverois pour moi, dit-il, plus de générosité & de grandeur d'ame. C'est ce que je dis, répartit-elle, & qu'on ne peut s'attacher à quelqu'un de l'âge de Madame de Lurfay, fans se faire un tort considérable. Cela est exactement vrai, répartit-il, mais du premier vrai. Il y a mille belles actions comme celles-là qu'on ne sauroit faire sans se commettre, & qui ne prennent jamais en bien dans le monde. Eh ! que dites-vous, dit Madame de Mongennes ? On excuse tous les jours des goûts extraordinaires : plus ils sont bizarres, plus on s'en fait honneur ; & vous voudriez.... Oui, Madame, interrompit-il, non-seulement on les tolere, on fait pis, on les approuve ; & vous n'ignorez pas que j'en ai des preuves : mais le public n'est pas toujours aussi complaisant que je l'ai trouvé ; il est des goûts qu'il s'obstine à proscrire.

Il seroit, comme vous le dites, peu

complaisant, reprit-elle, & j'ajoute qu'il seroit fort injuste, si l'on ne pouvoit aimer Madame de Lursay sans qu'il y trouvât à redire : je conviens qu'elle n'est plus de la première jeunesse; mais combien ne voit-on pas de femmes, beaucoup moins jeunes qu'elles, inspirer encore des sentiments, ou du moins chercher à les faire naître? Cela n'est pas douteux, dit Versac; mais aussi ne le souffre-t-on pas tranquillement. Ah! pour cela, dit Madame de Sénanges, on en voit fort peu : il est un âge où l'on fait qu'il faut se rendre justice. Oui, reprit Versac; mais il me semble qu'il n'arrive pour personne, & que communément on meurt de vieillesse en l'attendant encore. Moi, par exemple, je connois des femmes qui ont vieilli beaucoup, extrêmement, qui, par conséquent, sont devenues laides, & ne s'en doutent seulement pas; & qui croient de la meilleure foi du monde, avoir encore tous les charmes de leur jeunesse, parce qu'elles en ont conservé soigneusement tous les travers. Ah! que c'est bien, Madame de Lursay, s'écria-t-elle! des travers qu'on prend pour des charmes! il est inconcevable combien cela est frappant : cela est d'un lumi-

neux particulier : & combien de gens cela ne peint-il pas ? Pour moi, j'y reconnois mille personnes. Pas encore toutes celles à qui cela ressemble, dit Madame de Mongennes ; & vous l'attribuez à beaucoup d'autres pour qui il n'est point fait : car, en vérité, Madame de Lursay n'est ni vieille, ni ridicule. Je ne conçois rien à votre entêtement, Madame, répliqua Madame de Sénanges ; il me pique : laissons-là ses ridicules, ils sont prouvés ; mais enfin, quel âge a-t-elle donc ? Eh bien ! Madame, dit Versac, elle n'a véritablement que quarante ans : mais je soutiens qu'elle en a plus, parce que je ne l'aime pas assez pour permettre qu'elle n'ait que son âge. Assurément vous vous trompez, répliqua-t-elle aigrement ; quarante ans ! il est impossible qu'elle n'ait que cela. Je me souviens.... Madame, interrompit-il, en pouffant cela jusques à la calomnie, elle en a quarante-cinq ; mais je ne saurois aller plus loin. Au reste, voudriez-vous bien me dire à propos de quoi cette obligeante dissertation sur Madame de Lursay ?

Vous le voyez bien, dit-elle ; ce ne peut être qu'à propos de l'amour qu'elle avoit inspiré, l'on ne fait comment,

à M. de Meilcour. Ah ! Madame, répondit-il d'un air mystérieux, pour peu qu'on estime les gens, on ne dit point ces choses-là tout haut; on ne devrait pas même les penser: mais la foiblesse humaine ne permet pas une si grande perfection. Je ne connois personne qu'un fait pareil, s'il étoit avéré, ne perdît à jamais dans le monde. M. de Meilcour a sans doute pour Mad. de Lursay de l'estime, du respect, de la vénération même, si vous voulez; mais il seroit trop dangereux pour lui qu'on le soupçonnât seulement du reste. Vous le défendez mieux que lui-même, reprit-elle; vous voyez qu'il s'en laisse accuser sans répondre, & que ce propos l'embarrasse. Peut-être aussi, dit-il, ne fait-il que l'ennuyer, & j'en serois peu surpris. A l'égard de son embarras, je ne vois pas ce que vous en pouvez conclure. Etre embarrassé de l'accusation, n'est pas être convaincu du crime. Il est bien vrai que Madame de Lursay a pour lui d'assez tendres sentimens: mais qui, dans le monde, est à l'abri de ces accidents-là? Répond-on de toutes les passions qu'on inspire; & pourvu qu'on les méprise, qu'on les rende bien infortunées, quand il n'est pas de la

dignité de s'y prêter, que reste-t-il au public à dire? Je suis, pour moi, très-certain que M. de Meilcour a fait de même, & qu'il n'a pas là-dessus la moindre complaisance à se reprocher. Tant pis si cela est vrai, dit Madame de Mongennes; je ne vois pas qu'il puisse mieux faire, ou du moins je vois qu'il pourroit faire beaucoup plus mal.

Malgré l'extrême & malheureuse déférence que j'ai pour tout ce que vous pensez, Madame, répondit Verfac, je ne saurois être de votre avis. Pour vous, Madame, continua-t-il, en parlant à Madame de Sénanges, je suis surpris que vous soyez assez mal instruite de son choix, pour avoir encore Madame de Lursay à lui reprocher. Moi! lui dit-elle, je suis, je vous jure, dans la bonne foi; il ne m'a point encore fait de confidences. Qu'importe, Madame? vous à qui j'ai vu deviner tant de choses plus obscures que ne l'est le secret de son cœur, ne pourriez-vous pas vous servir encore de votre pénétration? par pitié, Madame, devinez-nous. Non, dit-elle, cela ne seroit pas convenable: quand il m'aura confié ses tourments, je verrai ce qu'il fera à propos de lui répondre. Allons, Monsieur, me dit Ver-

fac, confiez ; vous êtes trop heureux ; mais, ajouta-t-il, en me voyant interdit, ces sortes de confidences se font rarement devant témoins. Enfin, demanda-t-elle, qu'est-ce donc que ce secret ? Je ne l'imagine pas. J'en suis fâché, Madame, répondit-il ; car si vous ne paroissez pas avoir deviné quelque chose, on n'aura rien du tout à vous dire. Vous concevez bien, Madame, dit alors Madame de Mongennes, que ce secret si merveilleux ne peut vous échapper. Et cependant, reprit-elle, on me le cache encore.

Je crois voir à présent, dit Versac, que nous ne risquons plus rien à vous l'apprendre. Mais où soupez-vous aujourd'hui ? Au fauxbourg ? Oui, répondit-elle, mais ce n'est pas chez moi : nous allons toutes deux chez la Maréchale de *** ; vous devriez bien y venir. Je ne faurois, dit-il ; il y a aussi un fauxbourg où je soupe, mais ce n'est pas le vôtre. Quelque tendre engagement vous y retient sans doute ? Tendré ! reprit-il, non. Est-ce toujours la petite de *** ? Il seroit un peu difficile, répartit-il, que ce fût toujours elle ; je ne l'ai jamais eue. Ah ! quelle folie, s'écria Madame de Mon-

gennes, dénier une affaire aussi publique, & dont tout le monde se tue de parler depuis deux mois ! Je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous fussiez quelquefois persuadée que je ne prends pas toujours, ni toutes les femmes, ni tous les travers qu'on me donne. Est-ce, dit Madame de Sénanges, une vieille affaire ? Non, dit-il, j'en ai fini une ce matin. Pourroit-on savoir qui vous attache à présent ? Qui ? La plus nouvelle ? Oui, la plus nouvelle.

Vous l'ignorez ! reprit-il ; il est singulier que vous ne sachiez pas qui c'est ; on se tuera d'en parler, vous l'apprendrez de reste : j'imaginois pourtant que le fait étoit déjà public. Cela s'est commencé très-vivement à l'Opéra, continué ailleurs, & cela s'achève aujourd'hui dans ma petite maison. Elle est charmante, ajouta-t-il, ma petite maison : je prétends au premier jour vous y donner une fête. Cela est galant au possible, dit Madame de Mongennes ; est-ce... ? Oui, Madame, interrompit-il, c'est toujours la même. Eh bien ! acceptez-vous ma proposition ? Une fête dans une petite maison ! dit Madame de Sénanges ; vous

n'y pensez pas : voilà de ces parties qui ne sont pas décentes, & qu'on a raison de blâmer.

Mais quel conte ! reprit Versac ; & quand il seroit vrai qu'on les blâmât ; seroit-il juste de s'en contraindre ? Cachez-vous ; le public vous devine-t-il moins ? Quelques égards que vous vouliez avoir pour lui , il est sûr qu'il parle. Et d'ailleurs, je ne connois, moi, rien de plus décent qu'une petite maison, rien qui vous expose moins à ces discours qu'il semble que vous craigniez. Je commence même à croire que l'amour des bienséances, plus encore que la nécessité, les a mises à la mode.

N'est-ce pas dans une petite maison qu'on soupe sans scandale tête-à-tête ? Et peut-on, sans cette ressource, former aujourd'hui un engagement ? N'en fait-elle pas même un des premiers articles ? Une femme qui se respecte, c'est-à-dire, qui, avec le cœur tendre, ou l'esprit libertin, veut cacher sa foiblesse, ou ses sottises, peut-elle en imposer sans le secours d'une petite maison ? Eh quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré, que les plaisirs qu'on y goûte ? Tous deux soustraits à une pompe embarrassante, arrachés de ces ap-
partements

partemens somptueux où l'amour querelle, on languit sans cesse ; c'est dans une petite maison qu'on le réveille, ou qu'on le retrouve : c'est sous son humble toit que l'ont sent renaître ces desirs étouffés dans le monde par la dissipation, & qu'on les satisfait sans les perdre.

Ah ! Comte, dit Madame de Sénanges en riant, s'il étoit vrai qu'une petite maison eût cette dernière vertu, qui voudroit en habiter une grande ? Je ne vous dirai pas bien positivement qu'on ne les y perde pas, reprit Versac, mais il est sûr qu'on les y amuse davantage. C'est toujours y gagner, répondit-elle ; mais en attendant qu'on accepte la fête que vous proposez, vous feriez bien de souper tous deux chez moi à mon retour de Versailles, qui sera dans fort peu de jours ; je vous le manderai, Versac. A moi ! s'écria-t-il ; vous connoissez mes distractions, j'oublierai peut-être de le faire avertir : écrivez-lui, cela sera plus sûr & plus honnête, & il voudra bien m'instruire du jour que vous aurez choisi. Je le veux bien, dit-elle, c'est un billet sans conséquence. Oh ! vous êtes insoutenable aussi avec vos ménage-

ments sur les bienféances ; je ne vois personne les pousser aussi loin que vous ; vous en deviendrez ridicule à la fin , reprit-il. Il est bon de s'observer ; mais une trop grande exactitude est gênante : je meurs de peur que vous ne deveniez prude. Non , répondit-elle , pour prude , je ne crois pas que je la devienne , cela n'est pas de mon caractère ; mais je vous avouerai que je hais l'indécence. Être indécente , est une chose qui me révolte , & que je ne pardonne pas. On ne sauroit penser autrement quand on est aussi-bien née que vous l'êtes , répondit-il d'un air sérieux ; mais rassurez-vous sur ce billet , tous les jours on en écrit de pareils. Viendrez-vous , Monsieur , me demanda-t-elle ? Je desire assurément de le pouvoir , Madame , répondis-je ; mais je ne fais si je ne vais pas à la campagne avec ma mere , avant votre retour. Non , Monsieur , me dit Versac , non , vous n'irez pas à la campagne , ou vous en reviendrez : ce n'est pas dans une situation aussi charmante que la vôtre , qu'on s'embarque dans de semblables parties.

Quelque chose que pût dire Versac , mon air mécontent lui prouvoit qu'il

ne me persuadoit pas , & je m'apperçus que Madame de Sénanges s'allarmoît de l'obstacle que j'apportoïs à ce souper. Versac , qui avoit résolu de m'enlever à Madame de Lursay , m'engagea si positivement , qu'il me fut impossible de songer davantage à me défendre , & je promis , très - décidé à manquer à une parole que je donnois aussi forcément.

Je révois avec un extrême chagrin à la violence qu'on me faisoit , & je me conformois plus que jamais dans l'idée que Madame de Sénanges , malgré ses discours contre l'indécence , n'étoit que ce qu'au premier coup d'œil elle m'avoit paru ; elle ne s'en flatta pas moins , que je ne m'occupois que de mon bonheur prochain.

Que je suis satisfaite de votre complaisance ! me dit-elle tendrement ; vous êtes charmant ! cela est vrai , vous êtes charmant ! Mais dites-moi donc , que vous serez bien - aise de me revoir. Oui , Madame , répondis-je froidement. Je ne fais , continua-t-elle , si je devrois vous dire que je penserai à vous avec plaisir : je crains que vous ne vous intéressiez que médiocrement à ce que je pourrois vous apprendre là - dessus.

Pourquoi, Madame, répondis-je ? Ah ! pourquoi, reprit-elle ? Voilà ce que je ne dois pas encore vous apprendre. Cependant... ; mais quel usage ferez-vous de ce que je vous dirai !

Excédé d'impatience & d'ennui, j'allois, je crois, la prier de vouloir bien ne me rien confier, lorsqu'au détour de l'allée, je vis Madame de Lursay, Hortense & sa mere, qui venoient vers nous. Le désordre où cette vue inopinée me plongea, fut extrême. Sans croire que je fusse aimé d'Hortense, j'étois désespéré, qu'après l'avoir quittée si brusquement, elle me trouvât avec Madame de Sénanges. Quoique la crainte de déplaire à Madame de Lursay, ne m'occupât plus, sa présence ne laissoit pas de m'embarasser. Le reproche de fausseté qu'elle m'avoit fait devant Hortense, & la dernière querelle que nous avions eue ensemble, m'avoient aigri contr'elle au dernier point, & m'éloignoient d'un raccommodement dont je craignois les suites ; mais je redoutois ses discours. Sans découvrir l'intérêt qui la feroit parler sur mes liaisons avec Madame de Sénanges, sachant même, à cet égard, se couvrir du masque le plus noble, elle pouvoit faire penser

à Hortense qu'elles n'étoient pas innocentes, &, si elle n'alloit pas à me détruire dans son cœur, contribuer du moins à m'en fermer l'accès pour toujours. Je m'efforçois vainement de cacher mon trouble; il étoit peint dans toutes mes actions & dans mes yeux: je n'osois les lever sur Hortense, & ne pouvois pas en même-temps les porter ailleurs; un charme secret & invincible les arrêtoit sur elle malgré moi.

Madame de Lursay me parut pénétrée de douleur; mais accoutumée à prendre sur elle, son visage changeoit à mesure qu'elle approchoit de nous; & elle répondit en souriant, & de l'air du monde le plus libre & le plus ouvert, à la révérence décontenancée que je leur fis. Pour Hortense, que j'examinois avec soin, elle ne marqua, en me voyant, ni trouble, ni plaisir. J'entendois cependant de tous côtés se récrier sur ses charmes, & j'en sentois augmenter mon amour & ma douleur. Nous passâmes sans nous parler.

Voilà donc, dit Madame de Mongennes, en regardant Madame de Lursay, cette femme qu'on ne pourroit plus aimer que par générosité? Il seroit singulier assurément, qu'avec autant d'a-

gréments , elle ne pût pas faire une passion. Hélas ! oui , Madame , répondit Madame de Sénanges , elle a précisément ce malheur-là , & votre étonnement ne le fera pas cesser. Eh bien ! Monsieur , ajouta-t-elle en s'adressant à moi , rien ne pourra-t-il vous tirer de votre rêverie ? Est-ce Madame de Lursay qui la cause ? Je vous ai déjà dit , Madame , interrompis-je , qu'elle ne prend rien sur mon cœur ; une autre idée que la sienne , l'occupe trop vivement pour qu'il puisse être partagé : & dût cette passion causer tous les tourments de ma vie , je sens avec plaisir qu'elle n'en peut jamais être effacée.

L'amour dont j'étois pénétré , me donnoit une expression de sentiment à laquelle Madame de Sénanges se méprit. Je vis ses yeux s'animer. Vous , malheureux ! me dit-elle ; eh , pourquoi le feriez-vous ? Devez-vous seulement imaginer que vous puissiez l'être ; & faisons quelque chose qui doive vous le faire craindre ? soyez constant , mais que ce ne soit que pour être toujours heureux ! Je reconnus sa méprise , & la lui laissai. Il m'importoit assez peu qu'elle me crût amoureux d'elle , & j'étois sûr qu'elle ne pourroit pas le croire long-temps.

Verfac, qui s'amusoit à contredire Madame de Mongennes, repassa dans cet instant de notre côté. N'est-il rien arrivé d'extraordinaire à Madame de Mongennes, qui ait bouleversé ses idées, demanda-t-il ? Elle veut que Madame de Lursay soit belle, & n'imagine seulement pas que Mademoiselle de Théville puisse l'être. Mais sur la dernière partie de ce qu'elle pense, je serois assez de son avis, répondit Madame de Sénanges : Mademoiselle de Théville a plus d'éclat que de beauté, plus d'air que de taille; c'est en tout une personne à passer fort vite. Pour moi, qui m'y connois, dit Verfac, je ne lui trouve qu'un défaut, c'est d'avoir l'air trop modeste : elle s'en défera dans le monde vraisemblablement ; & plutôt au Ciel que je fusse le premier à l'en corriger ! Donnez-lui, si vous pouvez aussi, l'air spirituel, dit Madame de Mongennes ; défaites-la de ces grands yeux inanimés, dont il paroît qu'elle ne fait que faire : jetez-y de l'intention & du feu, ce sera un d'autant plus bel ouvrage, que sûrement il n'est pas facile. Si vous le trouviez plus aisé, répartit-il, il le seroit bien moins ; & la façon dont vous parlez d'elle,

m'assure qu'elle n'a rien à acquérir.

Indigné de la basse jalousie qui régnoit dans les discours de ces deux femmes, & du peu de cas qu'elles faisoient de la beauté de Mademoiselle de Théville, je ne pus me contenir. En effet, dis-je à Versac, elle est trop belle pour qu'on ne veuille pas lui trouver des défauts; il est plus sûr de louer Madame de Lurfay, elle peut enlever moins de conquêtes.

L'air méprisant avec lequel je parlois, ne devoit pas plaire à Madame de Mongennes; mais je lui aurois dit des choses plus désobligeantes, qu'elle ne s'en seroit pas offensée: ses desseins sur moi étoient moins détruits que dissimulés; & quoiqu'elle n'affectât plus cette grande vivacité qui avoit allarmé Madame de Sénanges, & que le desir qu'elle avoit de m'engager fût extérieurement modéré, il n'en étoit pas dans le fond moins ardent. Elle jugeoit, aux façons froides que j'avois pour Madame de Sénanges, que je ne l'aimois point; & trop sotte pour n'être pas excessivement vaine, elle ne doutoit point que je ne lui cédaſſe aussi-tôt qu'elle le voudroit. Je jugeois de ses espérances par ses attentions, & par certains regards

dont je commençois à comprendre la valeur, quoiqu'ils ne m'en trouvaissent pas plus sensible.

Depuis que j'avois rencontré Mademoiselle de Théville, j'avois senti redoubler l'ennui que m'inspiroit Madame de Sénanges; mais la crainte de lui faire penser que j'étois impatient de retrouver Madame de Lursay, m'avoit retenu auprès d'elle. Heureusement, ma contrainte ne fut pas longue, & elle partit peu d'instants après, en me priant de songer à elle, & en m'assurant qu'elle n'oublieroit pas de m'écrire à son retour de Versailles. Je me séparai d'elle & de Versac, résolu de chercher l'un avec autant de soin, que je me promettois d'en mettre à éviter l'autre.

Je ne fus pas plutôt libre, que je cherchai Mademoiselle de Théville. Quelque chose que je souffrisse de sa froideur, je souffrois encore plus de son absence: il sembloit, quand je ne la voyois pas, que ma jalousie me tourmentât plus violemment; j'imaginois qu'elle pensoit sans distraction à Germeuil, & que son cœur jouissoit trop tranquillement d'une idée que je lui croyois si chère; j'espérois que du

moins ma présence l'empêcheroit de s'en occuper autant que je le craignois : enfin , & sans tous ces motifs , je voulois la revoir , duffai-je encore être témoin de son amour pour mon rival.

Enfin , je la retrouvai. Elles venoient de mon côté. Madame de Lursay rougit à ma vue ; mais peu inquiet de ses mouvements , ce fut dans les yeux d'Hortense que je cherchai ma destinée. Il me parut qu'elle me voyoit arriver comme quelqu'un à qui l'on prend peu d'intérêt. J'eus lieu de penser qu'il lui étoit égal que je fusse auprès de Madame de Sénanges , ou auprès d'elle ; & les nouvelles preuves que je recevois de son indifférence , acheverent de me percer le cœur.

Madame de Lursay , pendant le temps que j'employois à examiner Hortense , me regardoit fixement , & d'un air railleur , dont enfin je m'apperçus , & qui redoubla l'aversion que je commençois à sentir pour elle. Je savois tout ce qu'elle avoit à me dire , & les idées qu'elle s'étoit faites sur Madame de Sénanges. Ce qui s'étoit passé entr'elle & moi , étoit encore trop secret pour que ce lui fût une raison de se contraindre. Elle pouvoit , sans se sacrifier , parler

librement du nouvel amour dont elle me croyoit occupé, & j'étois presque certain qu'elle l'avoit fait : si nous avions été seuls, j'aurois été moins embarrassé d'une explication, où j'aurois pu lui montrer qu'il ne me restoit pour elle pas plus d'estime que d'amour; mais la présence de Madame de Thévillè & d'Hortense, lui donnoit sur moi un avantage que, sans renoncer à toutes bienséances, je ne lui pouvois ôter.

Eh bien! Monsieur, me demanda-t-elle d'un ton railleur, ce mal de tête si violent n'a pas, ce me semble, été de longue durée? En effet, répondis-je, la promenade l'a dissipé. Seroit-ce seulement à la promenade qu'il faudroit, repliqua-t-elle, attribuer une guérison si prompte; & Madame de Sénanges y fera-t-elle comptée pour rien? Je n'avois pas encore imaginé, répondis-je, que ce fût elle que j'en dusse remercier. Instruit par vos bontés de tout ce que je lui dois, je n'oublierai pas de lui en marquer ma reconnoissance. Elle vous en donnera sans doute des sujets plus importants, répondit-elle, & je la crois personne à ne pas borner ses bienfaits à si peu de chose. Elle est fort noble, Madame de Sénanges; mais comment

êtes-vous resté ici sans elle? Apparemment, répartis-je avec une aigreur qui commençoit à me surmonter, qu'il ne m'a pas été possible de la suivre : mais la certitude de la revoir bientôt, adoucit extrêmement le regret que j'ai de son absence.

Madame de Lursay ne me répondit que par un regard d'indignation qui redoubla la mienne; & sans rien dire, nous nous exprimâmes avec force toute la colere que nous ressentions. Elle ne s'en tint pas aux regards; & croyant me mortifier d'avilir Madame de Sénanges, elle employa tout son esprit à peindre avec les traits les plus marqués, ses vices & ses ridicules. Elle ne pouvoit pas en penser plus mal que moi-même; mais loin de l'en laisser médire à son gré, je me crus obligé de la défendre, & je le fis avec tant d'ardeur, & si peu de ménagement, qu'il ne fut plus possible à Madame de Lursay de douter de la nouvelle passion, dont auparavant elle ne faisoit que me soupçonner. Aveuglé par ma colere, je ne crus pas que ce fût assez que je parusse estimer Madame de Sénanges, & j'en parlai comme si je l'eusse trouvée jeune, jolie & spirituelle, & avec cet enchantement où

nous met un objet qui commence à nous plaire.

Je m'apperçus, à la douleur de Madame de Lursay, que je venois de la convaincre qu'elle m'avoit perdu, & je goûtai pendant quelques instants le plaisir de la vengeance. Ce fut trop tard que je sentis ce qu'il m'alloit coûter. Occupé du desir de la tourmenter, j'avois oublié qu'Hortense m'écoutoit, & que je ne pouvois persuader l'une de mon amour pour Madame de Sénanges, sans donner à l'autre la même idée. Cette réflexion que je fis enfin, m'accabla. Avant une si cruelle étourderie que celle que je venois de faire, je n'avois à combattre que la froideur d'Hortense; mais comment lui oser parler de ma tendresse, après avoir avoué que Madame de Sénanges avoit fait sur moi la plus vive des impressions? Devois-je lui confier les raisons qui m'avoient porté à louer avec opiniâtreté une femme si digne de mépris? Pouvois-je moi-même, sans mériter le sien, me justifier aux dépens de Madame de Lursay, & sacrifier le secret de son cœur? Moi, à qui l'honneur imposoit si sévèrement la loi de ne le laisser même jamais pénétrer!

Plus je me voyois condamné à gar-

der le silence, moins j'espérois pouvoir fortir de l'embarrassante situation où je m'étois mis; quelque peu d'intérêt qu'Hortense eût paru prendre à mes discours, je ne fais qu'elle idée, que je trouvois sans fondement, mais qui ne m'en occupoit pas moins, ranimoit mes espérances. Presque certain que je serois un jour obligé de me justifier auprès d'elle, je préparois déjà tout ce qui pouvoit détruire dans son esprit une prévention qu'elle auroit prise avec d'autant plus de justice, que j'avois travaillé moi-même à la lui donner. Sa tristesse augmentoit encore mon trouble & mon inquiétude. Un état aussi singulier que le sien, ne pouvoit guere être attribué qu'à une passion secrète & malheureuse; mais s'il étoit vrai, comme ce jour même je l'avois crû, qu'elle aimât Germeuil, quelle pouvoit être la cause de sa mélancolie? Quand je les avois quittés, aucun nuage ne paroissoit devoir s'élever entr'eux; son absence avoit-elle pu faire naître un si violent chagrin? On s'attriste quand on perd pour long-temps ce qu'on aime: ne fait-on que le quitter pour quelques instants, on pense à lui, l'on s'en occupe; mais cette rêverie est plus tendre que dou-

loureuse : Germeuil n'étoit donc pas l'objet de ses peines. Dans le fond, je ne pouvois le croire mon rival, que parce qu'il est assez naturel que quand on en craint un auprès d'une femme, ce soit l'ami qu'elle paroît aimer le plus tendrement, & qui nous cause le plus d'inquiétude.

Le moyen le plus simple de me délivrer des miennes, étoit, sans doute, de m'expliquer avec Hortense; & je le sentoie bien : mais convenir que cette explication m'étoit nécessaire, n'étoit pas me la rendre plus facile. Je n'entrevoiois rien qui pût me conduire sûrement à l'éclaircissement que je souhai-tois, & m'aider à découvrir si Germeuil étoit cet inconnu que je savois aimé, ou si je n'avois pas à craindre quelqu'autre que lui.

Absorbé dans cette confusion d'idées & de sentiments, les parcourant toutes, les éprouvant tous, sans m'arrêter sur aucun, je marchois auprès d'Hortense dans un état peu différent du sien. Je voulois interrompre sa rêverie, & je ne trouvois rien à lui dire. Ce fut aussi vainement que je cherchai à fixer ses yeux sur moi, & nous arrivâmes à la porte sans qu'il lui fût rien échappé de tout ce qui pouvoit m'instruire, ou me satisfaire.

Madame de Lurfay qui, depuis le pagnéyrique qu'elle m'avoit entendu faire de Madame de Sénanges, ne m'avoit point parlé, après avoir vu partir Madame de Théville & Hortense, me demanda, mais avec une douceur extrême, si je voulois qu'elle me remenât chez moi, ou qu'elle me conduisît chez elle. Le chagrin que ce jour même elle m'avoit causé, & l'état où m'avoit mis l'opiniâtre froideur d'Hortense, m'éloignoient également de ce qu'elle me proposoit; & je lui répondis sèchement que je ne pouvois faire ni l'un, ni l'autre. Il me parut qu'elle étoit consternée de ma réponse, & de la profonde & sérieuse révérence dont je l'avois accompagnée; cependant elle insista. Je lui soutins avec moins de ménagement encore, que des raisons invincibles s'opposoient à ce qu'elle desiroit, & nous nous séparâmes enfin tous deux, tristes & mécontents l'un de l'autre.

Je rentrai chez moi, l'esprit & le cœur trop tourmentés pour vouloir y voir personne; je passai toute la nuit à faire sur mon aventure les plus cruelles & les plus inutiles réflexions.

On connoît assez les songes des amants, leurs incertitudes, leurs différentes ré-

solutions , pour concevoir tous les mouvements dont je fus agité tour-à-tour ; & j'ai trop parlé de mon peu d'expérience, on voit trop par ce récit combien je lui devois d'idées fausses, pour avoir besoin de m'arrêter sur ce sujet plus long-temps.

Je ne savois encore à quel projet je devois m'arrêter, lorsqu'on entra chez moi. Je reçus en même-temps ce billet de la part de Madame de Lursay.

Si je ne consultois que votre cœur, je ne prendrois pas la peine de vous écrire, mon silence sans doute m'épargneroit de nouveaux affronts ; plus tendre que je ne suis vaine, je ne crains pas de m'y exposer encore. Je vais aujourd'hui à la campagne pour deux jours : vous ne mériteriez pas que je vous en avertisse, beaucoup moins que je vous priasse de m'y accompagner ; cependant je fais l'un & l'autre. Tant d'indulgence de ma part, ne vous rendra peut-être que plus ingrat ; mais il me sera doux de vous confondre par mes bontés, si je ne puis vous y rendre sensible. Je suis d'ailleurs curieuse de savoir si vous trouvez à Madame de Sénanges autant de charmes que vous lui en trouviez hier. Je veux bien encore m'inquiéter de ce que vous

penfiez fur ce fujet. Songez que je puis ne le pas vouloir long-temps. Adieu, je vous attends à quatre heures.

Ce billet ne m'ôta rien de ma colere contre Madame de Lurfay, avec qui je ne voulois point d'explication; ainfi, fans réfléchir fur cette partie de campagne fi fubitement formée, & dont la veille je n'avois pas entendu parler, je lui écrivis avec la derniere froideur, qu'il m'étoit impoffible de faire ce qu'elle defiroit, & que j'avois pris, la veille, des engagements que je ne pouvois rompre. Dans la fituation où nous étions enfemble, cette réponfe étoit impertinente; mais plus je le fentis, plus je fus content de la lui avoir faite. J'étois déterminé à rompre avec elle. C'étoit, de tous mes projets, le feul qui me fût ~~rofté~~ *rofté* conftamment dans l'efprit, & je ne pouvois me blâmer d'un refus qui, felon toutes les apparences, affuroit & avançoit notre rupture.

La haine que je reffentois alors pour Madame de Lurfay, ne me l'avoit pas feule dictée. J'avois craint encore moins d'ennui pour moi, à être auprès d'elle, que de chagrin à être éloigné d'Hortenfè, que je ne voulois pas quitter, dans

des circonstances où il m'étoit important de lui dire que je l'aimois, ou de veiller du moins sur mes rivaux. Je passai à m'occuper de son idée, tous les moments où il ne m'étoit pas encore permis de la voir; & il étoit à peine cinq heures, que je volai chez elle.

J'arrivai bientôt, on ouvrit. Entre quelques équipages que je vis dans la cour, je reconnus celui de Madame de Lursay. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire connoître la faute que j'avois faite, & l'impossibilité de la réparer me désespéra. Je ne pouvois plus douter qu'Hortense ne fût de cette partie que j'avois refusée. La hauteur avec laquelle j'avois écrit à Madame de Lursay que je ne pouvois en être, ne me permettoit pas de songer à la renouer avec elle, & ne la dispensoit que trop de vouloir bien m'en prier encore.

Plein de fureur contre moi-même, j'entrai, mais décontenancé & tremblant. Madame de Lursay pâlit à ma vue, & il me parut qu'elle lui causoit autant de colere que d'étonnement. Quoique je méritasse toute sa haine, je ne laisai pas de m'offenser autant de ce qu'elle m'en marquoit, que si elle m'eût fait

injustice. Je ne m'arrêtai pas long-temps à cette idée. Hortense qui parloit à Germeuil, l'air familier que je lui trouvois avec lui, la surprise qu'elle marqua en me voyant, & sa rougeur subite, étoient pour moi des objets qui anéantissoient tous les autres dans mon esprit, & me donnoient seuls à rêver.

Vous venez sans doute avec nous, Monsieur, me demanda Madame de Thévillè ? Non, Madame, répondit vivement Madame de Lursay : je l'en avois prié, mais il a des engagements qu'il ne sauroit rompre ; je crois que vous les devinez. Quelle folie ! s'écria Germeuil ; je vous jure, Madame, qu'il n'a rien à faire. Je fais le contraire positivement, reprit-elle d'un air sec ; mais l'heure nous presse ; & il voudroit, sans doute, d'autant moins retarder notre départ, que sûrement nous retardons ses plaisirs. Adieu, Monsieur, me dit-elle en souriant ; je serai peut-être plus heureuse une autre fois, ou vous ferez moins occupé.

En achevant ces paroles, elle me présenta la main d'un air aussi libre que s'il n'eût été question de rien entre nous : & mourant de rage, je fus obligé de la conduire jusques à son carrosse.

Il feroit cependant fingulier , me dit elle tout bas , en descendant , que vous fuffiez fâché de la réponse que vous m'avez faite ; mais non , vous ne savez qu'offenser , & j'aurois tort de vous croire capable de repentir. Ah ! de grace , Madame , répondez-je , cessons de pareils discours ; le temps en est passé pour vous & pour moi. Je connois , reprit-elle , votre obligeante façon de répondre ; mais je veux bien ne m'y pas arrêter , vous m'avez accoutumée à être indulgente. Que je sache seulement si , comme vous ne pensez pas long-temps à la même chose , il ne vous auroit pas pris un remords ? Ne craignez pas de me l'avouer ; feroit-il vrai que vous voulussiez venir ? C'est , Madame , repartis-je une question à laquelle j'ai répondu dès ce matin. Il suffit , reprit-elle , & je vous supplie de vouloir bien oublier que j'ai osé vous la faire deux fois.

Elle me fit alors une de ces révérences choquantes , que je favois si bien lui faire quelquefois. Je voulois en vain déguiser mon chagrin. Voir Germeuil auprès d'Hortense , & penser que , dans la solitude de la campagne , il trouveroit mille moments pour lui dire

les choses les plus tendres , étoit un supplice que je ne pouvois supporter , sur-tout quand je me souvenois qu'il avoit dépendu de moi de me l'épargner. Je me repentis , en les voyant près de partir , de cette fausse honte à laquelle je venois de sacrifier l'intérêt le plus vif de mon cœur. Je tenois encore la main de Madame de Lursay , & je crus qu'il ne me seroit pas difficile d'obtenir d'elle , une chose qu'elle m'avoit paru desirer vivement. Je pris enfin assez sur ma sotte vanité pour essayer de me faire parler encore de cette partie , que je ne voyois faire sans moi , qu'avec la plus vive douleur. Si vous m'aviez averti plutôt , Madame , dis-je , à Madame de Lursay , vous ne m'aurez pas trouvé engagé. Oh ! je le crois , répondit-elle , sans me regarder. Si vous le voulez même , continuai-je.... Non , assurément , interrompit-elle , je ne veux rien. Je ne mérite pas le moindre des sacrifices que vous voudriez me faire , & n'en accepterai aucun. Vous pensiez différemment tout-à-l'heure , repris-je , & j'ai cru pouvoir.... Eh bien ! interrompit-elle encore , je pensois fort mal , & je m'en suis corrigée. A ces mots , elle me quitta , & me laissa

d'autant plus piqué, que je croyois m'être compromis, en la priant d'une chose qu'un moment auparavant j'avois refusée d'elle, & que j'avois vainement abaissé mon orgueil.

Quelque intérêt que j'eusse à ne point quitter Hortense, j'imaginai qu'il falloit le faire céder à ce que je croyois me devoir à moi-même, & que mon amour m'avoit même engagé trop loin; ainsi ne pouvant me pardonner d'avoir donné à Madame de Lurfay lieu de penser qu'elle me mortifioit, je les laissai partir, désespéré qu'Hortense, qui n'avoit seulement pas daigné me parler, n'eût pas été témoin de mes dernières démarches auprès de Madame de Lurfay, & qu'elle pût attribuer mes refus à mon amour pour Madame de Sénanges. Ils étoient déjà loin, que je n'étois pas encore sorti du trouble où cette situation m'avoit plongé. Revenu enfin à moi-même, je retournai chez moi, méditer profondément sur des minucies, penser faux sur tout ce qui m'arrivoit, & m'affliger jusques au retour d'Hortense.

Quoique je fusse qu'elle devoit être deux jours à la campagne, j'envoyai le lendemain savoir si elle n'étoit

pas revenue. Tourmenté par mon impatience & ma jalousie, le jour d'après j'y allai moi-même; & ne la trouvant pas; je fus cent fois tenté d'aller la joindre : mais plus vain encore que je n'étois amoureux, la crainte de faire croire à Madame de Lursay que je ne pouvois supporter son absence, l'emporta, &, malgré mes terreurs, me fit rester.

J'étois à peine rentré, qu'on m'annonça Versac. Quelque occupé que je fusse de mon amour, la solitude à laquelle je m'étois condamné, m'ennuyoit, & je fus charmé de le revoir. Je viens savoir, me dit-il, ce que vous faites depuis deux jours. Il n'y a pas d'endroit dans Paris que je n'aye parcouru sans vous y rencontrer. Je suis, répondis-je, de la plus mauvaise humeur du monde. Les amants heureux ont-ils du chagrin, me demanda t-il ? je ne suis pas fâché de vous voir sensible à l'absence de Madame de Sénanges; mais vous devez être si sûr d'être aimé... Ah! Ciel, m'écriai-je. Cette exclamation tragique me confond, interrompit-il à son tour : est-ce qu'on ne vous auroit pas encore écrit ? Non assurément, répondis-je, il n'y a que deux jours qu'elle
est

est partie, & vous savez qu'elle ne doit m'écrire qu'à son retour ici. Cela est vrai, répartit-il, mais je n'en suis pas moins surpris que vous n'avez encore entendu parler de rien. Avant-hier on vous demanda la permission de vous écrire; &, dans toutes les regles, vous auriez déjà dû recevoir quelques billets. C'est une femme charmante que Madame de Sénanges! On n'a jamais avec elle, ni sottises réflexions, ni lenteurs affectées à craindre. En un instant, son esprit a tout apperçu, son cœur a tout senti. Ce ne seroit pas, repris-je, ce qui me la feroit aimer davantage. Un peu d'indécision, quand il s'agit du choix d'un amant, sied, je crois, mieux à une femme, que cette précipitation dont vous savez si bon gré à Madame de Sénanges. Autrefois, dit-il, on pensoit comme vous, mais les temps sont changés. Nous parlerons là-dessus plus à loisir; revenons à Madame de Sénanges. Après les espérances que vous lui avez données, & les soins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne. Moi, m'écriai-je, je lui ai donné des espérances? Mais sans doute, répondit-il froidement: quand un homme de votre âge va chez

une femme comme Madame de Sénanges , paroît en public avec elle , & laisse établir un commerce de lettres , il faut bien qu'il ait ses raisons. Communément on ne fait point ces choses-là sans idée. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit , m'importe peu , repris-je ; je saurai la détromper. Cela ne fera pas honnête , répartit-il , & vous la mettez en droit de se plaindre de vos procédés.

Il me semble , répondis-je , que je suis plus en droit de me plaindre des siens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur ? Votre cœur ! dit-il ; jargon de Roman. Sur quoi supposez-vous qu'elle vous le demande ? Elle est incapable d'une prétention si ridicule. Que demande-t-elle donc ? répondis-je. Une sorte de commerce intime , reprit-il , une amitié vive , qui ressemble à l'amour par les plaisirs , sans en avoir les fôtes délicatesses. C'est , en un mot , du goût qu'elle a pour vous , & ce n'est que du goût que vous lui devez. Je crois , repliquai-je , que je le lui devrai long-temps. Peut-être , dit-il. La raison vous éclairera sur une répugnance si mal fondée ; Madame de Sénanges ne vous inspire rien à pré-

sent ; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'incessamment elle ne vous paroisse plus aimable. Ce fera malgré vous, mais cela fera ; ou vous renoncerez à toutes sortes de bienséances & d'usages.

Je suis, quoi que vous en disiez, répondis-je, très-certain que cela ne feroit être. On pensera de moi ce qu'on voudra, il est décidé que je n'en veux point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il ; il ne vous reste seulement qu'à examiner si vous avez raison de n'en pas vouloir. Mais, vous, lui demandai-je, la prendriez-vous ? Si j'étois, dit-il, assez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je puisse faire autrement, & par mille raisons cependant je pourrois m'en dispenser. Eh ! pourquoi pourrois-je m'en dispenser moins que vous ?

Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Sénanges. Pour vous, c'est un devoir ; si je la prenois, moi, ce ne seroit que par politesse. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans le monde, & c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célèbres. Cela seul doit faire la différence de votre choix & du mien.

Permettez-moi une question, lui dis-je, ne soyez même pas surpris si, dans le cours de cette conversation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choses qui me sont trop nouvelles, pour que je les saisisse d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, aussi souvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous instruire, je me ferai toujours un vrai plaisir d'éclaircir vos doutes, répartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets qui, par leur étendue & leur variété, pourront nous mener loin, je voudrois que nous allassions chercher quelque promenade solitaire, où nous pussions n'être pas interrompus, & je crois que l'Etoile pourroit convenir à notre dessein. J'approuvai son idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretenîmes en chemin que de choses indifférentes, & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une conversation, qui n'a que trop influé sur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curiosité, lui

dis - je ; voudriez - vous la fatifaire ? N'en doutez pas , répondit-il , je ferai charmé de vous inftruire. Il y a des chofes qu'on ne peut ignorer long-temps fans une forte de honte , parce qu'elles renferment la fcience du monde , & que , fans elle , les avantages que nous avons reçus de la nature , loin de nous tirer de l'obfcurité , tournent fouvent contre nous. Je fais que cette fcience n'eft , à proprement parler , qu'un amas de minucies , & que beaucoup de fes principes bleffent l'honneur & la raifon ; mais en la méprifant , il faut l'apprendre , & s'y attacher plus qu'à des connoiffances moins frivoles , puifqu'à notre honte , il eft moins dangereux de manquer par le cœur que par les manieres.

Vous rêvez déjà , continua-t-il. Ce n'eft pas , répartis-je , que je ne vous prête une extrême attention ; mais ce ton sérieux me paroît fi peu fait pour vous , que je ne puis revenir de la furprife qu'il me caufe. Je vous trouve Philofophe , vous. . . . ! Ceffez de vous en étonner , interrompit-il : mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper long - temps ; & le befoin que vous avez d'être inftruit , m'a contraint

de vous montrer que je fais penser, & réfléchir. Je me flatte, au reste, que vous saurez me garder le secret le plus inviolable sur ce que je vous dis, & sur ce que je vais vous dire. Quoi ! lui dis-je en riant, vous pourriez être fâché que je disse : *Versac sait penser ?* Sans doute, repliqua-t-il fort sérieusement, & vous saurez bientôt pourquoi il m'est important que vous ne le disiez pas. Revenons à vous.

Je me suis apperçu avec surprise en mille occasions, que le monde vous étoit absolument inconnu. Quoique vous soyez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conserver jusques à présent les préjugés que je vous trouve. Je ne puis sur-tout m'étonner assez que vous connoissiez si peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites sur elles, pourront vous être utiles. Ce n'est pas cependant que je me flatte que vous puissiez marcher sûrement d'après mes seuls préceptes ; mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient long-temps vos lumières, ou vous empêcheroient peut-être à jamais d'en acquérir.

Quelque nécessaire que vous soit la connoissance des femmes, elle n'est ce-

pendant pas la seule à laquelle vous deviez vous borner. Celle des usages, des goûts, & des erreurs de votre siècle, doit partager vos soins, avec cette différence, qu'il vous sera facile de vous former des femmes l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connoîtrez peut-être jamais le reste parfaitement.

C'est une erreur de croire que l'on puisse conserver dans le monde cette innocence de mœurs que l'on a communément quand on y entre, & que l'on y puisse être toujours vertueux, & toujours naturel, sans risquer sa réputation ou sa fortune. Le cœur & l'esprit sont forcés de s'y gâter, tout y est mode & affectation. Les vertus, les agréments & les talents y sont purement arbitraires, & l'on n'y peut réussir qu'en se défigurant sans cesse. Voilà des principes que vous ne devez jamais perdre de vue : mais ce n'est pas assez de savoir que pour réussir, il faut être ridicule ; il faut étudier avec soin le ton du monde où notre rang nous a placés, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux, en un mot, qui sont en crédit ; & cette étude exige plus de finesse & d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit ? J'entends, reprit-il, ceux qui, dépendant du caprice, sont fujets à varier, n'ont, comme toutes les modes, qu'un certain temps pour plaire, & qui, pendant qu'ils sont en regne, effacent tous les autres. C'est dans le temps de leur vogue qu'il faut les saisir ; souvent il y a aussi peu de fruit à les prendre, lorsqu'on commence à s'en dégoûter, que de risque à les garder, lorsqu'ils sont absolument proscrits. Mais quand on fait, lui dis-je, que ce qui regne est un ridicule, comment peut-on se résoudre à le prendre ?

Bien peu de gens, répondit-il, sont assez en état de réfléchir, pour savoir ce qui en est ; & ceux qui pensent, se livrent souvent, même par réflexion, aux erreurs qu'intérieurement ils condamnent le plus. Vous dirai-je davantage ? C'est presque toujours à ceux d'entre nous qui raisonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions absurdes qui sont honte à l'esprit, & ce maintien affecté qui gâte & contraint la figure. Moi, par exemple, qui suis l'inventeur de presque tous les travers qui réussissent, ou qui du moins les per-

fectionne, pensez-vous que je les choisisse, les entretienne, & les varie, uniquement par caprice, & sans que la connoissance que j'ai du monde, regle & conduise mes idées là-dessus? Sans savoir, répondis-je, toutes les raisons qui peuvent vous déterminer, je conçois que vous n'imaginez des ridicules, que parce que vous les croyez des moyens de plaire dans la société.

Oui, je le crois, repliqua-t-il : la façon dont j'ai pris dans le monde, est, je pense, une assez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ne n'est qu'en suivant mes traces, qu'on peut parvenir à une aussi grande réputation. Ne foyez point, au reste, arrêté par le nom que je donne aux choses qui sont en possession de séduire : tant qu'un ridicule plaît, il est grace, agrément esprit; & ce n'est que quand, pour l'avoir usé, on s'en lasse, qu'on lui donne le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'apperçoit-on qu'un ridicule commence à vieillir? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il. C'est, je crois, une étude bien pénible, que celle que vous me prescrivez, répondis-je. Non, reprit-il; l'on peut réduire l'art de plaire aujour-

d'hui, à quelques préceptes assez peu étendus, & dont la pratique ne souffre aucunes difficultés. Je suppose d'abord, & avec assez de raison, ce me semble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre son nom célèbre. Le moyen le plus simple, & en même-temps le plus agréable pour y parvenir, est de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vue, de croire qu'il n'y a d'agrément que ce qui les séduit, & que le genre d'esprit qui leur plaît, quel qu'il soit, est en effet le seul qui doive plaire. Ce n'est qu'en paroissant soumis à tout ce qu'elles veulent, qu'on parvient à les dominer. Je puis aisément vous faire convenir de cette vérité; mais avant que de vous parler des femmes, j'ai quelques conseils à vous donner sur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde : conseils fondés, au reste, sur ma propre expérience.

Il faut d'abord se persuader, qu'en suivant les principes connus, on n'est jamais qu'un homme ordinaire; que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant; que les hommes n'admirent que ce qui les surpasse; & que la singularité seule pro-

duit cet effet sur eux. On ne peut donc être trop singulier, c'est-à-dire, qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne, soit par les idées, soit par les façons. Un travers que l'on possède seul, fait plus d'honneur, qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'est pas tout; vous devez apprendre à déguiser si parfaitement votre caractère, que ce soit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer; que vous cherchiez toujours sous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils font en effet. C'est aussi un grand défaut pour le monde, que de vouloir ramener tout à son propre caractère. Ne paroissez point offensé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croit vous avoir dérobés. Il vaut souvent mieux donner mauvaise opinion de son esprit, que de montrer tout ce qu'on en a; cacher sous un air inappliqué & étourdi, le penchant qui vous porte à la réflexion, & sacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguisons jamais avec plus de soin que devant ceux à qui nous croyons l'esprit d'examen. Leurs lumie-

res nous gênent. En nous moquant de leur raison, nous voulons cependant leur montrer qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans nous corriger, ils nous forcent à dissimuler ce que nous sommes, & nos travers sont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes, que ce soit moins pour prétendre à les instruire, que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paroissions quelquefois leurs imitateurs, pour être plus sûrement leurs juges; aidons-les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à se développer devant nous, & que notre esprit ne nous serve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'est qu'en paroissant se livrer soi-même à l'impertinence, qu'il n'échappe rien de celle d'autrui.

Vous me semblez vous contredire, interrompis-je : ce dernier précepte détruit l'autre; si je deviens imitateur, je cesse d'être singulier.

Non, reprit-il; cette souplesse d'esprit que je vous conseille, n'exclut pas la singularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous est pas moins nécessaire que l'autre : sans la première, vous ne frapperiez personne; sans la secon-

de, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins, vous perdriez le fruit de toutes les observations que vous feriez. D'ailleurs, on n'est jamais moins à portée de devenir ce que vous êtes, que lorsque vous paroissez être tout; & un génie supérieur fait embellir ce que les autres lui fournissent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes.

Une chose encore extrêmement nécessaire, c'est de ne s'occuper jamais que du soin de se faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez-vous lu, que celui de faire valoir les autres est plus convenable : mais il me semble qu'on peut s'en reposer sur eux; & pour moi, je n'ai encore vu personne, quelque modestie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de temps le secret de m'apprendre à quel point il s'estimoit, & combien je devois l'estimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui, dans le monde, m'a toujours paru réussir le moins à celui qui la pratique, c'est la modestie. Ne soyons pas intérieurement prévenus de notre mérite; je le veux : mais paroissions l'être : qu'une certaine confiance soit peinte dans nos yeux, dans nos tons, dans nos gestes,

& jusques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien, de nous-mêmes : ne craignons point de dire & de répéter, que nous avons un mérite supérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croit, que parce qu'ils ne cessent pas de dire qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur & de dégoût avec lequel on vous écouterait, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vue. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous, ne le fait que parce que vous ne lui laissez pas toujours le temps de parler de lui : plus modeste, vous seriez martyr de sa vanité. Je ne fais d'ailleurs, si quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, est plus blâmable que celui qui, en se taisant sur lui-même, pense qu'il fait un sacrifice à la société, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à se croire obligé d'être modeste.

Quoi qu'il en soit, il est plus sûr de subjuguier les autres, que de leur immoler sans cesse les intérêts de notre amour-propre. Le trop grand desir de leur plaire, suppose le besoin qu'on en a. Ils ne sont jamais plus portés à

nous juger avec sévérité, que lorsqu'ils nous voyent chercher fervilement à nous les rendre favorables. C'est avouer que nous croyons qu'un homme nous est supérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flattant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons, l'enhardit à nous trouver des défauts, sur lesquels, sans nos ménagements pour lui, il n'auroit peut-être jamais osé porter ses yeux : il est vrai qu'il veut bien s'y prêter ; mais la bonté avec laquelle il les excuse, est une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pousse la facilité jusques à vouloir bien nous rassurer, qui, en blâmant nos vices, nous estime assez peu pour ne plus nous dissimuler les siens, se feroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, si nous n'avions pas cru avoir besoin de la sienne.

Ce n'est pas-là le seul inconvénient où nous jette la timidité : je ne prétends pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'usage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'esprit & la figure, que pour peu d'instants ;

mais de cette timidité , qui naissant , ou du peu de connoissance que nous avons de nos avantages , ou du trop de cas que nous faisons de ceux des autres , nous jette dans le découragement , nous rend fort inférieurs à nous-mêmes , & nous donne pour maîtres , ou nous rend égaux du moins , des gens que la nature a placés au dessous de nous.

Vous ne sauriez donc trop présumer de vos forces , ni affoiblir assez celles des autres. Gardez-vous sur-tout de vous faire du monde une trop haute idée ; n' imaginez pas que pour y briller , il faille être doué d'un mérite supérieur : si vous le croyez encore , examinez - moi , voyez , (car je vais me donner pour exemple , & cela m'arrivera encore quelquefois) voyez ce que je deviens quand je veux plaire ; que d'affectations , de graces forcées , d'idées frivoles ! dans quels travers enfin ne donnai-je pas ?

Pensez-vous que je me sois condamné sans réflexion au tourment de me déguiser sans cesse ? Entré de bonne heure dans le monde , j'en saisis aisément le faux. J'y vis les qualités solides prosrites , ou du moins ridiculi-

971621

fées; & les femmes, seuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, sans me perdre, vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole; je devins étourdi, pour paroître plus brillant; enfin, je me créai les vices dont j'avois besoin pour plaire: une conduite si ménagée me réussit.

Je suis né si différent de ce que je paroïs, que ce ne fut pas sans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'esprit. Je rougissois quelquefois de mon impertinence: je ne médisois qu'avec timidité. J'étois fat, à la vérité, mais sans graces, sans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette supériorité que je me suis depuis acquise en ce genre.

Il est sans doute aisé d'être fat, puisque quelqu'un qui craint de le devenir, a besoin de veiller sans cesse sur lui-même, & que cependant il n'y a personne qui n'ait sa sorte de fatuité: mais il n'est pas si facile d'acquérir celle qu'il me falloit; cette fatuité audacieuse & singulière, qui, n'ayant point de modèle, soit seule digne d'en servir.

Car quels que soient les avantages de

la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle seule réussisse, & qu'un homme qui est fat de bonne foi & sans principes, aille aussi loin que celui qui fait raisonner sur sa fatuité, & qui occupé du soin de séduire, & en poussant l'impertinence aussi loin qu'elle peut aller, ne s'enivre point dans ses succès, & n'oublie point ce qu'il doit penser de lui-même. Un fat dont l'esprit est borné, & qui se croit véritablement tout le mérite qu'il se dit, ne va jamais au grand. Vous ne sauriez imaginer combien il faut avoir d'esprit, pour se procurer un succès brillant & durable dans un genre où vous avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une seule femme suffit souvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir, pour saisir le caractère d'une femme que vous voulez attaquer, ou (ce qui est infiniment plus flatteur, & ne laisse pas d'arriver quelquefois) que vous voulez réduire à vous parler la première! de quelle justesse ne faut-il pas être doué, pour ne pas se tromper à la sorte de ridicule que vous devez exposer à ses yeux,

pour la rendre plus promptement sensible ! de quelle finesse n'avez-vous pas besoin pour conduire tout à la fois plusieurs intrigues, que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié ! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'esprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & sans contrainte, du caractère que l'instant où vous vous trouvez, exige de vous ; tendre avec la délicate ; sensuel avec la voluptueuse, galant avec la coquette ? Etre passionné sans sentiment, pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux : voilà tous les rôles que vous devez jouer ; voilà ce que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'usage du monde, pour voir une femme telle qu'elle est, malgré le soin extrême qu'elle apporte à se déguiser, & ne croire pas plus à la fausse vertu que souvent elle oppose, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorsqu'elle s'est rendue.

Ce détail est étonnant, lui dis-je, il m'effraye, je sens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, re-

prit-il , qu'il n'est pas fait pour tout le monde ; mais j'ai meilleure opinion de vous que vous-même , & je ne doute pas que je ne vous voye bientôt partager avec moi l'attention publique. Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous : à ce précepte , j'en ajoute un que je ne crois pas moins nécessaire ; c'est qu'en général , vous ne pouvez assez vous emparer de la conversation. L'essentiel dans le monde n'est pas d'attendre pour parler que l'imagination fournisse des idées. Pour briller toujours , on n'a qu'à le vouloir.

L'arrangement , ou plutôt l'abus des mots , tient lieu de pensées. J'ai vu beaucoup de gens stériles , qui ne pensoient , ni ne raisonnoient jamais , à qui la justice & les graces sont interdites , mais qui parlent avec un air de capacité , des choses même qu'ils connoissent le moins , joignent la volubilité à l'impudence , & mentent aussi souvent qu'ils racontent , l'emporter sur des gens de beaucoup d'esprit , & qui , modestes , naturels & vrais , méprisoient également le mensonge , & le jargon. Souvenez-vous donc que la modestie anéantit les graces & les talents ; qu'en songeant à

ce que l'on a à dire, on perd le temps de parler; & que pour persuader, il faut étourdir.

Je me souviens, lui dis-je, d'avoir vu quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre; mais loin qu'ils plussent, il me semble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit aussi insupportables qu'ils le font.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même; mais que malgré cela, ils ne plussent pas, l'expérience y est totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'est de séduire & d'entraîner les personnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui regnent aujourd'hui, le fracas est celui qui en impose plus généralement, & sur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vraies passions que celles qui commencent par les enlever à elles-mêmes. Ces attachements que l'habitude de se voir forme quelquefois, ne leur paroissent presque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croient devoir s'occuper que médiocrement. L'impression qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais sur elles avec viva-

cité. Il faut , pour qu'elles aiment vivement , qu'elles ne sachent pas ce qui les a déterminées à la tendresse. On leur a dit qu'une passion , pour être forte , devoit commencer par un trouble extrême ; & il y a trop long-temps qu'elles le croient , pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'est plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur , que cette ivresse de vous-même , qui , vous faisant tout hasarder , anime les graces de votre personne , ou en couvre les défauts. Une femme admire , s'étonne , s'enchant , & , parce qu'elle se refuse à la réflexion , croit que ce sont vos charmes qui ne lui en laissent pas le temps. Si par hasard elle songe à la résistance qu'elle pourroit vous faire , ce n'est que pour mieux se persuader qu'elle seroit inutile , & qu'on n'en doit point employer contre quelque chose d'aussi fort , d'aussi imprévu , d'aussi extraordinaire , enfin , qu'un coup de sympathie. Prétexte assez bien imaginé dans le fond , pour se rendre promptement , sans donner mauvaise opinion d'elle ; puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit plus flatté d'inspirer tout d'un coup un amour violent , que de le faire naître par degrés.

Quels que soient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence sans bornes, je doute que je puisse jamais adopter un système qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, est parfaitement beau quant à la morale, reprit-il; mais le monde & elle ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus souvent on ne réussit dans l'un, qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de son siècle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroïtroient étrangères, ou ne seroient pas du bon ton.

Du bon ton, repris-je. Vous ne savez peut-être pas encore ce que c'est? répartit-il, d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a souvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus, qu'on n'a pas encore pu me le définir. Ce ton de la bonne compagnie, si célèbre, en quoi consiste-t-il? Les gens qui le veulent par-tout, & le trouvent à si peu de personnes, & dans si peu de choses, l'ont-ils eux-mêmes? Qu'est-ce enfin que ce ton?

Cette question m'embarrasse, répon-

dit-il. C'est un terme, une façon de parler dont tout le monde se sert, & que personne ne comprend. Ce que nous appellons le ton de la bonne compagnie, nous, c'est le nôtre; & nous sommes bien déterminés à ne le trouver qu'à ceux qui pensent, parlent, & agissent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le définisse mieux, je le fais consister dans la noblesse & l'aisance des ridicules; & je vais, en vous disant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger si ma définition est juste.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille jusques à l'indécence, & passe, chez nous, ce qu'on appelle aisance & liberté; tons & manières affectées, soit dans la vivacité, soit dans la langueur; l'esprit frivole & méchant, un discours entortillé: voilà ce qui, ou je me trompe fort, compose aujourd'hui le ton de la bonne compagnie; mais ces idées sont trop générales pour vous, étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire souvent des choses pensées: quelque naturellement qu'il les exprime, quel-
que

que peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde, & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvénient, non qu'il a de l'esprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'est à la médifance uniquement que se rapporte aujourd'hui l'esprit du monde, on s'est appliqué à lui donner un tour particulier; & c'est plus à la façon de médire qu'à toute autre chose, que l'on reconnoît ceux qui possèdent le bon ton. Elle ne sauroit être ni trop cruelle, ni trop précieuse. En général, & même lorsqu'on songe le moins à railler, ou qu'on en a le moins de sujet, on ne peut avoir l'air trop ricaner, ni le ton trop malin. Rien n'embarresse les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement & de votre esprit. Que votre sourire soit méprisant, qu'une fade causticité regne dans tous vos propos. Avec de pareils secours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on se distingue, parce qu'on se fait craindre, & que, dans le monde, un sot qui se tourne vers la méchanceté, est plus respecté qu'un homme d'esprit, qui, trop supérieur à ces vils objets pour des-

cendre jusqu'à eux , rit en secret des travers de son siècle , & les méprise assez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les manières , quelque recommandable qu'elle soit , est peu de chose sans celle de l'esprit. Les gens du bon ton laissent au vulgaire , & le soin de penser , & la crainte de penser faux. Persuadés d'ailleurs , que plus l'esprit est cultivé , moins il conserve de naturel , ils se font volontairement bornés à quelques idées frivoles , sur lesquelles ils voltigent sans cesse ; ou si , par hasard , ils savent quelque chose , c'est d'une façon si superficielle , ils en font eux-mêmes si peu de cas , qu'il seroit impossible de leur donner des ridicules là - dessus. Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse , rien n'est plus indécent à un homme du bon ton , que de passer pour savant. L'extrême ignorance à laquelle l'usage semble le condamner , est cependant d'autant plus singulière , qu'il est en même - temps établi qu'il ne doit hésiter sur aucune décision.

En effet , repris-je , cela ne laisse pas d'être embarrassant. Moins que vous ne

croyez, répondit-il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modestie, seroit à la vérité fort incommode ; mais avec une extrême présomption, je puis vous assurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs, devant qui parlez-vous ordinairement, pour être si inquiet sur ce que vous dites ? S'il est du ton de la bonne compagnie de décider toujours, il n'en est point de justifier jamais sa décision, & la bonne opinion que l'on a de soi-même. Ignorer tout, & croire n'ignorer rien ; ne rien voir, quelque chose que ce puisse être, qu'on ne méprise, ou ne loue à l'excès ; se croire également capable du sérieux & de la plaisanterie ; ne craindre jamais d'être ridicule, & l'être sans cesse ; mettre de la finesse dans ses tours, & du puérile dans ses idées ; prononcer des absurdités, les soutenir, les recommencer : voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie.

Une chose m'embarrasse, interrompis-je. Comment des personnes qui n'ont rien appris, ou se sont crues dans l'obligation de tout oublier, peuvent-elles se parler sans cesse ? Il faut nécessairement avoir l'esprit bien fécond pour soutenir, sans les ressources que four-

nissent les diverses connoissances , une conversation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas.

C'est qu'on n'y a pas de fond à épuiser, repliqua-t-il. Vous avez remarqué qu'on ne tarissoit point dans le monde : ne vous seriez-vous pas apperçu aussi qu'on s'y parle toujours sans se rien dire ; que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, de fades souris, de petits airs fins, y tiennent lieu de tout ? Mais on y disserte sans cesse ! repris - je. Eh bien ! oui, répondit - il, on y disserte sans raisonner, & voilà ce qui fait le sublime du bon ton. Est-ce que l'on peut, sans s'appesantir, suivre une idée ? On peut la proposer, mais a-t-on jamais le temps de l'établir ? N'est-ce pas même blesser la bienséance que d'y songer ? Oui. La conversation, pour être vive, ne sauroit être assez peu suivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, se laisse interrompre par une femme qui veut parler sentiment ; que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un sujet si noble, & qu'elle possède si bien, se taise pour écouter un couplet galamment obscène ; que celui, ou celle qui le chante,

cede , au grand regret de tout le monde , la place à un fragment de morale , qu'on se hâte d'interrompre , pour ne rien perdre d'une histoire médisante , qui , quoiqu'écoutée avec une extrême plaisir , bien ou mal contée , est coupée par des réflexions usées ou fausses , sur la Musique ou la Poésie , qui disparoissent peu - à - peu , & sont suivies par des idées politiques sur le Gouvernement , que le récit de quelques coups singuliers arrivés au jeu , abrègent dans le temps qu'on y compte le moins ; & qu'enfin un Petit - Maître , après avoir long-temps rêvé , traverse le cercle , déranger tout , pour aller dire à une femme qui est loin de lui , qu'elle n'a pas assez de rouge , ou qu'il la trouve belle comme un Ange.

Voilà un portrait bien bizarre , lui dis-je. Il n'en est pas moins ressemblant , repliqua-t-il. Au reste , il peut vous prouver qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans sa vanité , ou dans la stérilité d'autrui , de quoi sentir moins le peu qu'il vaut , & se faire , en dépit de la nature même , une sorte de mérite qui le mette au niveau de tout le monde. Mais , vous , lui demandai-je , avez-vous le ton de la bonne compagnie ?

Assurément, reprit-il, je le méprise, mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'ose parler devant personne comme je viens de le faire avec vous; & quand je vous ai prié de me garder, sur tout ce que je vous dirois, un secret inviolable, c'est qu'il m'est d'une extrême conséquence qu'on ne sache pas ce que je suis, & à quel point je me déguise. Je vous conseille, encore un coup, de m'imiter. Sans cette condescendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un esprit dur, & peu fait pour la société. Plus vous refuserez de vous prêter aux travers, plus on s'empressera à vous en donner. Je ne suis pas le seul qui ai senti, que pour ne point passer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit; & quelques-uns de ceux qui semblent s'y livrer le plus, ne laissent pas d'être persuadés avec moi, que pour avoir le ton de la vraiment bonne compagnie, il faut avoir l'esprit orné sans pédanterie, & de l'élégance sans affectation, être enjoué sans bassesse, & libre sans indécence.

A présent, ajouta-t-il, nous pourrions en venir aux femmes; mais la con-

versation que nous venons d'avoir ensemble , a été d'une longueur si énorme , qu'avec plus d'ordre & des idées plus approfondies , elle pourroit presque passer pour un Traité de Morale. Remettons-en le reste à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous instruire , nous saurons aisément nous retrouver.

Au moins , lui dis-je , répondez à la question que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous besoin qu'une femme nous mette dans le monde ? Quelque simple que cette question vous paroisse , elle tient à tant de choses , que je ne faurois y répondre sans m'engager dans des détails immenses , répliqua-t-il ; je me suis plû à l'étude des femmes , je crois à présent les connoître ; je vous en parlerois trop long-temps. Eh bien ! lui dis-je , effleurons la matiere , quelqu'autre jour nous l'approfondirons. Non , reprit-il , il m'en coûteroit tout autant , & vous ne seriez pas bien instruit. C'est un sujet qu'il faut traiter de suite , & qui mérite une attention particuliere.

Pour moi , lui dis-je , il me semble , que ce n'est pas travailler pour ses plaisirs que de chercher tant à connoître

les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vue, occupe l'esprit dans les temps mêmes où le sentiment seul devroit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop sur ce qu'on aime, que de l'examiner avec tant de sévérité. Vous supposez apparemment, repliqua-t-il, que ce que l'on aime doit perdre à l'examen. Je connois si peu les femmes, répondis-je, qu'il seroit peu convenable de me décider sur ce que j'en dois penser; mais je crois en même-temps qu'il y en a, dont je puis, en attendant que vous m'instruisiez, penser aussi mal que je voudrai. Ne me laissez-vous point, par exemple, le champ libre sur Madame de Sénanges? Oh! oui, répondit-il; mais vous serez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore, quelque temps après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injustement. Vous rendrez, malgré vous, justice à ses charmes; & qui fait si ce n'est point par amour-propre que vous dissimulez actuellement l'impression qu'elle vous a faite? Qui fait enfin, si, dans le temps que vous

paroissez si content de son absence, & du silence qu'elle garde avec vous, vous ne soupirez pas après son retour, ou ne mourez pas de douleur de sa négligence ? Si cela est ainsi, repris-je, il faut avouer que les tourments de l'amour sont bien aisés à soutenir ; car on ne peut pas être moins occupé de quelque chose, que je ne le suis de Madame de Sénanges. Je vous avouerai cependant que je suis surpris qu'entre deux femmes, qui me paroissent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable, Madame de Mongennes... Je ne m'y oppose assurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conseiller de la prendre ; & sans entrer dans les raisons que j'ai pour cela, & qui à présent nous meneroient trop loin, je vous dirai simplement, que Madame de Sénanges vous convient mieux que Madame de Mongennes : celle-ci compteroit pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire ; l'autre ne croiroit jamais pouvoir assez s'en faire honneur : & à l'âge où vous êtes, c'est à la plus reconnoissante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remontâmes alors en carrosse , & nous employâmes le temps que nous avions encore à être ensemble , lui à tâcher de me convaincre du besoin que j'avois de prendre Madame de Sénanges , & moi à lui persuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plutôt rentré , que , sans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Versac m'avoit dit , je repris mon emploi ordinaire. Rêver à Hortense , m'affliger de son départ , & soupirer après son retour , étoient alors les seules choses dont je pusse m'occuper.

Ce jour si vivement désiré , vint enfin. J'allai chez Hortense , & j'appris qu'elle & Madame de Théville étoient revenues & sorties. Je crus , je ne fais pourquoi , qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lursay , & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduisoit , pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir ; & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie , & par le temps , & par les réflexions que , malgré moi-même , j'avois faites sur mon injustice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lursay , mais je n'y trouvais pas Hortense. L'espérance de l'y voir arriver , & la certitude qu'au mi-

lieu d'un cercle si nombreux, Madame de Lursay ne trouveroit pas un moment pour me parler, modérèrent mon chagrin, & me firent rester. Elle jouoit quand j'arrivai; & sans paroître ni troublée, ni émue de ma présence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vues, lorsqu'il n'étoit encore question de rien entre nous deux.

Après les premières politesses qu'elle me fit dans toutes les règles, sans embarras & sans affectation, elle se rendit à son jeu. J'étois auprès d'elle; & quelquefois elle me parloit sur les coups singuliers qui lui arrivoient, mais d'un air détaché: elle avoit tant de gaieté dans les yeux, je lui trouvois l'esprit si libre, que je ne pus pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raisons que j'avois de souhaiter son indifférence, me firent recevoir avec une extrême joie tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne savois pas comment lui dire que je ne l'aimois plus. Le respect qu'elle m'avoit inspiré, étoit, en moi, comme ces préjugés d'enfance, contre lesquels on se révolte long-temps, avant que de pouvoir les détruire.

Quelque chose que j'en pensasse dans ce moment, l'estime que j'avois eue pour elle, me tyrannisoit encore, & me forçoit à lui déguiser mes sentiments. Je redoutois sur-tout une explication qui ne pouvoit m'être jamais que désavantageuse, puisqu'il n'y avoit eu, dans ses procédés, rien qui pût justifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le seul qui pût me convenir; il nous faisoit rompre sans éclat, sans altercation, sans lenteurs, & nous déliroit, l'un & l'autre, de ces conversations funestes qui brouillent souvent les Amants qui se quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de sujets de joie, je ne fais quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire aussi promptement. Je craignis, à ce qu'il me sembla, que sa froideur ne fût affectée, & que je ne la dusse qu'à la contrainte que le monde qui étoit chez elle, lui imposoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup; qu'on peut, dans un violent accès de jalousie, for-

mer le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas : que souvent on se déguise ses sentiments, qu'on veut même les cacher à l'objet qui les fait naître ; mais que cette dissimulation coûte trop pour durer long-temps, & qu'on ne sort souvent de cette feinte tranquillité, que pour éclater avec moins de ménagement. De ce raisonnement je conclusois que Madame de Lurfay pouvoit bien n'être pas aussi libre qu'elle me le paroïsoit, & que j'étois peut-être assez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec soin ; & plus, par l'examen que j'en faisois, je trouvois de quoi m'assurer que son changement étoit réel, plus je sentoïis diminuer la joie que d'abord il m'avoit causée. Sans pénétrer la cause du trouble qui se répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier : je devins rêveur ; & me croyant toujours charmé d'avoir perdu Madame de Lurfay, je cessai cependant de lui savoir si bon gré de son inconstance.

Je me demandai enfin, quelle étoit la sorte d'intérêt qui m'attachoit aux mouvements d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même ja-

mais aimée. En effet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté son cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé ?

Ce que je me disois là-dessus étoit sensé ; & à force de me le redire, je cru avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas sans dessein que Madame de Lursay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus sans succès.

Sa partie finit : elle me proposa de jouer avec elle ; je l'acceptai. Mon oisiveté m'ennuyoit, & je me flattai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une distraction extrême, & n'osant presque jamais regarder Madame de Lursay, dont l'air assuré & tranquille ne se démentoit pas, & qui se livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voyoit que je faisois sur elle.

Jusques-là, je pouvois croire simplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penser qu'elle en aimât un autre.

Le Marquis de *** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude ; elle

commença à lui sourire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin de ces agaceries, qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées, deviennent décisives.

Sans se compromettre au point de lui donner des espérances, & de s'attirer une déclaration dont elle auroit été embarrassée, elle en fit assez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à se consoler de ma perte, & que c'étoit assurément un commencement d'aventure. Je ne la regardois jamais que je ne trouvasse ses yeux attachés sur le Marquis, & elle ne s'appercevoit pas plutôt de l'attention avec laquelle je l'examinois, qu'elle ne les ramenât précipitamment sur ses cartes, comme si ç'eût été à moi sur-tout qu'elle eût voulu cacher ses sentiments.

Ce manège à la fin m'impacienta : ce n'étoit pas qu'il intéressât mon cœur; mais il me sembloit que je jouois là un rôle désagréable, & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me sentois pour elle un mépris, elle m'inspiroit une indignation qu'à peine je pouvois dissimuler!

Verfac ne m'a pas trompé, me disois-

je, & je ne fais pas comment on ne donne que le nom de coquette à une femme de cette espece. Jamais on n'a agi avec moins de ménagement. Qu'elle ait cessé de m'aimer, cela est simple, son changement m'oblige, & à Dieu ne plaise que je veuille le lui reprocher ! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Sénanges, que sans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, sans que ma présence la contraigne, sans être sûre même que je ne l'aime plus, elle se livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'est, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais osé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je ; je n'ai été, comme Pranzi, & mille autres, que l'objet de son caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui sera inconnu demain, & j'aurai bientôt le plaisir de lui voir un successeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon si peu flatteuse pour elle, je ne songeois point à m'observer, & mon air froid & brusque ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui se passoit dans mon cœur. Il m'échappoit des mouvements d'impatience qu'elle favoit bien qu'cr-

dinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejeter sur lui. Je regardois ma montre à chaque instant; & comme si ce n'eût pas été assez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je consultois encore celles des autres. Madame de Lurfay m'interrogea deux fois, sans pouvoir tirer de moi rien qui répondît à ce qu'elle m'avoit demandé. J'étois devenu stupide; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tout cela se passoit dans mon cœur pour une femme à qui le moment d'auparavant j'aurois dit avec joie, rompons, ne nous soyons plus rien l'un à l'autre; dont le changement m'étoit nécessaire, & dont la seule idée m'étoit importune; & qu'enfin ce cœur, que son inconstance déchiroit, étoit tout entier à une autre.

Quelle bizarrerie! & nous osons reprocher aux femmes leur vanité! Nous, qui sommes sans cesse le jouet de la nôtre, qu'elle fait passer à son gré de la haine, à l'amour, & de l'amour à la haine, & qui nous fait sacrifier la maîtresse la plus tendrement aimée, & la plus digne de l'être, à la femme du monde que nous aimons le moins, & que souvent nous méprisons le plus!

Telle étoit à-peu-près ma situation. Je cédois insensiblement à Madame de Lursay sans le savoir. J'étois outré qu'elle eût pu sitôt songer à un autre engagement ; & ce qui , si j'avois su penser , auroit dû me détacher d'elle pour toujours , étoit ce qui la rendoit pour mon cœur plus redoutable que jamais.

Je ne pouvois cependant pas dire que ce qu'elle m'inspiroit fût de l'amour : j'étois entraîné par des mouvements que je ne connoissois point , & que je n'aurois pas pu me définir ; ils étoient violents sans être tendres ; aucun desir ne s'y mêloit , & j'étois piqué , sans être amoureux. Qu'elle eût paru sensible un instant , que je l'eusse revue jalouse , emportée ; qu'elle eût fait des efforts pour me ramener ; le charme se seroit dissipé : ma vanité contente de l'humiliation où je l'aurois vue , mon cœur n'auroit plus trouvé en elle qu'un objet indifférent , & peut-être méprisé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lursay savoit combien il seroit dangereux pour elle de me détromper : elle n'avoit pas besoin de m'étudier pour démêler ce qui se passoit dans mon ame. J'aurois été le premier sur qui son stratagème , tout usé qu'il étoit , auroit été

fans puissance ; mais pour qu'il fît tout ce qu'elle en attendoit, il falloit le pousser jusques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas sitôt finie, que, dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle; mais d'un air si contraint, qu'elle sentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire rester.

Où voulez-vous aller ? me dit-elle gayement. Quelle folie ! Il est si tard ! J'ai compté sur vous. Vous me désobligerez de ne pas demeurer ici. Je vous désobligerois bien plus d'y rester, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'est, reprit-elle, sans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir. Je ne conçois pas sur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez moi. On est accoutumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté, & l'on doit être surpris, je dois l'être toute la première, de vous voir aujourd'hui faire des façons depuis si longtemps bannies d'entre nous. Je les crois

à présent, Madame, répartis-je, plus nécessaires que jamais.

Quelle idée ! répondit-elle, en haussant les épaules ; que vous êtes déraisonnable ! Ah, que je le suis peu, Madame, repliquai-je, & que vous savez bien.... Enfin, (interrompit-elle en se levant comme si elle eût craint d'entrer dans le moindre détail) vous êtes le maître, je ne prétends pas vous gêner. Restez, vous me ferez plaisir. Partez, si ce que je vous propose ne vous en fait pas.

Je crus voir, à son air froid, qu'elle avoit dans le fond envie que je partisse, & qu'elle destinoit, sans doute, l'après-souper au Marquis. Je me fis un plaisir secret de les gêner par ma présence, & de me donner d'ailleurs la douce satisfaction de voir Madame de Lursay se dégrader de plus en plus à mes yeux, & justifier tout le mépris que je croyois avoir pour elle.

Peu de temps après, on servit. Sans y penser, à ce que je croyois, & uniquement par habitude, je voulus me mettre auprès de Madame de Lursay. Elle s'en aperçut ; & loin de paroître m'en savoir gré, elle arrangea les choses de façon que ce fut le Marquis, que je re-

gardois toujours comme mon successeur, qui se mit à la place où je desirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit sur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échappa pas, & j'en ressentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il est constant que je ne l'aurois pas prise : mais je ne pus, sans colere, la voir remplir par un autre.

Bientôt le souper s'anima. Madame de Lursay, qui, après avoir mortifié ma vanité, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réussir. Cette séduisante coquetterie, plus puissante sur nous que la beauté même, ces airs agaçants que nous méprisons quelquefois, & auxquels nous cédon toujours, les fouris les plus tendres, les regards les plus vifs, tout fut, & inutilement, employé. Persuadé que le seul desir d'engager mon rival, lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contre eux. Son enjouement me parut contraint, son esprit apprêté ; & les graces dont elle venoit de s'embellir, me semblèrent peu faites pour son âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquille du côté de l'amour. Du moins tout entier

à la haine que m'inspiroit Madame de Lursay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos desirs, ils agissent trop sensiblement sur nous, pour qu'ils puissent échapper à la femme même la moins habile. Madame de Lursay, qui n'étoit point dans le cas de pouvoir se méprendre à mes mouvements, connut, à la froideur de mes regards, qu'elle ne faisoit pas sur moi une aussi vive impression qu'elle auroit désiré. Il est à croire qu'elle craignoit de m'avoir trop laissé penser qu'elle ne fongeoit plus à moi, puisque, sans quitter absolument son premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vu jusques-là.

Elle en faisoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas risquer davantage. Quand elle m'auroit séduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une séduction momentanée que mes réflexions auroient détruite, ou qui se seroit dissipée d'elle-même avant qu'elle pût la saisir, & qui, peut-être, pour avoir été précipitée, m'auroit usé l'imagination inutile-

ment, & moins disposé à être sensible, quand il lui importeroit le plus que je le fusse ?

Elle étoit assez sage pour faire ces réflexions, & , sans doute , elle les fit. Le souper continua sans qu'elle parût avoir pour moi plus que ces soins d'usage dans la société , & que les femmes ont pour les hommes qui leur sont le plus indifférents , quand elles vivent avec eux. Ses discours furent aussi mesurés que ses regards, & elle se conduisit avec tant d'adresse , qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit sérieusement rompu avec moi, & qu'elle songeoit même à s'engager avec un autre , je dus, en sortant de table , espérer seulement qu'il ne seroit pas impossible de la faire ressouvenir qu'elle m'avoit aimé, & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain, comme je l'étois, il fut naturel que je songeasse à la rengager, & que les desirs dussent être la suite de mes mouvements, ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regretté de Madame de Lursay, & je ne la regrettois pas. Peu de temps même après le souper, ayant presque perdu de vue l'objet qui m'avoit détermi-

né à rester chez elle, je fus prêt à suivre quelques personnes qui en sortoient.

Qu'elle reste, me dis-je, avec cet heureux Amant qui me succede. Qu'ils passent ensemble la plus charmante des nuits. Que m'importent leurs plaisirs, pour vouloir les troubler ? Je n'aime pas ; pourquoi serois-je jaloux ?

En conséquence de ce raisonnement, je me levois, lorsque le Marquis, à qui je supposois une si grande impatience de se trouver seul avec Madame de Lursay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce discours me surprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir ; mais après lui avoir représenté froidement, qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laissa partir, sans prendre seulement, avec lui, jour pour le revoir.

Une si grande indifférence, après ce qui s'étoit passé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne pensoient pas l'un à l'autre, & que mes soupçons étoient mal fondés, je crus, au contraire, comme ils s'étoient longtemps parlé bas, & que, pendant cette conversation, elle avoit eu un air mystérieux & embarrassé, que leurs arrangements étoient pris ; que cette prompte retraite du Marquis n'étoit que simulée ;

&

& qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lursay, l'auroit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romanesque, & je pouvois l'avoir sans blesser la vraisemblance & nos usages. Je pensai aussi qu'il y auroit autant de finesse à troubler Madame de Lursay dans son rendez-vous, qu'il y en avoit eu à le deviner. Je me fis une joie maligne de rester si long-temps chez elle, que le Marquis s'en impatientât, & pût même penser que, sans avoir été heureux, ou sans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun au point où je me promettois de le lui paroître.

A tant de raisons, il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas insensible, & qui, plus que toutes les autres, me porta à desirer une conversation particulière avec Madame de Lursay. J'étois persuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fausseté d'avoir voulu me paroître respectable. Il me sembloit, que ne voulant plus la revoir sur le pied où nous avions été ensemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois instruit, & à lui ôter le plaisir de croire que

je conservois pour elle toute l'estime qu'elle se flattoit de m'avoir inspirée; que je ne pouvois pas, pour exécuter ce projet, saisir un meilleur temps que celui, où, malgré cette rigide vertu, dont par trois mois de soins je n'avois pas pu triompher, elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui, peut-être, n'avoit eu le temps, ni le desir de lui en demander. Je me faisois enfin un tableau si touchant de la confusion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât, & de l'impatience où je la mettrois, qu'il me fut impossible de m'en refuser le spectacle.

Occupé de ces agréables idées, j'attendois le moment où je pourrois les voir remplies; il vint enfin. Je fis semblant de sortir avec tous les autres, & je dis adieu à Madame de Lursay d'un air si naturel, qu'elle m'en parut choquée. Je restai quelque temps dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier à dire; & tous les équipages sortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lursay sur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fusse armé, je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que

j'eusse bien voulu n'avoir pas imaginé que j'avois tant de choses à lui dire. Toutefois, la nécessité de me tirer heureusement d'une aventure où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que sa vue m'inspiroit, & le plaisir de la mortifier, me rendirent ma fermeté.

Quoi ! c'est vous, me dit-elle avec étonnement ! Oserois-je vous demander pourquoi vous revenez ? Que voulez-vous qu'on pense de vous voir rester ici ? Je crois, Madame, répondis-je, d'un air railleur, que ce n'est pas de ce qu'on en peut penser que vous êtes inquiète, & qu'un soin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, repliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me souciois pas d'apprendre ; ainsi, sans vous interroger sur le sens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai simplement de vouloir bien ne pas rester chez moi à l'heure qu'il est. Je fais, repris-je, combien je vous obligerois de partir, mais il n'est qu'une heure, & je voudrois bien que vous me permisiez d'en passer encore quelques-unes auprès de vous. La proposition est sans doute fort honnête, répondit-elle, en contrefaisant le ton poli

dont je lui parlois, & je suis sincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le pouvez, Madame, repris-je, & j'ai peut-être assez de choses à vous dire, pour vous faire passer sans ennui, le temps que je vous supplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, répartit-elle, les instants que vous prenez pour cela, n'en seroient pas mieux choisis; & d'ailleurs, vous pouvez avoir beaucoup de choses à me dire, sans qu'elles ayent de quoi me plaire: car, entre nous, & sans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que jusques ici vous m'ayez amusée beaucoup. Vous serez ce soir plus contente de moi, Madame, répondis-je; & la certitude que j'en ai, m'a fait hasarder une demande que je ne suis pas surpris que vous trouviez indiscrete. Je n'ignore aucune des raisons qui vous la font paroître telle. Je fais que je remplis des moments que vous aviez destinés à des plaisirs plus doux que celui de m'entendre, & que, sans compter l'impatience que je vous cause, vous avez à partager celle de quelqu'un qui, peut-être, en gémissant de l'obstacle que j'apporte à ses plaisirs, ne vous

croit pas absolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà sans contredit, s'écria-t-elle, une belle phrase ! elle est d'une élégance, d'une obscurité, & d'une longueur admirables ! Il faut, pour se rendre intelligible, furieusement travailler d'esprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je ferai plus clair. Oh ! je vous le permets, reprit-elle vivement, j'ose même vous en prier. Je ne serai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent : elles doivent être rares. Mais pardonnez-moi, Madame ; ces idées que vous croyez rares, sont assez généralement répandues. Le préambule m'excede, Monsieur, reprit-elle brusquement, venons au fait. Venons-y donc, répondis-je, en rougissant de colere.

Vous avez cru long-temps, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en imposer toujours, & que, sur la belle résistance qu'il vous a plu de me faire, j'estimerois votre conquête assez, pour croire que j'aurois été le seul qui l'eût faite, & pour vous en tenir compte sur ce pied-là. Vous l'avez cru, & vous aviez raison.... Affez-vous, Mr., interrompit-elle tranquillement ; ce début m'annonce quelque chose de long, & je serai

charmée que vous soyez à votre aise.

Je m'assis vis-à-vis d'elle ; & quoiqu'un peu déconcerté par son air ironique, je poursuivis ainsi :

Je vous disois, Madame, que vous aviez raison de croire que je me trouveroïis infiniment heureux de vous plaire. Ma jeunesse, & le peu d'usage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité ; & si j'avois été plus instruit, vous auriez dû compter moins sur elle. Vous n'avez pas eu besoin de beaucoup d'artifice ; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait ; & c'étoit penser de moi trop avantageusement, que de croire qu'il fallût, pour me tromper, tout le manège dont vous vous êtes servi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous respectois trop aveuglément pour oser douter un instant que vous ne fussiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'eussiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fusse le premier qui eût pu le rendre sensible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle ; mais il me semble que pensant avantageusement de moi, vous n'aviez pas mauvaise opinion de vous-même. Ce

n'étoit assurément pas vous estimer peu, que de vous croire fait pour séduire une femme qui, jusques à vous, avoit si bien résisté. Eh bien ! ensuite d'une idée aussi modeste, que pensâtes-vous ?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'ose douter que vous eussiez été satisfaite de ne m'avoir inspiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de récompenser.

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, dûrent vous apprendre que j'avois peu d'espérance de vous plaire, & vous prouver tout le respect que vous m'aviez fait naître.

A votre âge, dit-elle, qu'on respecte ou non une femme, on est de même auprès d'elle ; & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tinssé compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité, qu'au respect que vous aviez pour moi.

Quelle qu'en fût la cause, repris-je, mon trouble ne vous en étoit pas moins

agréable; & vous deviez être flattée de me voir des craintes, que peut-être vous ne deviez pas m'inspirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaisir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les choses ridicules n'amuse pas long-temps. Poursuivez. Eh bien! vous ne deviez pas m'estimer autant que vous avez fait; & vous vous en repentez, n'est-il pas vrai? Après.

On m'a détrompé, Madame; j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées, & je ne me consolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, si le plaisir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres.

Oui, répartit-elle, avec un extrême sang froid, je ne disconviens pas qu'elles ne m'aient fait jouer plus d'une fois un assez mauvais personnage; mais c'étoit précisément par cette raison qu'elles ne pouvoient pas m'amuser.

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je, d'un ton menaçant.

Ce seroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout aussi bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre? Vous savez sans doute toutes mes aventures;

pourrois-je espérer de vous, la complaisance de me les raconter.

Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je, fort embarrassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle sembloit en faire.

Ce n'est là qu'un mot, répartit-elle, & un mot aussi mauvais qu'il est impoli; mais je vous le pardonne. Vous ignorez, avec les femmes, jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaisant. Passons.

Sans vouloir, repris-je, outré de fureur, entrer dans un détail qui seroit fort inutile, je puis vous dire simplement, qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi, & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe, c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévues? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisiez, & vous dire, moment à moment, l'impression que vous faisiez sur moi? Ce soin, de

ma part, eût, fans doute, été fort obligé; mais m'auriez-vous pardonné de le prendre? N'étoit-ce pas à vous à connoître, & saisir mes mouvements? Est-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échappé? & quelqu'un, avant vous, s'est-il jamais avisé de faire des reproches aussi ridicules que ceux que vous me faites? Est-ce ici du moins qu'ils finissent?

Il ne me reste plus, repliquai-je, confondu de sa façon de me répondre, qu'à vous féliciter sur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi; sur le secret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorsqu'il ne me restoit pas le temps de m'arranger pour vous y suivre; & enfin sur l'amour prompt que vous avez pris pour le Marquis, que je retiens caché dans un recoin de votre cabinet, & qui, fans doute, attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les instans de son bonheur, assez pour ne devoir plus y mettre d'obstacle, & je vais.... Non, Monsieur, interrompit-elle, je vous ai si patiemment écouté, que je dois croire que vous voudrez bien m'accorder la même gra-

ce. J'en demande pardon au Marquis ; mais dût-il s'impatienter d'une conversation si peu faite pour lui, je ne ferois me refuser le plaisir de vous répondre. Ce n'est pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut, à votre âge, juger sainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre chose. Vous n'êtes fait, ni pour être écouté, ni pour être cru ; & vous pouvez, sans tirer à conséquence, penser aussi mal de moi, que vous pensez bien de vous-même. Ce n'est pas sur vos discours que le public me jugera ; ainsi ma justification n'est pas ce qui m'intéresse : c'est le plaisir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaise foi, vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous-même.

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi : vous ne pourrez pas croire que ce soit par amour-propre. Je suis forcée de rappeler des faits qui m'avilissent, & vous m'avez mise dans le cas de ne pouvoir jeter les yeux sur moi-même, sans me mépriser des erreurs dans lesquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoissez depuis longtemps. Liée à votre mere par l'amitié la plus tendre, je vous ai aimé avant que je fusse si vous méritiez de l'être, avant que vous fussiez vous-même ce que c'est que d'être aimé, & sans que je pusse imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire où j'ose enfin avouer que je suis.

Eh ! quelle apparence en effet que je dusse craindre de vous trop aimer ? Quand j'aurois pu prévoir que vous penseriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez sensible, & qu'un événement si peu vraisemblable dût un jour être compté parmi ceux de ma vie ? Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi ne vous auroit pas craint davantage ; & à ne considérer que votre âge & le mien, (je laisse à part ma façon de penser) ma sécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc non-seulement sans craindre pour moi-même, mais encore sans faire la moindre réflexion sur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos soins plus marqués, vos visites plus fréquentes & plus longues, & le plaisir qu'il sembloit que vous prissiez à me

voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout simple que vous me cherchassiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me disiez sur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre esprit sur d'autres matieres, ne furent à mes yeux que les suites de la curiosité d'un jeune homme, qui cherche à s'éclairer sur un sentiment qui commence à troubler son cœur, ou sur des idées qui occupent son imagination. Vos regards ne m'instruisirent pas mieux, & je desirois si peu de vous plaire, que je ne pus jamais penser que je vous plaisois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de savoir ce qui vous agitoit; & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéressée pour moi-même dans vos secrets. Vous devez vous souvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaisie qui me paroissoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeunesse, une sorte de pitié, m'empêcherent de vous imposer silence aussi durement que j'aurois

dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuser de la façon dont un cœur qui en est à sa première passion, la sent, & la conduit. Cet amusement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vue me faisoit sentir des mouvements, qu'avant que vous m'eussiez parlé, je ne connoissois pas. Je reconnus alors la nécessité de vous fuir, mais je ne le pouvois plus. Un je ne fais quel charme, trop foible dans sa naissance pour que je crusse avoir besoin de le combattre, m'attachoit à vos discours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaisir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord si sensiblement frappée, disparut à mes regards. Chaque jour que nous passions à nous voir, me sembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes. L'amour seul pouvoit m'aveugler à ce point; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit une preuve trop sûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le dissimuler encore, je ne

craignis pas de m'examiner ; & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur , m'effrayât , je ne me crus pas sans ressource. Comme je ne souhaitois pas d'être vaincue , je ne voulois pas voir que je l'étois déjà. Convaincue enfin de l'extrême tendresse que vous m'aviez inspirée , je cherchai du moins à retarder ma chute , & à m'épargner la honte & le danger de la dernière foiblesse. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet , & je jouissois du plaisir de vous voir amoureux , d'autant plus paisiblement , que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'est donc pas extraordinaire , Monsieur , ajouta-t-elle , que je ne vous aye pas dit que je vous aimois , lorsque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'est point davantage , qu'après que mes sentiments pour vous m'ont été connus , j'aye fait ce que j'ai pu pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâcher de les découvrir ; & si je puis vous le dire , c'est à vous , & non à moi , *qu'il a plu de faire une belle résistance.*

Mais , Madame , répondis-je en bégayant , je n'ai pas , à ce qu'il me semble , eu tort de vous le dire ; vous con-

venez vous-même que vous m'avez résisté, & vous concevez bien que... Vous hésitez ! interrompit-elle ; achevez. Que voulez-vous que je vous dise, Madame, répliquai-je, plus déconcerté que jamais ? l'expression dont je me suis servi a pu vous choquer, je suis fâché certainement qu'elle vous ait déplu ; je... mais, ajoutai-je, voyant que je ne savois ce que je lui disois, il est tard, & vous voulez bien que je prenne congé de vous. Non, Monsieur, répondit-elle, je ne le veux pas. Ce que j'ai à vous dire encore, ne peut se remettre ; & les articles qui me restent à traiter avec vous, sont les plus importants pour moi.

Je me remis sur mon siège, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étois confondu. Mon embarras augmenta encore quand elle m'ordonna (sans raison apparente, à ce que je crus) de m'asseoir sur un fauteuil qui touchoit à son canapé ; ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéis en tremblant, sans oser la regarder, & avec une forte d'émotion tendre, que le récit qu'elle venoit de me faire, m'avoit involontairement donnée. Il est donc vrai, continua-t-elle, que je vous ai aimé. Je pourrois n'en pas convenir,

puis que je ne vous l'ai jamais dit affirmativement ; mais après ce qui s'est passé entre nous , ce détour seroit aussi inutile que déplacé , & il vaudroit mieux pour moi que je vous eusse dit mille fois que je vous aime , que de vous l'avoir une seule fois prouvé comme j'ai fait. J'avoue même que je pourrois avoir à me reprocher , que je vous dois , plus qu'à ma raison , le bonheur de n'avoir pas entièrement succombé ; & que si vous aviez pu connoître toute ma foiblesse , je serois aujourd'hui , de toutes les femmes , la plus à plaindre. Ce n'est pas que je m'estime davantage de vous avoir échappé ; mais dans l'état où sont les choses , ce m'est une sorte de consolation de ne vous avoir pas tout sacrifié.

Elle appuyoit avec tant de plaisir sur cette consolation , & je me trouvai dans l'instant si ridicule de la lui avoir laissée , qu'il s'en fallut peu que je ne formasse le dessein de lui enlever un avantage dont elle paroissoit si vaine. Je levai les yeux sur elle un moment , & je la trouvai si belle ! elle étoit dans une attitude si négligée , si touchante , & toutefois si modeste ! ses yeux qu'elle laissa tendrement tomber sur moi , m'assu-

roient encore de tant d'amour, qu'il se gliffa dans mes sens, je ne fais quel trouble, qui me disposant mieux à l'écouter, me rendit cependant plus distrait.

Vous m'accusez, ajouta-t-elle, en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître respectable; & vous m'en faites un crime. Qu'aurois-je fait, que je n'eusse dû faire? Si pour vous donner bonne opinion de moi, j'avois eu des vices à déguiser, des aventures malheureuses à couvrir, & qu'enfin je n'eusse pu, sans risquer de vous perdre, me montrer à vos yeux, telle que j'aurois été, pensez-vous que j'eusse été blâmable de chercher à vous en imposer? D'ailleurs, quand il auroit été vrai que, par des éclats indécents, j'eusse déshonoré ma jeunesse, auroit-il été impossible que je fusse revenue à moi-même? Vous ne le savez pas encore, Monsieur, mais vous apprendrez quelque jour, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes sur leurs premières démarches; que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déréglée, ou une foiblesse de caractère, qui ne lui a point permis de résister au torrent & au mauvais exemple; que s'il est presque impossible de

se corriger des vices du cœur, on revient des erreurs de l'esprit; & que la femme qui a été la plus galante, peut devenir, par ses seules réflexions, ou la femme la plus vertueuse, ou la maîtresse la plus fidelle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penser, qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à personne. S'il est vrai que ç'ait été mon intention, je suis coupable d'une étrange fausseté. Non, Monsieur, j'ai aimé, & avec toute la violence possible. Si je n'avois pas connu l'amour, vous me l'auriez vu redouter moins. Peut-être prendrez-vous, de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raison de me mépriser. Il faudroit, sans doute, pour mériter votre estime, que je n'eusse jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins désiré que vous auriez pu le désirer vous-même; & quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas aussi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les premices.

Ce discours étoit si tendre! il me peignoit si bien la violence & la vérité de sa passion! il étoit soutenu par

un son de voix si flatteur, que je ne pus l'entendre sans me sentir vivement ému, & sans me repentir de faire le malheur d'une femme, qui, par sa beauté du moins, ne méritoit pas une si cruelle destinée. Cette idée, sur laquelle j'appuyai, m'arracha un soupir. Madame de Lursay l'attendoit depuis trop longtemps pour qu'il lui échappât. Elle se tut pour un instant, me regardant toujours. Elle espéroit, sans doute, que ce soupir me conduiroit plus loin; mais voyant que je m'obstinois encore à garder le silence, elle poursuivit ainsi.

Vous pouvez à présent donner une libre carrière à vos idées; j'ai aimé, je l'avoue, & c'en est assez pour que vous ne puissiez pas douter que je ne me pare d'une passion que pour vous dérober mes fantaisies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aye été capable. J'ai connu, en faisant cet aveu, tout le danger où il m'exposoit: mais je n'ai pas cru devoir vous cacher une chose que je vous aurois dite, si vous me l'aviez demandée, & que par toutes sortes de raisons, je dois moins me reprocher, que l'amour que j'ai pris pour vous, qui, avec tous les défauts attachés à votre âge, n'en avez ni la can-

deur, ni la sincérité. Je doute, lui dis-je, piqué de ce reproche, (mais déjà persuadé cependant que Versac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que Madame de Lursay offroit à mes yeux, pour ne pas vouloir lui paroître innocent) que je vous aye donné lieu de croire que je ne suis pas sincère. Je puis avoir des torts avec vous; je les sens même: mais ils ne sont pas de l'espece de ceux dont vous vous plaignez; & si vous avez quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir été trop crédule.

Eh! l'auriez-vous été, si vous m'aviez aimée, répondit-elle vivement? Ne m'auriez-vous pas, au contraire, défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous? Pouviez-vous, sans vous dégrader vous-même, y ajouter foi? La façon dont je vis, & dont depuis si long-temps vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre esprit? J'avoue que quand une femme de mon âge s'oublie assez pour aimer un homme de votre, elle s'expose à faire penser qu'elle a moins cédé à l'amour, qu'à l'habitude, au dérèglement; & que c'est toujours, pour celle même qui s'est le

mieux conduite , une foiblesse qu'on lui reproche d'autant plus , qu'on l'attendoit moins d'elle , & que le peu de convenance qui s'y trouve , la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me soupçonner d'être dans ce cas ; & plus je me sacrifiois , plus pour vous je m'écartois de mes principes , plus vous me deviez de reconnoissance & d'amour. Un autre que vous auroit senti que sa tendresse seule pouvoit m'étourdir sur la faute irréparable que la mienne me faisoit commettre ; & qu'en l'aimant , je le chargeois du repos & du bonheur de ma vie : mais , ajouta-t-elle , en tournant vers moi des yeux qui se remplissoient de larmes , cette façon de penser n'étoit pas faite pour vous.

Avant même que vous fussiez sûr d'être aimé , vous m'avez fait essuyer des caprices , dont vous ne daigniez seulement pas vous excuser , & qu'il sembloit que vous fussiez fâché que je vous pardonnasse. Je vous ai vu dans le même temps , manquer à me rendre les devoirs même les plus simples , passer volontairement plusieurs jours sans me voir , ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable , &

agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelquefois vous paroissiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos transports ce qui auroit pu me les faire partager; & vous ne paroissiez jamais vous livrer moins au sentiment, que lorsque vous vous laissez le plus emporter à vos desirs. Tous ces défauts ne m'échappoient point; mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croyois peu formé aux usages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'espérois que l'habitude d'aimer vous ôteroit cette rudesse que je trouvois dans vos façons, que vous recevriez avec plaisir les avis d'une femme qui vous aimoit, & que je pourrois enfin vous rendre tel que je desirois que vous fussiez.

Ah! Madame, m'écriai-je, pénétré de ses larmes, transporté hors de moi-même, serois-je assez malheureux pour ne vous plus voir vous intéresser à moi? Non! continuai-je, en lui baissant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontés, j'en serai digne... Non,

Meilcour, interrompit-elle, je ne dois plus espérer de vous retrouver aussi tendre que je le voudrois. Les transports que je vous vois, ne peuvent plus ni me flatter, ni me séduire. Plus jeune, & par conséquent plus étourdie, je prendrois peut-être vos desirs pour de l'amour. Ils m'auroient émue, & vous seriez justifié; mais vous avez déjà éprouvé dans une occasion, où je pouvois céder sans avoir rien à me reprocher, puisque je pouvois me croire aimée, que je ne veux me rendre qu'au sentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il seroit vrai que je me fusse trompée en vous croyant amoureux de Madame de Sénanges, la façon dont vous m'avez parlé sur elle, me prouve que rien ne peut, ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais, est-il possible, lui dis-je tendrement, que vos craintes sur Madame de Sénanges ayent été réelles? Avez-vous pu croire, que quand même elle eût voulu m'engager, j'eusse daigné répondre à ses soins? Oui, reprit-elle; M^e. de Sénanges auroit encore moins eu de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne faisiez, que

que vous ne l'en auriez pas moins prise. Peut-être ne l'auriez-vous pas gardée : mais du moins elle vous auroit séduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût si indifférente, pourquoi avez-vous cherché à la revoir, & pourquoi, le jour même que je vous ai dit que je ne voulois pas que vous vécuissiez avec elle, vous ai-je retrouvés ensemble aux Tuileries ? Quelle raison, si vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi ? Cette partie, dites-vous, s'est formée secrètement. Le mystère en étoit bien simple ; & vous seul en étiez l'objet. Je voulois vous enlever à Madame de Sénanges, & je n'en trouvai que ce moyen. Au-lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le Marquis. Je n'ai qu'un mot à vous répondre là-dessus. Si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit passé entre vous & moi, vous étiez, de tous les hommes du monde, celui que j'aurois le moins voulu pour spectateur. J'abrege vos torts, comme vous voyez, & ne pese pas sur eux. Ce n'est pas

que je fusse embarrassée de me les rappeler tous ; mais le reproche suppose de l'amour ; & vous sentez bien qu'il ne m'est pas possible d'en vouloir conserver pour vous.

Ah ! Madame , m'écriai-je , plein d'un trouble qui ne me laissoit pas la liberté de réfléchir , vous ne m'avez point aimé. Vous verriez moins tranquillement mon désespoir , vous y seriez sensible , si votre tendresse pour moi avoit été aussi forte que vous me le dites.

Mais , Meilcour , reprit-elle , seroit-il possible que je pusse encore me flatter de vous être chère ? Dois-je même le souhaiter ; est-il bien vrai que vous soyez fâché de me perdre ? Vous qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire , & qui n'avez cru pouvoir vous justifier qu'en me cherchant des crimes , & qui ne doutez pas que le Marquis ne soit assez bien avec moi , pour que je ne l'aye pas fait cacher dans mon cabinet ?

Pouvez-vous en parler encore , m'écriai-je , & ne vous croyez-vous pas assez justifiée dans mon esprit ? Oui , reprit-elle en souriant , je vois bien que je le suis aujourd'hui ; mais je ne serois pas surprise de ne l'être plus demain.

Eh ! quoi , lui dis-je , ne cesserez-vous pas de m'opposer d'aussi vaines terreurs ? Ah ! Meilcour , s'écria-t-elle d'un ton plus attendri , l'intérêt dont il s'agit ici entre nous , est trop grand pour moi , pour devoir être traité si légèrement ; & je suis perdue , si je ne suis pas heureuse. Non , repris-je , en la pressant dans mes bras , ma tendresse ne vous laissera rien à desirer.

Mais , Meilcour , répondit-elle , en paroissant rêver , ne pouvez-vous pas être content de mon amitié ? Songez-vous que je ne vous préférerai personne , & , qu'à peu de choses près , j'aurai pour vous l'amour le plus tendre ? Croyez-moi , ajouta-t-elle , en me regardant avec des yeux que la passion la plus vive animoit , c'est l'unique parti qui nous reste ; & ce que je vous refuse , ne vaut pas ce que je vous offre. Non , lui dis-je , en me jettant à ses genoux , & plus enflammé encore par sa résistance , non , vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah ! cruel , s'écria-t-elle , en soupirant , voulez-vous faire le malheur de ma vie , & n'avez-vous pas déjà assez de preuves de ma tendresse ? Levez-vous , ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte , vous ne voyez

que trop que je vous aime. Puissiez-vous un jour me prouver que vous m'aimez !

En achevant ces paroles , elle baissa les yeux , comme si elle eût été honteuse de m'en avoir tant dit. Malgré le tour férieux que notre conversation avoit pris sur sa fin , je me souvenois parfaitement du ridicule que Madame de Lurfay avoit jetté sur mes craintes. Je la pressai tendrement de me regarder : je l'obtins ; nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impression de volupté que je lui avois vue le jour qu'elle m'apprenoit par quelles progressions on arrive aux plaisirs , & combien l'amour les subdivise. Plus hardi , & cependant encore trop timide , j'essayois en tremblant , jusques où pouvoit aller son indulgence. Il sembloit que mes transports augmentèrent encore ses charmes , & lui donnassent des graces plus touchantes. Ses regards , ses soupirs , son silence , tout m'apprit , quoiqu'un peu tard , à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes sens me parut celui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivresse de ce dangereux moment , & je me rendis enfin aussi coupable que je pouvois l'être.

Je l'avouerais ; mon crime me plut , & mon illusion fut longue , soit que le maléfice de mon âge l'entretînt , ou que Madame de Lurfay seule le prolongeât. Loin de m'occuper de mon infidélité , je ne songeois qu'à jouir de ma victoire ; ce que je croyois qu'elle m'avoit coûté , me la rendoit encore plus précieuse ; & quoique je ne triomphasse , dans le fond , que des obstacles que je m'étois opposés , je n'en imaginai pas moins , que la résistance de Madame de Lurfay avoit été extrême. Je n'en fus pas plutôt possesseur , que je sentis renaître toute mon estime pour elle , & que je portai l'aveuglement au point d'oublier tous les amants que Versac lui avoit donnés , & celui dont elle venoit elle-même de convenir avec moi. L'unique chose qu'alors je souhaitasse pour l'avenir , étoit qu'elle ne cessât pas de m'aimer : ses charmes flattoient mes sens ; & son amour , qui me paroissoit prodigieux , se communiquoit à mon ame , & y répandoit le trouble le plus flatteur.

Je sentoient enfin diminuer mon erreur , mais trop peu pour me livrer au repentir. Je me serois cependant peu-à-peu livré aux réflexions , si Madame de Lurfay avoit bien voulu ne pas m'inter-

rompre ; mais malheureusement pour ma raison, elle s'apperçut que je rêvois, & m'en montra une sorte d'inquiétude qu'il n'auroit pas été honnête de lui laisser, & qu'en effet elle ne méritoit pas d'avoir. Je la rassurai donc. Jamais amante n'a été moins vaine & plus timide. Plus je la louois sur ses charmes, plus je m'en occupois, moins elle osoit, dit-elle, se flatter de leur pouvoir sur moi. Je paroissais transporté, peut-être je n'aimois pas. Etoit-elle forcée de convenir que je l'aimois, elle n'en étoit pas plus tranquille. Après s'être abandonnée aux craintes, elle revenoit aux transports : l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus séduisant, enfin, tout ce que l'amour a de charmant quand il ne se contraint plus, se succédoit sans cesse, & m'entretenoit dans une agitation qui me rendoit peu propre à des réflexions bien sérieuses.

Quelque enchanté que je fusse, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connoître ce qui me manquoit, je sentis du vuide dans mon ame. Mon imagination seule étoit émue ; & pour ne pas tomber dans la langueur, j'avois besoin de l'exciter. J'étois encore empressé, mais moins ardent. J'admirois toujours,

& n'étois plus touché. Ce fut en vain que je voulus me rendre mes premiers transports. Je ne me livrois plus à Madame de Lursay que d'un air contraint, & je me reprochois jusques aux moindres desirs que sa beauté m'arrachoit encore.

Hortense, cette Hortense que j'adorois, quoique je l'eusse si parfaitement oubliée, revint régner sur mon cœur. La vivacité des sentimens que je retrouvois pour elle, me rendoit encore moins concevable ce qui s'étoit passé. N'est-ce pas dans la seule espérance de la voir, que je suis venu chez Madame de Lursay, me disois-je? Et pendant leur absence, n'est-ce pas elle seule que j'ai regrettée? Par quel enchantement me trouvai-je engagé avec une femme qu'aujourd'hui même je détestois?

Ma situation devoit en effet m'étonner, d'autant plus que j'avois été vain & jaloux sans le savoir, & que je ne m'étois point apperçu de l'empire que ces deux mouvemens avoient pris sur moi. Il étoit, au reste, extrêmement simple, que Madame de Lursay, qui joignoit à beaucoup de beauté, une extrême connoissance du cœur, m'eût conduit imperceptiblement où j'en étois venu avec

elle. Ce que j'en puis croire aujourd'hui, c'est que si j'avois eu plus d'expérience, elle ne m'en auroit que plus promptement séduit ; ce qu'on appelle l'usage du monde, ne nous rendant plus éclairés, que parce qu'il nous a plus corrompus.

Il m'auroit donc fait sentir vivement combien il est honteux d'être fidele. Je n'aurois pas, à la vérité, été faisi par le sentiment, il m'auroit paru ridicule dans Madame de Lursay ; & pour me vaincre, il auroit fallu qu'elle eût été aussi méprisable qu'elle avoit évité de me le paroître. Loin même que l'idée d'Hortense eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurois trouvé du plaisir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Madame de Lursay m'auroit plongé, j'aurois gémi de l'usage qui ne nous permet pas de résister à une femme à qui nous plaisons ; j'aurois sauvé mon cœur du désordre de mes sens ; & par ces distinctions délicates, que l'on pourroit appeller le quiétisme de l'amour, je me serois livré à tous les charmes de l'occasion, sans pouvoir courir le risque d'être infidele.

Cette commode métaphysique m'étoit inconnue, & ce fut avec un extrême-

me regret, que je vis à quel point je m'étois trompé. Les empressements de Madame de Lursay augmentèrent pendant quelque temps son chagrin; mais soit que je m'ennuyasse de me trouver coupable, soit que je craignisse d'essuyer des reproches auxquels je n'aurois su que répondre, ou que, dans l'ivresse où j'étois encore, le sentiment n'agît que foiblement sur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenoit importune. Dérobé aux plaisirs par les remords, arraché aux remords par les plaisirs, je ne pouvois pas être sûr un moment de moi-même, Je l'avouerai même à ma honte; quelquefois je me justifiois mon procédé, & je ne concevois point comment j'avois pu manquer à Hortense, puisqu'elle ne m'aimoit pas, que je ne lui avois rien promis, & que je ne pouvois pas espérer de lui devoir jamais autant de reconnoissance que j'en devois à Madame de Lursay.

Je persuadois assez facilement à mon esprit, que ce raisonnement étoit juste; mais je ne pouvois pas de même tromper mon cœur. Accablé des reproches secrets qu'il me faisoit, & ne pouvant en triompher, j'essayai de m'en distraire, & de perdre dans de nouveaux éga-

rements, un souvenir importun qui m'occupoit malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai; & chaque instant me rendoit plus criminel, fans que je m'en trouvasse plus tranquille.

Quelques heures s'étoient écoulées dans ces contradictions, & le jour commençoit à paroître, qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse d'accord avec moi-même. Graces aux bienséances que Madame de Lursay observoit sévèrement, elle me renvoya enfin, & je la quittai, en lui promettant, malgré mes remords, de la voir le lendemain de bonne heure, très-déterminé, de plus, à lui tenir parole.

Fin de la troisieme & derniere Partie.



